

FESTIVAL
D'AUTOMNE
À PARIS

45^e édition

JULIEN GOSSELIN
2666

Odéon - Théâtre de l'Europe / Ateliers Berthier – 10 septembre au 16 octobre 2016

Service de presse : Christine Delterme, Guillaume Poupin
Assistante : Alice Marrey
Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
g.poupin@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

Revue de presse Radio/TV

JULIEN GOSSELIN

2666

45^e édition – Festival d'Automne à Paris

Ecouter :

Dimanche 12 juin 2016

France Culture / *Une saison au théâtre* / Joëlle Gayot – 20h30 à 21h

Invité : Julien Gosselin

<https://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/julien-gosselin-transforme-la-tristesse-en-melancolie>

Mardi 6 septembre 2016

France Inter / *Boomerang* / Augustin Trapenard – 9h10

2666 de Roberto Bolaño est le coup de coeur de Véronique Ovaldé, l'invitée du jour

<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-06-septembre-2016>

Vendredi 9 septembre 2016

France Inter / *La semaine culturelle* / Frédéric Pommier – 6h45

Stéphane Capron fait une chronique sur 2666 de Julien Gosselin

<https://www.franceinter.fr/emissions/la-semaine-culturelle/la-semaine-culturelle-09-septembre-2016>

France Info / Thierry Fiorile

Invité : Julien Gosselin

Lundi 12 septembre 2016

France Culture / *Ping Pong* / Martin Quenehen et Mathilde Serrell – 19h à 20h

Invité en direct : Julien Gosselin

<http://www.franceculture.fr/emissions/ping-pong/rencontre-entre-julien-gosselin-pierre-bergounioux>

France Inter / *L'heure bleue* / Laure Adler – 20h à 21h

Invité en direct : Julien Gosselin

<https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-12-septembre-2016>

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte – 21h à 22h

Les Frères Karamazov de Frank Castorf

Intervenants : René Solis et Marie-José Sirach

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-les-freres-karamazov-et-reparer-les-vivants>

Dimanche 18 septembre 2016

France Culture / *Une saison au théâtre* / Joëlle Gayot - 20h30 à 21h

Invité : Claude Régy

<http://www.franceculture.fr/emissions/une-saison-au-theatre/vibrer-jusqua-lindecence-avec-claude-regy>

France Culture / *Fictions* / Blandine Masson - 21h

Carnet de bal de Roberto Bolaño

<http://www.franceculture.fr/emissions/fictions-theatre-et-cie/fiction>

France Culture / *Fictions* / Blandine Masson - 21h23

Amuleto de Roberto Bolaño

<http://www.franceculture.fr/emissions/fictions-theatre-et-cie/fiction>

Lundi 19 septembre 2016

France Culture / *La Dispute* / Arnaud Laporte - 21h à 22h

Emission spéciale sur 2666 de Julien Gosselin

Intervenants : René Solis et Joëlle Gayot

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-dispute/spectacles-vivants-speciale-2666>

France Culture / *La Compagnie des auteurs* / Matthieu Garrigou-Lagrange - 15h

Une émission consacrée à Roberto Bolaño (1^e volet)

Intervenants : Robert Amutio, Raphael Estève, Valérie Toranian, Jacques Bonnafé

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/roberto-bolano-14-une-etoile-chilienne>

Mardi 20 septembre 2016

France Culture / *La Compagnie des auteurs* / Matthieu Garrigou-Lagrange - 15h

Une émission consacrée à Roberto Bolaño (2^e volet)

Intervenants : Bernado Toro, Olivier Mony et Jacques Bonnafé

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/roberto-bolano-24-cauchemars-du-chili>

Mercredi 21 septembre 2016

France Culture / *La Compagnie des auteurs* / Matthieu Garrigou-Lagrange - 15h

Une émission consacrée à Roberto Bolaño (3^e volet)

Intervenants : Florence Olivier, Michel Crépu et Jacques Bonnafé

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/roberto-bolano-34-loeuvre-monstre>

Jeudi 22 septembre 2016

France Culture / *La Compagnie des auteurs* / Matthieu Garrigou-Lagrange - 15h

Une émission consacrée à Roberto Bolano (4^e volet)

Intervenants : Hedwige Jeanmart, Alban Lefranc, Jacques Nerson, Jacques Bonnafé

<http://www.franceculture.fr/emissions/la-compagnie-des-auteurs/roberto-bolano-44-la-recherche-du-grand-ecrivain>

PRESSE

68 ARTICLES

Les Inrockuptibles – Du 22 au 28 juin 2016

Libération – Dimanche 10 juillet 2016

Le Temps – Mardi 12 juillet 2016

La Croix – Samedi 23 juillet 2016

Les Echos Week-End – Lundi 29 août 2016

Agence France Presse Mondiales – Mercredi 31 août 2016

Point de vue – Du 31 août au 6 septembre 2016

Vogue – Septembre 2016

La Terrasse – Septembre 2016

L'œil – Septembre 2016

La Vie – Septembre 2016

Les 5 pièces.com – Septembre 2016

Le supplément des Inrockuptibles – Septembre 2016

Que tal Paris ? – Septembre 2016

Trois Couleurs – Septembre 2016

L'Obs – Du 1^{er} au 7 septembre 2016

Le Figaro – Vendredi 2 septembre 2016

Le Monde Des Livres – Vendredi 2 septembre 2016

Artistik Rezo.com – Mardi 6 septembre 2016

Libération – Mardi 6 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 7 au 13 septembre 2016

Madame Figaro – Du 9 au 10 septembre 2016

Philosophie Magazine – Vendredi 9 septembre 2016

Télérama – Du 10 au 16 septembre 2016

Hier au théâtre.com – Dimanche 11 septembre 2016

800 signes.com – Dimanche 11 septembre 2016

Rumorscena.com – Dimanche 11 septembre 2016

Time Out.fr – Lundi 12 septembre 2016

Un fauteuil pour l'Orchestre.com – Mardi 13 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 au 20 septembre 2016

Artichaut Magazine.fr – Mercredi 14 septembre 2016

Theatoile.com – Mercredi 14 septembre 2016

Télérama Sortir – Du 14 septembre au 20 septembre 2016

Théâtre Magazine – Septembre / Octobre 2016

Io Gazette – Jeudi 15 septembre 2016

Libération – Vendredi 16 septembre 2016

Culturopoing.com – Vendredi 16 septembre 2016

Théâtre Actu.com – Vendredi 16 septembre 2016

Marianne – Du 16 au 22 septembre 2016

Financial Times – Lundi 19 septembre 2016

Mediapart – Mardi 20 septembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 21 au 27 septembre 2016 (deux articles)

Le Figaroscope – Du mercredi 21 au mercredi 28 septembre 2016

L'express – Du 21 au 27 septembre 2016

Les Echos Week-End – Vendredi 23 et samedi 24 septembre 2016

Journal Du Dimanche – Dimanche 25 septembre 2016

Télérama Sortir – Du 28 septembre au 4 octobre 2016

Les Inrockuptibles – Du 28 septembre au 4 octobre 2016

Le Quotidien du Médecin – Jeudi 29 septembre 2016

Le Figaro et vous – Vendredi 30 septembre 2016

Vogue Homme – Automne / Hiver 2016

Transfuge – Octobre 2016

L'avant-scène théâtre – Octobre 2016

Pariscope n°2524 – Du 5 au 11 octobre 2016

Mediapart – Jeudi 6 octobre 2016

L'œil d'olivier.fr – Jeudi 6 octobre 2016

Elle – Vendredi 7 octobre 2016

Ma culture.fr – Lundi 10 octobre 2016

Pariscope n°2525 – Du 12 au 18 octobre 2016

Le Monde.fr – Vendredi 14 octobre 2016

L'avant-scène théâtre – Samedi 15 octobre 2016

La Quinzaine littéraire – Du 16 au 31 octobre 2016

Théâtre(s) – Automne 2016 (Trois articles)

Le Figaro.fr – Mardi 13 décembre 2016

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

scènes



2666, c'est déjà demain

Metteur en scène des *Particules élémentaires* en 2013, **Julien Gosselin** est au Phénix de Valenciennes pour préparer et créer, avec les acteurs de son collectif Si vous pouviez lécher mon cœur, l'adaptation du roman de Roberto Bolaño, *2666*. Répétitions marathon pour spectacle fleuve.

Plonger dans les 1 016 pages de l'ultime roman de Roberto Bolaño, *2666*, ou s'immerger dans les répétitions du spectacle de douze heures que Julien Gosselin prépare avec ses acteurs en adaptant le livre à ceci de comparable qu'on ne peut plus décrocher. Mais si l'on peut toujours interrompre la lecture quelques heures sans en perdre le fil, assister au travail de l'équipe artistique et technique soudée autour de son metteur en scène

la langue de Bolaño résonne avec toute sa force, son irréductible désir de se battre même si le combat est perdu d'avance

consiste à laisser filer le temps et à s'abandonner au plaisir inouï de voir s'incarner ce texte magistral.

Si Julien Gosselin est bien le metteur en scène et l'adaptateur du roman, le terme de "collectif" désignant le groupe qu'il a fondé avec ses acteurs n'est pas usurpé. Ici, tout le monde a son mot à dire sur tout – le jeu, la scénographie, la musique, la lumière, la vidéo – et la mise au point d'une séquence, qui nécessite un nombre impressionnant d'essais et de reprises, les intègre à mesure.

Composé de cinq blocs narratifs autonomes, *2666* gravite autour d'un point central, la ville de Santa Teresa, située à la frontière du Mexique et des États-Unis. Double littéraire de Ciudad Juárez, sinistrement

célèbre pour ses centaines de meurtres de femmes dans les années 2000, elle aspire en un tourbillon ténébreux la succession des histoires et des personnages qu'on suit dans chaque partie et qui ne coïncident que rarement. Pour ne pas dire accidentellement. Et quand cela advient, c'est moins sous la forme d'une passerelle qui donnerait l'apparence d'unifier le réel décrit par Bolaño qu'en empruntant une porte dérobée qui creuse un peu plus l'atmosphère de mystère qui baigne tout le livre. Car le motif récurrent de *2666*, c'est celui de l'enquête : littéraire, policière ou journalistique.

Le 25 et le 26 mai, la troupe répète le début du spectacle qui suit le déroulé du livre. C'est la partie des



Sören Østvall

critiques, ou les tribulations d'un quatuor d'universitaires unis d'abord par leur passion pour un obscur écrivain allemand, Archimboldi, puis par une relation amoureuse. Partis à la recherche de leur auteur fétiche, ils feront le voyage jusqu'à Santa Teresa.

Comme dans
Les Particules élémentaires, adapté par Gosselin en 2013, il est fascinant de retrouver, quasi intacte, la substance du récit, l'ironie de Bolaño face à la noirceur du monde, en assistant à sa métamorphose dans le champ théâtral. Incarnée, sonorisée, spatialisée, la langue de Bolaño résonne avec toute sa force, son irréductible désir de se battre même si le combat est perdu d'avance. Pour redonner vie au mot de dignité que le réel s'échine à dénigrer.
Fabienne Arvers

2666 de Roberto Bolaño, mise en scène Julien Gosselin, le 25 juin au Phénix de Valenciennes, du 8 au 16 juillet au Festival d'Avignon et du 10 septembre au 16 octobre au Festival d'Automne à Paris

“il faut prendre Houellebecq au premier degré”

Rencontre avec Julien Gosselin, qui poursuit son adaptation de l'œuvre de Michel Houellebecq.

Révélé au Festival d'Avignon en 2013 par sa mise en scène des *Particules élémentaires*, le metteur en scène Julien Gosselin présentera à l'automne prochain, au Kammerspiele de Munich, une nouvelle création d'après les œuvres de Michel Houellebecq *Plateforme* et *Soumission*.

“On a l'impression que Plateforme est le livre du tourisme sexuel et Soumission celui du combat entre l'islam et l'Occident, dit-il, alors que Plateforme est le livre qui questionne ce que l'on appelle salement le choc des civilisations, entre le libéralisme occidental poussé à l'extrême et les valeurs les plus traditionalistes poussées à l'extrême, celles de l'Orient. Plateforme se termine par un attentat islamiste dans un centre de tourisme sexuel. Le spectacle que j'imagine commencerait par cette chose-là, la vision qui au début des années 2000 questionne une sorte de combat potentiel entre l'Occident libéral et l'islam, pour finir en 2022, vingt ans plus tard, avec l'élection d'un président musulman et un islam complètement apaisé qui gouverne la France. Il ne s'agit pas de prendre les choses à contre-pied mais d'aller dans le sens de Soumission, au plus loin dans la parabole possible d'un monde où l'islam serait à la tête d'un Etat occidental. Ne pas jouer la provocation même si évidemment la matière fait réagir.”

Julien Gosselin compte traverser l'œuvre houellebecquienne en dépit de sa sulfureuse actualité, au plus proche de la matière littéraire. *“Mon idée est de présenter ces deux ouvrages en trois parties et de placer le spectateur, comme je le faisais dans Les Particules élémentaires, dans la position du public de 2022 qui vit dans un pays islamique. Il y a un terme arabe qui veut dire 'terre d'impiété' : c'est la matière de Plateforme, qui parle de la terre libérale impie et non islamisée. Il y a un autre terme qui signifie 'terre de combat', c'est le moment du choc et à la fin, il y a la 'terre islamique' pacifiée. Je pense qu'il faut absolument prendre Houellebecq au premier degré, véritablement. Au théâtre en tout cas. Il n'est pas nécessaire d'ajouter de l'ironie à une ironie supposée, du cynisme à un cynisme supposé. Si l'on cherche la provocation ou le clin d'œil permanent, on passe à côté de la matière littéraire. Il faut croire Houellebecq quand il propose des paraboles complètement folles, même si celle-là est peut être la moins folle de toutes.”* **Hervé Pons**

«2 666», ODYSSEE EN ESPACE

Par [Guillaume Tion](#) et [Elisabeth Franck-Dumas](#)
— 10 juillet 2016 à 18:51

Pendant douze heures, l'urgence du roman de Roberto Bolaño se déploie magistralement sur scène. Voyage aux confins de la littérature et dans la ville des martyres de Santa Teresa.



La comédienne Noémie Gantier, sur la scène de «2666». Photo Pascal Victor. [➔](#) [f](#) [t](#)
ArtComArt

De quoi parle 2 666 ? D'un écrivain génial et insaisissable, d'universitaires amoureux lancés à sa recherche, de femmes assassinées dans une ville mexicaine, du massacre des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale... C'est-à-dire qu'il parle de littérature, et de son combat furieux, magnifique et perdu d'avance, contre le réel, « *cette pute sidéenne en rut* ».

Alors que l'écrivain chilien Roberto Bolaño terminait son livre monstre, il se mourait d'une maladie hépatique : épuiser le réel devint un combat contre la montre. C'est peut-être ce qui rend sa lecture, treize ans après sa mort, si poignante. Et peut-être aussi ce qui est au cœur de la magistrale réussite du 2 666 de Julien Gosselin présenté à Avignon : cette urgence si bien retranscrite, cette angoisse vénéneuse qui plane sur les pages du livre et traverse de bout en bout les presque douze heures de l'épopée théâtrale, rythmées par d'incessantes boucles musicales flippantes comme le tic-tac d'un détonateur. Le sable s'écoule entre nos doigts, et bientôt les spectres salueront et rentreront chez eux. Vite, faire entrer le livre entier sur ce plateau, saturer l'espace et les ondes sonores de mots. Faire exister le livre et exister en propre, à mi-chemin entre le théâtre de texte et le concert electro, la série télé et la tragédie classique, pour que partout, tout le temps, au moins ici, existe la littérature.

Fluidité

On y allait dubitatif. Au bout de deux heures, on était conquis, comme la plupart des présents à cette première représentation, qui, sortant titubants aux entractes, se souriaient sur la pelouse de la FabricA, heureux d'être là, de partager cette joie avec d'autres, de rester jusqu'au bout du voyage. C'était le troisième jour du festival, et Avignon tenait son premier chef-d'œuvre.

2666, 1 300 pages qui nous entraînent aux confins de la littérature, est un livre excessif, pas une matière dramaturgique qui va de soi. Mais la mise en scène de Gosselin parvient à trouver des correspondances scéniques aux partis pris de l'ouvrage. Les coupes et les ajouts, le choix d'adopter la structure du livre - cinq parties autonomes dont les titres s'affichent - donne le rythme. On circule de manière fluide entre l'Europe des universitaires du début et le Mexique des trois parties suivantes, dans la ville fictionnelle de Santa Teresa, jumelle de la terrible Ciudad Juárez, cimetière à ciel ouvert de femmes violées, torturées et assassinées dans la plus grande impunité depuis 1993, pour terminer enfin en Europe durant la Seconde Guerre mondiale : aux sources du mal qui créée, des années plus tard, de monstrueux avatars, rejets grotesques de l'histoire et de la mondialisation.

Sur scène, trois grandes boîtes rectangulaires servent de décor en mouvement, alignées ou en U, illuminées ou éteintes, sur un ou deux niveaux. Une économie de moyens se mariant avec harmonie aux écrans mouvants qui recueillent des images du théâtre en train de se faire (avec un caméo hilarant de Vincent Macaigne, qui a bien fait d'en être). Des tubes de néons blancs aident à structurer l'espace, en venant s'imprimer sur fond noir, trouvant leur apogée formelle dans la cinquième et dernière partie, arrière-fond d'épouvante à la montée du Reich.

L'itinéraire scénique de 2 666 est lui aussi dantesque. Ce sont d'abord des réseaux de voix, celles des universitaires qui communiquent sans cesse. Ce sont ensuite des films, des prototypes réalisés sous les yeux du public, avec des coupes, des changements de décor, des flash-back, le tout d'une fluidité parfaite. Gosselin s'impose dans ces deux parties filmées comme un maître d'ambiance lo-fi, ce qu'il avait déjà esquissé dans *les Particules élémentaires*, dont la présentation à Avignon en 2013 avait révélé ce prodige de 29 ans (aujourd'hui) et sa compagnie, Si vous pouviez lécher mon cœur. Le spectateur voyage en Espagne, en France et au cœur de la folie sans sortir d'un appartement mexicain ; s'ensuit une séquence virtuose en discothèque dont l'action se dilue dans les couloirs de la FabricA, en direct et sans filet. Ces - comment nommer cela ? - «nouvelles écritures scéniques» conservent les règles du spectacle vivant, sans que jamais le théâtre ou le texte de Bolaño ne s'en trouvent étouffés ou trahis.

Car, à mesure que l'on s'enfonce dans la pièce, les phrases du livre s'impriment de plus en plus souvent à l'écran, font entendre la musique et la terrible ironie de leur auteur. Elles rendent, dans une quatrième partie sidérante, hommage aux mortes de Santa Teresa, le temps d'une litanie de noms et de crimes (viols, strangulation, tirs de revolver...) sur un fond sonore hypnotique (*lire entretien ci-dessous*), une avalanche étouffante qui vient rendre toute idée d'enquête, et de coupable, grotesque : ce sont les conditions d'existence de ce mal apocalyptique qu'il faudrait éradiquer. Certains trouveront qu'il y a trop de noms, que c'est trop long. C'est certainement l'idée. Dans la vraie vie aussi il y en eut beaucoup trop.

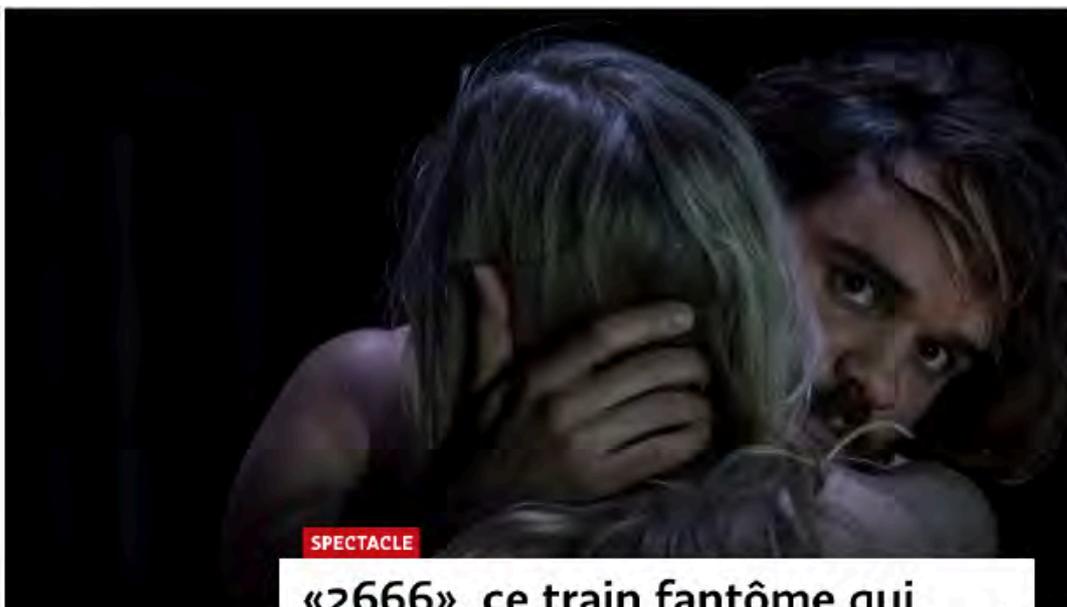
Aristo mexicaine

La dernière partie de la pièce est une pointe venant s'aiguiser à même le livre, multipliant les longues lectures, les monologues. La troupe brille : Adama Diop, prodigieux en bateleur noir américain à la cadence de pasteur évangélique (et en VO), Caroline Mounier en aristo mexicaine déchaînant son énergie contre la corruption et le mal qui ronge son pays, Frédéric Leidgens, passé par des études de philologie germanique, ici prof de philo, inoubliable fonctionnaire allemand... On aimerait pouvoir les citer tous, car si *2 666* existe par-delà l'ouvrage d'origine, c'est à leur pouvoir d'incarnation qu'il le doit.

Aussi, quand aux ultimes minutes de la pièce cette douzaine de comédiens sortent peu à peu de l'obscurité et s'approchent en rang serré du public, une émotion parcourt la salle. Celle d'avoir refermé dignement le tombeau des mortes de Santa Teresa, des esprits qui ont peuplé notre songe d'une nuit d'été, de Roberto Bolaño lui-même, présent de bout en bout, et d'accueillir parmi les vivants ceux qui ont participé à leur résurrection éphémère, laissant alors la mort s'en aller vers le mur du lointain. ◀

Guillaume Tion, Elisabeth Franck-Dumas

2 666 m.s. JULIEN GOSSELIN sur un texte de **Roberto Bolaño**, avec Rémé Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet... Jusqu'au 16 juillet à la Fabrica.



«2666», ce train fantôme qui sidère Avignon

4 minutes de lecture

Scènes

Alexandre Demidoff

Publié mardi 12 juillet 2016 à 19:44

Jeune metteur en scène flamboyant, le Français Julien Gosselin adapte «2666», roman-culte, mais à cadavres multiples de l'écrivain chilien Roberto Bolano. Ce spectacle de douze heures épate et remet d'aplomb

Avignon est un marathon et ce n'est pas une formule. Il nécessite de bonnes semelles, des bouteilles d'eau à portée de main, des haltes pour se ravitailler. Les festivaliers le savent désormais: en cette 70e édition, il faut savoir durer pour bien jouer. Prenez *2666*, spectacle à rebondissements, thriller littéraire captivant comme la plus ingénieuse des séries télé. En 2003, l'auteur chilien Roberto Bolano, 50 ans, meurt et laisse derrière lui un train fantôme de fiction, cinq romans secrètement reliés en un, autant de gares crapoteuses, de locomotives borderline – oui, ça peut exister, de bordels improvisés au wagon-couchettes.

Soupez-le, ce *2666*: dans la collection Folio, la rame pèse 1365 pages. Le Français Julien Gosselin, à peine trente ans, se glisse dans la cabine du conducteur Bolano, allège le convoi et fonce dans une nuit qui embaume le stupre, la grande histoire et le crime de bas de page, la passion de la lettre surtout: onze heures trente de représentation à la Fabrica, cette salle équipée pour tous les mystères, basée à un kilomètre à peine de la muraille d'Avignon, au milieu d'un pré. Il est quatorze heures, 600 spectateurs s'agglutinent devant les portes de la salle. Vous fermez les yeux et vous y êtes.

Le Temps – Mardi 12 juillet 2016 (Suite de l'article)

Un vrombissement de cataclysme. C'est ainsi que *2666* commence. Et puis tout de suite une allure d'université. Sur scène, ils sont quatre pour un séminaire qu'on pressent pointu: la Britannique Lis Norton (Noémie Gantier), l'Espagnol Manuel Espinoza (Alexandre Lecroc), le Français Jean-Claude Pelletier (Denis Eyriey) et l'Italien Piero Morini (Joseph Drouet) ont l'intelligence croqueuse. Ils sont spécialistes de l'œuvre de l'écrivain Benito Arcimboldi. Roberto Bolano est taquin: le nom d'Arcimboldi évoque Arcimboldo, ce peintre dont les portraits au 16^e siècle s'apparentent à des salades de fruits hétéroclites. Le quatuor est obsédé par le mystère d'un auteur jamais vu. Liz, Manuel et Jean-Claude collectionnent les indices, tout en partageant souvent le même lit, ce qui peut aider à carburer.

Mais voici qu'un poète mexicain surnommé Le Porc prétend avoir croisé un vieillard colossal, aux yeux bleus, Arcimboldi évidemment. A moins que... Sur le plateau, les modules glissent et composent un hall d'hôtel moite. Apparaît bientôt un certain Amalfitano (Frédéric Leidgens), philosophe brillant mais rongé par un mal, une sorte de schizophrénie. Le récit bascule dans une autre dimension, morbide et fantastique.

Plus tard, vous suivrez l'incandescent Adama Diop dans le rôle d'un journaliste new-yorkais endeuillé que sa rédaction envoie couvrir à Santa Teresa, au Mexique, un combat de boxe. Il y croisera surtout Rosa Amalfitano (Victoria Quesnel), la fille du philosophe, traquée par des voyous. Vous ne suivez plus? Il suffit de savoir que le Santa Teresa de Bolano est un pandémonium et qu'Arcimboldi passe là dessus en ombre chinoise, comme le spectre d'une civilisation perdue.

L'intérêt de ce *2666* ne tient pas seulement à la prouesse des acteurs, à ce punch conservé jusqu'au bout de l'enfer. Ou au brio de l'adaptation. Il confirme surtout que Julien Gosselin est l'enfant de son époque, qu'il est de ceux qui renouvellent le théâtre, qui du moins enrichissent sa boîte à outils, les empruntant en grande partie au cinéma. Novateur? Disons que Julien Gosselin s'inscrit dans un courant qui a ses maîtres, le metteur en scène allemand Frank Castorf dans les années 1990-2000, le Polonais Krzysztof Warlikowski depuis une dizaine d'années. Point commun? Un souci de diffracter l'action, de la montrer sous plusieurs jours à la fois, de conjuguer le plan large et le zoom – oh bonheur de l'écran, d'aménager à vue l'espace de la fiction, comme un studio sans cesse mouvant.

Le Temps – Mardi 12 juillet 2016 (Suite de l'article)

Le cinéma au théâtre a cet autre avantage. Il permet la proximité dans le jeu et donne aux scènes de sexe par exemple une volupté hollywoodienne. Admirez Noemie Gantier, sa liberté féline quand elle attire ses hommes. Leurs effusions sont brèves mais tropicales. On y assiste de loin, mais aussi de très près via le film des ébats tournés en direct. Cela dure une minute peut-être. Mais on a la sensation qu'une nuit a passé. Le double jeu de l'image et de la scène permet de travailler le temps de la fiction au corps.

L'artiste, dont on a admiré à Vidy l'adaptation des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, donne ainsi à sa saga un tempo de série formidablement ficelée, à niveaux de réalité multiples. *2666*, le livre, est la fable d'une malédiction. Au théâtre, c'est une forme de bénédiction. Le metteur en scène force certes le trait parfois, abuse du trémolo musical – ces pulsations rock qui gravent les images dans un marbre maléfique – quitte à prêter à la traversée une pompe de requiem. Il y a là des facilités d'illusionniste fasciné par son livre de magie.

Mais il y a chez Julien Gosselin un amour et une science du récit qui en font un parfait camarade de Liz & Cie. *2666* est un éloge exalté de la lecture. A Avignon, c'est aussi le spectateur, ce chasseur de signes endurent, qu'il célèbre.

2666, Festival d'Avignon, la Fabřica, jusqu'au 16 juillet;
rens.www.festival-avignon.com; puis Paris, Théâtre de l'Odéon, du
10 sept. au 16 oct.

Avignon 2016, les dix spectacles à retrouver dans l'année...

Didier Méreuze et Marie Soyeux (en Avignon), le 23/07/2016 à 16h59

Alors que le festival d'Avignon s'achève ce week-end, La Croix vous propose dix spectacles à retrouver cette année en France



Le Flamand Ivo van Hove était de retour à Avignon avec cette adaptation théâtrale détonante du scénario du film de Visconti, *Les Damnés* / ANNE-CHRISTINE POUJOULAT/AFP

Pour un bon cru, c'est un bon cru. Bien que raccourci de quelques jours par rapport à l'année passée, cette 69e édition du festival aura été riche en belles retrouvailles, découvertes, révélation, surprises, enchantement, choc, nuit magique, marathon théâtral, objet non-identifiable, récréation,...

Heureux auront été les festivaliers. Heureux seront ceux, qui, absents d'Avignon cet été, pourront découvrir plusieurs de ces spectacles de théâtre et danse, à l'occasion de leurs haltes, en tournée à travers l'Hexagone, dès la saison prochaine. La Croix en a retenu dix. Plus un bonus...

4 - 2066

• **notre critique**

Le marathon théâtral

Avec un beau culot, Julien Gosselin, jeune metteur en scène de même pas 30 ans, s'est brillamment confronté à ce roman de plus de 3000 pages du Nobel de littérature chilien Roberto Bolano. Au fil des cinq histoires qui le composent, il en explore toutes les voies, ramenant, chacune, au mystère Ciudad Juarez, la cité mexicaine aux centaines de femmes, victimes, depuis 1993, de meurtres et viols jamais élucidés. Alliant savamment théâtre et vidéo, il livre un spectacle palpitant, riche et dense qui s'étale sur une douzaine d'heures. Entractes compris !

> Reprise à Paris, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, du 10 septembre au 16 octobre ; Toulouse, du 26 novembre au 8 décembre ; Brest, le 7 janvier ; Grenoble, les 14 et 15 ; Strasbourg, du 11 au 17 mars ; Mulhouse, le 6 mai.

Une rentrée à grands spectacles

Philippe Chevilley / Chef de Service | Le 29/08 à 06:00, mis à jour à 12:59



Une rentrée à grands spectacles «Les Damnés», dès le 24 septembre à la Comédie Française ©Christophe RAYNAUD DE LAGE

«Les Damnés» de van Hove, «2666» de Gosselin, «Les Frères Karamazov» version Castorf, trois fois Krystian Lupa et Thomas Bernhard, deux fois Bob Wilson, «Don Juan» avec Nicolas Bouchaud, Cavalli/Jolly à l'opéra, «Peau de vache» revue par Fau, «42nd street» au Châtelet, la Biennale de la danse à Lyon... Notre sélection, non exhaustive, appelle au moins un commentaire : il est temps de reprendre le chemin des théâtres !

LES « MUST » D'AVIGNON

Parmi les grandes aventures du 70ème festival d'Avignon, deux furent particulièrement réussies. Le public parisien va pouvoir très vite le vérifier. Dans la Cour d'Honneur du Palais des Papes, la troupe de la Comédie-Française, mise en scène par le maître flamand Ivo van Hove, a donné chair au chef-d'oeuvre de Visconti « Les Damnés », en un maelstrom scénique mêlant grands effets de théâtre et de cinéma. Glaçante et noirissime mise en abîme de la peste noire nazie, le spectacle devrait être encore plus suffocant dans l'écrin doré de la salle Richelieu (en alternance du 24 septembre au 13 janvier, 01 44 58 15 15).

Autre moment fort d'Avignon 2016, l'adaptation en 11h30 (avec quatre entractes) du livre fleuve du chilien Roberto Bolaño « 2666 » par le jeune Julien Gosselin. Techno, vidéos, beau jeu, intelligence scénique... on ne s'ennuie pas un instant pendant cette saga pleine de surprises qui dit la violence du monde. On pourra la voir à l'Odéon-Ateliers Berthier, du 10 septembre au 16 octobre, en deux soirées ou les samedi et le dimanche (en intégrale) -dans le cadre du Festival d'automne.

LES RENDEZ-VOUS D'AUTOMNE



Les Frères Karamazov au Festival d'Automne © Thomas Aurin

Le prestigieux Festival d'Automne (01 53 45 17 17), qui se déploie dans plusieurs grands théâtres parisiens et d'Ile de France, nous promet d'autres « highlights ». Et d'abord la relecture iconoclaste des « **Frères Karamazov** » de Dostoïevski par le trublion de la scène allemande Frank Castorf, inaugurant la première saison de la MC93 sous l'égide d'Hortense Archambault (Friche industrielle Babcock à la Courneuve du 7 au 14 septembre). On (re)verra avec plaisir « **Antoine et Cléopâtre** » de Shakespeare dans la version brève et chamanique de Tiago Rodrigues, adaptée en français au Théâtre de la Bastille (du 14 septembre eu 8 octobre).

Claude Régy proposera sa nouvelle création « **Rêve et folie** » de Georg Trakl. Le clou du festival sera les deux magnifiques spectacles de **Krystian Lupa** dédiés à Thomas Bernhard : « **Place des héros** », montré à Avignon 2016 (La colline du 9 au 15 décembre) et « **Déjeuner chez Wittgenstein** » (13 au 18 décembre au Théâtre de la Ville/Abbesses) -l'Odéon (01 44 85 40 40) pour sa part présentera « **Des arbres à abattre** », grand succès d'Avignon 2015, du 30 novembre au 11 décembre.

Une rentrée théâtrale taille XXL (PRESENTATION)

Par Marie-Pierre FERREY

PARIS, 31 août 2016 (AFP) - La rentrée théâtrale va ravir les gros appétits, avec deux versions mammoth des "Frères Karamazov" et surtout "2666", adaptation en douze heures du roman monstre du Chilien Roberto Bolaño au Théâtre de l'Odéon.

La saga de Dostoïevski est adaptée en 6h15 par l'enfant terrible du théâtre allemand Franck Castorf dans une friche industrielle près de Paris (7 au 14 septembre - MC93/ Festival d'Automne à Paris) tandis que le "Karamazov" de Jean Bellorini créé en 5h30 à Avignon, revient en tournée, contracté en 4h20.

"2666", à partir du roman monde de Bolaño, de l'Europe en guerre au Mexique, arrive à Paris après avoir emballé le public du festival d'Avignon (10 septembre aux Ateliers Berthier).

Petits appétits, pas de panique: le percutant "Réparez les vivants" de Maylis de Kerangal, pépite du Off d'Avignon 2015, est repris en 1h20 chrono par Emmanuel Noblet au théâtre du Rond-Point.

Dans le théâtre privé, on attend avec gourmandise le duo de choc Bacri-Jaoui dans "Les femmes savantes" mises en scène par Catherine Hiegel, avant la reprise de leurs deux pièces cultes en janvier, "Un air de famille" et "Cuisines et dépendances" (Théâtre de la Porte Saint-Martin).

La pièce tragi-comique "Djihad", ou "l'odyssée de trois jeunes bruxellois qui partent en Syrie" arrive à Paris (Les Feux de la Rampe) après un gros succès en Belgique depuis 2014.

Dans un registre plus grave, la programmation d'Avignon, très marquée par la montée de l'extrémisme en Europe, arrive dans les salles. La Comédie-Française reprend salle Richelieu l'adaptation glaçante du film "Les Damnés" de Visconti donnée en juillet dans la Cour d'honneur par le belge Ivo van Hove avec une brochette formidable de comédiens.

"Tristesses", polar scandinave autour du portrait au vitriol d'une dirigeante d'extrême droite au Danemark, sera à Vélizy (7, 8 octobre) avant Modène, Namur, Grenoble, Annecy et Amiens.

"Place des héros", adaptation magistrale du roman virulent de Thomas Bernhard sur son Autriche natale (et détestée) est donné avec deux autres de ses pièces par le maître polonais du théâtre Krystian Lupa, dans le cadre du Festival d'Automne.

- La politique en scène -

=====

La Révolution de 1789 comme si vous y étiez: c'est le pari tenu par Joël Pommerat dans "Ça ira (Fin de Louis)", repris le 9 septembre au Théâtre des Amandiers en 4h20. Nanterre inaugure une nuit complète de théâtre, avec lectures et performances jusqu'à 5 heures du matin avant le grand plongeon dans l'intégrale gratuite et en plein air de la Trilogie de Sophocle (Ajax, OEdipe, Electre) mise en scène par Gwenaél Morin de l'aube à 11h00, dans le parc voisin.

Claude Régy, 93 ans, dit que c'est sa dernière pièce: raison de plus de goûter son



Quoi de neuf ?

2. Théâtre, one-man shows et comédies musicales...

Notre sélection pour la rentrée PAR Raphaël Morata

1) Femmes au bord de la **crise de nerf**

Elles sont toutes angoissées. Et cela nous fait hurler de rire. Virginie Hocq (*Sur le fil*, Bouffes-Parisiens, du 2 au 18 septembre), Océaneroëmarie (*Chatons violents*, Théâtre de la Gaîté-Montparnasse, à partir du 2 octobre), Amelle Chahbi (*Où est Chahbi?*, Théâtre de Paris, à partir du 1^{er} septembre) et Camille Chamoux (*L'Esprit de contradiction*, théâtre du Petit Saint-Martin, à partir du 4 septembre). Qui a dit que l'humour saignant ne peut s'écrire au féminin ?

2) Chantés et **déjantés**

Le viens-retour. Ou en bon anglais : le come-back. Avec leur traduction hilarante de chansons anglo-saxonnes, **Les Françaises** remontent sur scène, un Molière 2015 du théâtre musicale en poche (Bobino, à partir du 14 septembre). Filles cachées de Desproges et des Spice Girls, Les Coquettes swinguent comme des Andrews Sisters sous ecstasy (Le Grand Point Virgule). Tout aussi loufoques et poétiques, les musiciens de la pièce *Les élans ne sont pas toujours des animaux faciles* (Lucernaire). Une tendresse que l'on retrouve dans *Timéo*, la « circomédie musicale », mise en scène par Alex Goude, racontant le parcours d'un gamin qui, malgré son handicap, rêve de devenir acrobate (Casino de Paris, à partir du

16 septembre). Une histoire d'enfant bouleversante comme celle d'*Oliver Twist, le musical*, mise en scène par Ladislav Chollat (Salle Gaveau, à partir du 23 septembre).

3) **En quête d'auteurs**

Le cinéma le fait allégrement et souvent très mal. Au tour de la scène théâtrale de s'essayer à l'adaptation de romans. Julien Gosselin a pris à bras-le-corps *2666*, l'œuvre vertigineuse et posthume du chilien Roberto Bolaño. La pièce, qui vous exile dans un Mexique sanguinaire, dure pas moins de 11 h 30 ! (Odéon Berthier, du 10 septembre au 16 octobre). Amour et haine. Des ingrédients aussi du **Chat** de Georges Simenon. Myriam Boyer devra relever le joli défi de faire oublier l'interprétation de Simone Signoret (théâtre de l'Atelier, à partir du 6 septembre). Autre couple, autres douleurs. Celui du roman brûlant de Marie Darrieussecq *Il faut beaucoup aimer les hommes* (Théâtre Ouvert, dès le 15 septembre). Issue comme elle de cette brillante génération d'auteurs françaises, Maylis de Kerangal voit son *Réparer les vivants* adapté par Emmanuel Noblet (théâtre du Rond-Point, du 7 septembre au 9 octobre). Mais si vous préférez plus de douceur, un brin nostalgique, prenez un p'tit calva avec Édouard Baer qui incarne Patrick Modiano dans *Un pedigree* (Théâtre-Antoine, à partir du 16 septembre).



L'événement : 2666

L'époque aime à souligner les performances, et celle-ci en est bien une. **Julien Gosselin**, 29 ans, présente cet automne *2666*, son spectacle d'une durée de 12 heures 30 heures tiré du roman fleuve éponyme (1352 pages) de Roberto Bolano. Voilà les chiffres. Passons donc à l'essentiel, car ce garçon réinvente un théâtre où se mêlent de manière omniprésente acteurs multirôles s'exprimant dans plusieurs langues, musique, jeux de lumières, vidéos... Est-ce parce qu'il choisit des œuvres qui ne sont a priori pas destinées à la scène ? *Les Particules élémentaires* de Houellebecq voilà deux ans, et maintenant ce monument dont le thème – le mal et la violence du monde – se déroule sur un siècle, méandres insensés de l'Europe à l'Amérique du Sud ? Il en résulte, pour le spectateur, le sentiment d'une expérience totale, visiter un roman, le vivre, en être, plongée créative inouïe. Seule vaut la fidélité au texte, pour le reste Julien Gosselin avance avec les outils de sa génération. Références cinéphiliques, artistiques, musicales, télévisuelles... L'audace est celle d'un homme concentré sur le temps présent. Et l'inédit que cela produit si rare qu'il ne faut pas le manquer. (SR)

2666, de Julien Gosselin, d'après Roberto Bolano, du 10 septembre au 16 octobre aux Ateliers Berthier. theatre-odeon.eu

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE / FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS
D'APRÈS ROBERTO BOLAÑO / MES JULIEN GOSSELIN

2666

Julien Gosselin porte à la scène l'œuvre-monde du romancier chilien Bolaño (1953-2003). Et remporte son défi !

C'est lors d'un congrès de littérature allemande à Brême, en 1994, que se rencontrèrent Manuel Espinozi, espagnol, Piero Morini, italien, Liz Norton, anglaise, et Jean-Claude Pelletier, français, tous les quatre éminents spécialistes et traducteurs de l'auteur allemand Benno von Archimboldi. Depuis, de séminaires internationaux en symposiums européens, de débats enlacés en marivaudages universitaires, ces trentenaires aventureux traquent le mystérieux écrivain tapi dans l'ombre de son histoire. Leurs récits sur cette rencontre littéraire foudroyante, leurs exégèses savantes, leur passion érudite aiguisée au fil du temps crayonnent peu à peu la silhouette d'un « monstre du romanesque » qui s'esquive entre les lignes de chacun de ses ouvrages. Une notice bibliographique situe sa naissance en Prusse en 1920. Des témoins semblent s'accorder sur son imposante stature, sa bravoure et son engagement dans la Wehrmacht durant la seconde guerre mondiale. Un autre le dit maintenant parti

pour Santa Teresa, au Mexique, ville-frontière maudite où s'amoncellent les corps de centaines de femmes violées... Dans *2666*, œuvre laissée inachevée en 2003, le chilien Roberto Bolaño pose ainsi quelques-unes des premières pièces d'un puzzle infini où s'imbriquent les intrigues foisonnantes d'un écheveau narratif qui s'enfonce à travers les sombres dédales du XX^e siècle, au cœur de l'humain, de l'art et du mal.

TENSION DRAMATIQUE

Comment accoster ce « roman-monde », sans début ni fin, qui mêle de multiples styles, tons, récits et thèmes ? Julien Gosselin, qui avait déjà dompté *Les particules élémentaires* de Houellebecq en 2013, a suivi la structure de l'œuvre en cinq parties sans se contenter d'attifer la littérature en costumes mais en cherchant la traduction théâtrale de la variété stylistique et des travellings descriptifs ou introspectifs. Après « La partie des critiques » introductive, il nous guide ainsi dans les méandres qui mènent



Julien Gosselin, 2666.
© Photo: Simon Gosselin

LE FESTIVAL D'AUTOMNE MET LE SPECTATEUR À L'ÉPREUVE



2666
de Julien Gosselin,
d'après Roberto
Bolaño,
du 10 septembre
au 16 octobre 2016
au Théâtre de
l'Odéon-Ateliers
Berthier.

Rêve et Folie
de Georg Trakl,
Claude Régy,
du 15 septembre
au 21 octobre 2016,
au Centre
dramatique national
Nanterre-Amandiers.

GRAND PARIS Le théâtre n'est pas un long fleuve tranquille. Il offre au spectateur sa part de sensations fortes, parfois au prix d'un certain inconfort. Deux pièces du Festival d'automne lui mèneront ainsi la vie dure, le clouant au fauteuil pendant 12 heures (*2666* de Julien Gosselin) ou lui imposant le silence avant même le lever de rideau (*Rêve et Folie* de Claude Régy). Les auteurs n'ont apparemment rien en commun, ni leur âge – 64 ans séparent le jeune premier du grand dramaturge passé à l'avant-garde –, ni leur esthétique – le théâtre de Gosselin est aussi saturé que celui de Régy creuse le vide. On retrouve pourtant chez eux la même fascination pour une matière textuelle non dramaturgique (roman ou poésie) et l'exigence d'une forme génératrice d'expériences totales intégrant le son et

la vidéo (chez Gosselin) ou la lumière (chez Régy). Après son adaptation des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin a l'estomac de s'attaquer au roman posthume du Chilien Roberto Bolaño, décédé en 2003 à Barcelone. Une œuvre-monde – monstre ! – de mille pages, retranscrite sur le plateau au moyen d'une cage de verre modulable signée Hubert Colas. Une épopée endiablée, « jouissive », parfois « pénible », dicit son metteur en scène. Gourou d'un théâtre contemporain ayant parfaitement digéré l'héritage performatif, Julien Gosselin met au défi l'endurance de ses treize interprètes, et celle des spectateurs. Aucun répit ne nous sera accordé, acculés à la puissance (mélancolique) d'un texte à l'humeur digressive. À l'acharnement de *2666* succède l'énergie souterraine

de *Rêve et Folie* de Claude Régy. Ce dernier reprend la prose de l'expressionniste allemand Georg Trakl, mort d'une overdose de cocaïne à 27 ans. Monologue émergeant de la pénombre qui raconte, en filigrane, la figure du poète maudit – comme *2666* celle de l'écrivain. Lenteur (le carburant de Régy) et clarté diffuse possèdent le corps du seul acteur en scène. Grâce aux leds, le plateau s'allume telle une installation de James Turrell, sans que l'on puisse discerner les sources de lumière. L'aube est crépusculaire. Les mots (hachés), les syllabes (détachées les unes des autres) ouvrent des territoires à l'intérieur du langage, incroyables champs poétiques. Y accéder relève de l'exploit d'attention. Avec la beauté de l'indicible – et non la distraction – en récompense. Réservez. — CÉLINE PIETTRE



Festival d'automne à Paris

Lucinda Childs **5** est une des têtes d'affiche de cette manifestation des arts vivants, qui, en cette 45^e édition, nous fera doucement entrer dans l'hiver. La chorégraphe emblématique de la *postmodern dance* présentera ses pièces minimalistes, des années 1960 à nos jours. À signaler aussi une rétrospective intégrate des films du cinéaste iranien Jafar Panahi au Centre Pompidou et sa série de photos *les Nuages*. Et puis une Charlotte Rampling s'essayant à la performance en compagnie de la comédienne Tilda Swinton, au Musée d'art moderne de la ville de Paris, devenant toutes deux cimaises pour les collections de la Maison européenne de la photographie

Au théâtre de l'Odéon, on pourra découvrir 2666, pièce-fleuve de 12 heures, un des phares du cru 2016 d'Avignon... Assurément, à Paris, l'automne sera une fête.

Du 7 septembre au 31 décembre.
Tél : 01 53 45 17 17.
www.festival-automne.com

de Maylis de Kerangal avec compassion. On quitte la représentation en état de grâce. La reprise de la rentrée à ne pas manquer.

Du 7 septembre au 9 octobre, au théâtre du Rond-Point, Paris VIII^e.
www.theatredurondpoint.fr

festivals

Jour de silence

Partout en France, une dizaine de lieux dédiés à la vie des arts et de la culture célèbrent le silence, propice à la création et la rencontre. Le Théâtre national de Chailiot (Paris XVI^e) propose ainsi des leçons de philosophie. Le Grand R, à La Roche-sur-Yon (85), vous invite à une soirée en compagnie des chevaux... Là et ailleurs, on pourra suivre les ateliers de danse silencieuse du chorégraphe Dominique Dupuy, à l'initiative de cet événement pluridisciplinaire.

Le Monde Festival

Agir : un titre inspiré pour un festival engagé. Géopolitique, religion, psychanalyse, écologie et culture seront au cœur de ces quatre jours de débats d'idées, de rencontres, d'ateliers organisés par *Le Monde*, dans des lieux de culture prestigieux de Paris. À charge pour les plumes de la rédaction de chatouiller les esprits afin que fourmillent les réponses audacieuses aux questions tragiquement d'actualité. Michel Serres, Hubert Védrine, Chahla Chafiq, Jacques Herzog, Jean-Michel Besnier... Pour sa troisième édition, le quotidien reçoit des invités de marque, des artistes et des acteurs de terrain. Stimulations des méninges assurées ! Demandez le programme.

Du 16 au 19 septembre, à Paris (Opéra Bastille, palais Garnier, théâtre des Bouffes du Nord, auditorium du Monde, cinéma Gaumont-Opéra et théâtre de la Porte-Saint-Martin). www.lemonde.fr/festival

danse

17^e Biennale de la danse

C'est peu dire qu'on attend cette quinzaine placée sous le signe du dialogue entre danse savante et danse populaire. Dans ces 37 spectacles, dont 23 créations, se côtoient une version de *la Belle et la Bête* **6** par Thierry Malandain, une comédie musicale déjantée et cinglante de Yan Duyvendak et la rencontre entre la chanteuse Olivia Ruiz et le chorégraphe Jean-Claude Gallotta.

Du 14 au 30 septembre, à Lyon.
www.biennaledeladanse.com



UNE SÉLECTION DE CLAUDINE COLOZZI, ISABELLE FRANCO, NALY GÉRARD, CLÉMENTINE KOENIG,

« 2666 » de Roberto Bolano

Du 10 septembre au 16 octobre 2016



NOTRE AVIS : A NE PAS MANQUER
- SÉLECTION SEPTEMBRE 2016 -

Julien Gosselin n'a pas 30 ans et n'a peur de rien. Il s'attaque au roman fleuve du chilien Roberto Bolano, « 2666 », œuvre gigantesque qu'il transforme avec bonheur en Odyssee théâtrale. Si vous voyez l'intégrale, il faut prévoir la journée. 11 heures précisément, dont 8 de théâtre et 3 d'entr'actes.

“

Il y a des bouées de sauvetage qui flottent
... et d'autres qui coulent à pic !



La pièce en bref

C'est un marathon pour tout le monde, public et comédiens. Rien d'extravagant en fait pour l'adaptation d'un roman qui fait lui-même plus de 1300 pages dans sa version de poche. 5 parties, dans le livre comme dans la pièce, très fidèle au roman. 5 histoires en une. Des digressions partout. Impossible à résumer en un feuillet. Tentons le diable, puisqu'après tout 666 est le chiffre de la Bête dans l'Apocalypse ! Quatre experts littéraires européens, très épris les uns des autres - ils font l'amour dans presque toutes les configurations, c'est toujours ça de pris - partent à la recherche d'un écrivain allemand prolix et mystérieux qui ne veut voir personne. Leur (en)quête mène nos experts jusqu'au nord du Mexique dans le désert du Sonora où les usines poussent plus vite que le peyotl mais où les femmes tombent comme des mouches, préalablement violées, torturées, mutilées, sans que jamais leurs assassins ne soient retrouvés ni vraiment recherchés. L'hécatombe a vraiment eu lieu à Ciudad Juarez entre 1995 et 2003. Dans ce maelström mortifère qui enjambe le siècle (2000 + 666 = 2666), quelques personnages de passage - un peintre, un poète, un philosophe - cherchent le salut dans l'art et la pensée. D'autres dans la dérision ou la folie. On croise ici un ventriloque convaincu que son pantin est vivant et s'appête à le tuer, là une voyante autodidacte qui devient naturellement une vedette de la télévision, là encore un ancien Black Panther reconverti dans la prédication et les recettes de cuisine : « *Les côtelettes ne sont pas une solution !* ».

C'est parfois drôle, surtout terrifiant et haletant d'un bout à l'autre. Et pour tout ça me direz-vous, quel dispositif ? Une douzaine de comédiens, pas plus. Trois cubes de verre mobiles, de grands écrans partout. Beaucoup de musique, beaucoup de vidéo, beaucoup de texte - à entendre et à lire. On descend de ce train d'enfer à la nuit bien tombée en cherchant l'air, complètement abasourdi, vidé, soulagé de laisser derrière soi ce cauchemar magnifique et très heureux de l'avoir vécu et partagé, en se disant : attention chef d'œuvre !



ON A AIMÉ

- La qualité du casting. Tous les comédiens sont merveilleux d'un bout à l'autre, des athlètes de la scène, polyvalents et polyglottes.
- Le respect du texte. C'est paradoxal pour un pari aussi fou, mais Julien Gosselin adapte le roman de Bolano à la lettre, avec humilité.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Un globe-trotter pour lui prouver qu'on peut aussi faire de grands voyages assis (voir Levi-Strauss).
- Donald Trump ou un de ses disciples européens pour leur montrer un autre Mexique et les ravages du libéralisme sauvage.
- Un machiste ordinaire pour le convertir.



ON A MOINS AIMÉ

- L'omniprésence de la vidéo. Le plateau disparaît parfois si longtemps derrière les écrans qu'on a le sentiment désagréable (fort heureusement passager) d'être face à un reality show télévisé.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les beaux livres illustrés.
- Les grandes traversées.
- Les journées particulières.



Luc Evrard

Critique

Curieux insatiable et polymorphe

théâtre

ligne claire pour roman fou

Après le succès de son adaptation des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, **Julien Gosselin** s'est lancé un nouveau défi : mettre en scène *2666*, le roman-fleuve de Roberto Bolaño. Un spectacle total.

Simon Gasselin

Pour embrasser les 1 300 pages et cinq tomes de *2666*, le roman testamentaire du Chilien Roberto Bolaño, Julien Gosselin ose le hors-norme d'un spectacle marathon de douze heures avec quatre entractes. Un parcours théâtral qui reprend la chronologie du livre dans la grande fidélité de son adaptation, pour en traduire la substantifique moelle. De la quête d'un mystérieux auteur allemand nommé Benno von Archimboldi à une enquête sur la violence propre à l'humain qui retrace l'histoire de notre XX^e siècle, les paysages de ce récit réveillent les sinistres souvenirs de la Shoah par balles perpétrée par les nazis et rappellent le calvaire des femmes mexicaines violées et torturées dans une ville de fiction qui ressemble à s'y méprendre à celle de Ciudad Juárez, où une série de crimes similaires ont été commis.

On le sait d'ors et déjà, le spectacle fut plébiscité lors de sa création à Avignon par une critique et un public unanimes. Raison de plus pour se lancer dans l'analyse des raisons qui fondent son succès. Face à la folie digressive de l'œuvre littéraire et sa façon ludique de multiplier les clins d'œil aux romans de genre, Julien Gosselin oppose un théâtre de la ligne claire qui préfère être au plus près du

littéral plutôt que tenter d'ajouter son commentaire au déroulé d'un récit déjà proliférant.

Signée par Hubert Colas, la belle scénographie de boîtes transparentes – dont le ballet renouvelle de scène en scène l'espace de jeu du plateau – participe du même désir de donner un cadre simple et repérable à cette aventure à la géographie si variable. Sachez que l'on passe ainsi de divers pays d'Europe aux Etats-Unis et au Mexique sans se poser la moindre question... Par ailleurs, le metteur en scène a eu l'idée remarquable de faire traduire certains monologues dans leur langue originale pour nous donner à entendre l'histoire tour à tour en anglais, en espagnol ou en allemand. Un supplément de vérité qui surclasse en émotion notre mémoire de simple lecteur.

Mais l'apport du théâtre ne s'arrête pas là. Maîtrisant aussi bien l'usage de la vidéo que celui d'une bande-son réalisée en live, Julien Gosselin fabrique un creuset irradiant. Le jeu des acteurs au plus près de la vérité de la multitude de leurs personnages, le recours à l'image qui esthétise et à une musique qui donne au plateau des allures de concert electro, tout concourt à faire de *2666* un spectacle total. Au final, c'est en faisant preuve d'une forme d'humilité que Julien Gosselin gagne son pari. **Patrick Sourd**

Julien Gosselin préfère être au plus près du littéral que tenter d'ajouter son commentaire au déroulé d'un récit déjà proliférant

2666

d'après Roberto Bolaño, adaptation et mise en scène Julien Gosselin, du 10 septembre au 16 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe-Ateliers Berthier, Paris 17^e, tél. 01.44.85.40.40, www.theatre-odeon.eu

Festival d'Automne à Paris tél. 01.53.45.17.17, www.festival-automne.com



→ 2666

En 2013, Julien Gosselin s'est affirmé comme l'une des grandes révélations du festival d'Avignon avec sa magnifique adaptation du roman de Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*. Cette année, le jeune metteur en scène originaire du Pas-de-Calais nous surprend de nouveau avec *2666*, d'après le roman inachevé du chilien Roberto Bolaño (1953 - 2003), considéré par la critique comme l'un des premiers chefs-d'œuvre littéraires du XX^e siècle. La pièce, largement plébiscitée à Avignon, relate l'histoire de quatre professeurs de littérature partis à la recherche de l'énigmatique Benno von Archimboldi, auteur allemand reconnu et éternel candidat au Nobel. Leur enquête les mènera jusqu'à Santa Teresa, ville située à la frontière mexicaine, où des centaines de femmes sont violées et assassinées. Un spectacle colossal de près de douze heures où vous retrouverez toute la magie de Bolaño !

[DU 10.09 AU 16.10]

↳ Entrée 28 - 54 €

Odéon - Théâtre de l'Europe

1, rue André Suarès

75017 Paris M^o Porte de Clichy

01 44 95 40 40

www.theatre-odeon.fr/

2666

Après *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin s'attaque à *2666* de l'écrivain chilien Roberto Bolaño. L'œuvre, longue de 1300 pages, explore les divers visages de la violence au xx^e siècle. Autant dire que l'adapter au théâtre relevait presque de l'impossible. En 11 h 30 d'urgence absolue, à travers des codes esthétiques ultra contemporains et sur fond de musique live, le metteur en scène de 29 ans relève pourtant le défi brillamment. ● A.J.-C.

📅 du 10 sept. au 16 oct. aux Ateliers Berthier
– Odéon-Théâtre de l'Europe (11 h 30)



A voir à Paris : « Karamazov », de Jean Bellorini ; « 2666 », de Julien Gosselin, et « les Damnés », d'Ivo van Hove.

THÉÂTRE

Avignon-sur-Seine

COMÉDIE-FRANÇAISE (PARIS-1^{ER}, 01-44-58-15-15) ;
ODÉON-ATELIERS BERTHIER (PARIS-17^{ES}, 01-44-85-40-40) ;
THÉÂTRE GÉRARD-PHILIPPE DE SAINT-DENIS (93, 01-48-13-70-00) ;
THÉÂTRE DE LA COLLINE (PARIS-20^{ES}, 01-44-62-52-52).

Pour les malheureux Parisiens qui n'ont pu se rendre à Avignon parce qu'ils ont la mauvaise idée de travailler en juillet, pour les imprévoyants qui n'ont pas réservé leurs places dès la première seconde de l'ouverture de la location et se sont cassé le nez à la porte du Festival, voici quelques possibilités de rattrapage. En premier lieu, l'adaptation des « Damnés », de Luchino Visconti, par le metteur en scène flamand Ivo van Hove, que la Comédie-Française a créée dans la cour d'honneur du Palais des Papes. Elle sera reprise en alternance salle Richelieu du 24 septembre 2016 au 13 janvier 2017. Autre spectacle qui a été le centre des conversations aux terrasses des cafés de la place de l'Horloge : l'adaptation de « 2666 », le roman du Chilien Roberto Bolaño, par Julien Gosselin, dont la représentation dure douze heures. On pourra y assister à l'Odéon-Ateliers Berthier du 10 septembre au 16 octobre. Si l'on veut voir « Karamazov », tiré par Jean Bellorini du roman de Dostoïevski, on devra se rendre entre le 5 et le 29 janvier 2017 au TGP (Théâtre Gérard-Philippe de Saint-Denis). A signaler enfin, la reprise, du 9 au 15 décembre, de « Place des héros », de Thomas Bernhard, mise en scène par Krystian Lupa, au Théâtre de la Colline à Paris. Le spectacle se joue en lituanien surtitré en français. On a déjà dit ici tout le bien qu'on pense de la mise en scène, la pièce appelant plus de réserves... **JACQUES NERSON**

Théâtre: les choix du « Figaro » pour la rentrée



Les Femmes savantes de Molière, *Peau de vache* de Barillet et Gredy, *2666* d'après Roberto Bolaño...
Autant de spectacles très différents pour une rentrée tonique et alléchante. PAGES 28 et 29

PASCAL VICTOR / ARTICOMART, MARCEL HARTMANN, SIMON GOSSELIN

**LE TEMPS
DES REPRISES**



« 2666 »
Après Valenciennes puis Avignon, le long fleuve intranquille inspiré du roman du Chilien Roberto Bolaño, décédé en 2003, s'installe aux Ateliers Berthier de l'Odéon (Paris XVII^e). Deux formules : intégrales le samedi et le dimanche, à partir de 11 heures ou les mercredi et jeudi en deux parties de 4 h 35, à partir de 18 heures. Tél. : 01 44 85 40 40.

SIMON GOSSELIN

... à la « une » Une littérature de feu et de sang

Carlos Fuentes, Paco Ignacio Taibo II et d'autres auteurs hispanophones ont également écrit sur le mal qui ravage le Mexique

ÉCLAIRAGE

PAULO A. PARANAGUA

Aucun écrivain mexicain n'a égalé le souffle épique de l'Américain Don Winslow à propos de la « guerre contre la drogue ». Certes, les narcotrafiquants et le crime organisé ne sont pas les initiateurs de la violence au Mexique, qui remonte à un passé lointain dont l'empreinte marque toujours le présent : la révolution mexicaine et la concurrence entre ses caudillos militaires (1910-1917), la guerre entre l'État ultra-laïque et les paysans catholiques, les « Cristeros » (1926-1929), la « dictature parfaite » du Parti révolutionnaire institutionnel (1929-2000). En outre, narcos et gangs sont loin d'avoir le monopole des meurtres, car la sempiternelle impunité a favorisé la conclusion sanglante de conflits de voisinage, de rixes entre ivrognes ou de disputes familiales : leur prolifération a dévalué la vie humaine.

Cependant, les grands criminels ne se sont pas contentés de faire exploser le taux d'homicides, ils ont favorisé aussi des pratiques barbares qui en ont décuplé l'horreur et leur impact dans l'opinion publique et auprès des créateurs. Ainsi, Carlos Fuentes (1928-2012), un des maîtres de la littérature mexicaine, avait commencé un de ses derniers romans, *La Volonté et la fortune* (Gallimard, 2013), avec la tête coupée d'un de ses personnages en guise de narrateur. La décapitation était devenue alors un des modes opératoires des règlements de comptes entre gangs. Elle avait inspiré à l'écrivain mexicain Sergio Gonzalez Rodriguez un ouvrage hybride, *L'Homme sans tête* (Pas-

sage du Nord-Ouest, 2010), qui mêle enquête journalistique, chronique, essai et propos autobiographiques. Cet auteur avait tenté auparavant de cerner la dimension effrayante et énigmatique des nombreux meurtres de femmes commis à Ciudad Juarez, les « féminicides » de la frontière Nord, dans son livre *Des os dans le désert* (Passage du Nord-Ouest, 2007).

Polar latino

Chez Sergio Gonzalez Rodriguez, la pulsion fictionnelle semble suspendue, ou du moins soumise, à la volonté de contribuer à la manifestation de la vérité. C'est à se demander parfois si l'ampleur des violences n'inhibe pas les romanciers mexicains. Ce n'est certainement pas le cas d'Elmer Mendoza, qui revendique sans états d'âme l'étiquette de « narcolittérature » par laquelle d'aucuns ont suggéré une similitude avec la chanson populaire ou le cinéma, tous deux ambivalents, si ce n'est complaisants, à l'égard des « narcos ». A l'évidence, son détective Edgar Mendieta, « le Gaucher » (*Balles d'argent*, Gallimard, 2011; *L'Épreuve de l'acide*, Métailié, 2014), est plus à l'aise dans les milieux interlopes de la frontière avec les États-Unis, où tous les trafics sont permis, que « le Borgne » Hector Belascoaran Shayne, le privé récurrent de Paco Ignacio Taibo II (*Rêves de frontière*, Rivages, 2002), l'auteur qui a placé le polar latino sur la scène internationale.

L'Espagnol Arturo Perez-Reverte n'a pas hésité, lui, à donner une aura romanesque à *La Reine du Sud* (Seuil, 2003), sans doute plus glamour que son modèle, Sandra Avila Beltran, « la Reine du Pacifique », dirigeante du cartel Beltran Leyva, qui s'est confiée au journaliste Julio Scherer Garcia dans un livre d'entretiens (« La Reina del Pacífico », 2011, non traduit).

Beaucoup se méfient des interprétations qui renvoient les Mexicains à leurs ancêtres aztèques, dans le sillage de la *Critique de la pyramide*, écrite par Octavio Paz (1914-1998) après le massacre des étudiants de 1968, sous forme de post-scriptum à son essai sur l'identité mexicaine, *Le Labyrinthe de la solitude* (Gallimard, 1990). Il n'empêche que la dérangeante réflexion sur le mal s'impose aux écrivains confrontés à un tel déferlement de cruauté.

Le Chilien nomade Roberto Bolaño (1953-2003) a relevé ce défi dans un roman posthume protéiforme, *2666* (Christian Bourgois, 2008), qui revient sur les « féminicides ». Malgré son inachèvement, le texte de Bolaño tient en haleine pendant onze heures les spectateurs de la version théâtrale, présentée prochainement à Paris (Ateliers Berthier, du 10 septembre au 16 octobre) après son triomphe à Avignon. ■

6 septembre 2016

Hélène Kuttner

2666 à l'Odéon : un voyage de onze heures au coeur d'un roman-monde

Critiques - Théâtre

2666

D'après Robert Bolaño

Mise en scène de Julien Gosselin

Avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Ralfier

Du 10 septembre au 16 octobre 2016 à 11h

Réservation en ligne

Tarifs de 25€ à 54€

Durée : 11h + 3h entracte

Odéon Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

1 Rue André Suarès
75017 Paris
M° Porte de Clichy

www.theatre-odeon.eu



Le jeune metteur en scène Julien Gosselin, 29 ans, nous avait épatés en créant au Festival d'Avignon 2013 une adaptation magistrale des « Particules élémentaires » de Michel Houellebecq. Avec sa troupe de jeunes comédiens surdoués et

multi-langues, il remet le couvert avec une adaptation du roman-fleuve testamentaire du Chilien Roberto Bolaño, un véritable défi pour une oeuvre de plus de 1000 pages en cinq parties qui déploient des personnages aux quatre coins du monde.

L'Europe, l'Amérique du Sud, le désert mexicain, un quatuor de jeunes journalistes en quête d'un mystérieux écrivain allemand au nom italien qui se cacherait à Santa Teresa du Mexique, où vit le serial killer auteur des centaines des crimes sur des jeunes femmes assassinées et violées... Le roman embrasse le monde et les 20^e et 21^e siècle, et sa furieuse cohorte de guerres mondiales, de guérillas et de mafias diverses. C'est à cette folie littéraire, cette multiplicité de points de vue par différents narrateurs à laquelle s'attache Julien Gosselin avec une époustouflante maestria visuelle et sonore.

Dirigeant ses comédiens caméléons comme dans des séquences cinéma, il les fait évoluer dans des cubes de verre (Hubert Colas) en alternant scènes jouées en live et filmées, faisant jouer les comédiens en français, anglais, allemand ou espagnol, leur permettant d'exceptionnels numéros d'acteurs. Vincent Macaigne décoiffe par son show d'écrivain shooté au mescal, tandis Frédéric Leidgens est bouleversant dans un vieil universitaire fou en ex fonctionnaire nazi. Les décibels des tempos électroniques entêtants pulsent à fond, trop parfois, quitte à nous secouer entièrement le corps. La quatrième partie, dédiée aux meurtres de femmes mexicaines violées, est à ce propos à la limite de l'insoutenable, comme doit l'être la liste des dizaines de crimes de femmes violées dans le livre.

Bolaño embrasse tout, les anciens nazis corrompus avec les régimes du Sud de l'Amérique, les nouveaux riches narcissiques de Miami, les sectes, les narco-trafiquants protégés par les dirigeants mexicains, et Gosselin et ses comédiens et techniciens font exploser le cadre du théâtre en l'ouvrant au cinéma et la musique avec la violence métallique et sanglante du monde actuel. On n'en ressort pas indemne.

Hélène Kuttner

SPECTACLES VIVANTS Une saison en temps forts

Embouteillage de créations alléchantes, retour en force des grandes productions de l'été: la rentrée met les spectateurs sous pression. Guide pratique afin d'y voir plus clair.

Adaptation de romans, rendez-vous chorégraphiques, productions lyriques, pièce de répertoire... poèmes scénographiés: rien que pour le mois de septembre, à Paris comme ailleurs, c'est la profusion et la diversité des spectacles proposés qui frappent. Quant au mois d'octobre, il est urgent de réserver des places pour la nouvelle création d'Ariane Mnouchkine et du Théâtre du Soleil, l'été chambre en Inde, et pour les trois pièces de Thomas Bernhard mises en scène par Krystian Lupa, à l'honneur au Festival d'automne à Paris. Petite sélection résolument non exhaustive des nouveautés et reprises de ce début de rentrée.

ATTENDUS DE PIED FERME

LES FRÈRES KARAMAZOV. Une pièce monumentale à transformer en espace scénique à l'occasion du Festival d'automne à Paris... Les frères Karamazov, de Dostoïevski, ont été adaptés par Franck Castelnau, ancien directeur de la Villette, de retour après quatre ans d'absence en France, avec un acron historique de son troupe, le Japonais Badiner. Du novembre au Festival d'automne à Paris avec l'acteur-villain de la bourgeoisie, On se repaie très vite. Festival Automne à Paris, 10, rue de la Chapelle, 75010. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.festival-automne.com

REVE ET FOULE. Également un programme de Festival d'automne, Claude Drey poursuit son exploration des contextes sociaux du langage, en nous faisant découvrir l'architecte George Tzavos, poète métrique qui se suicida en 1914. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.sorbonne-theatre.com

MANIA D'APRÈS ONCLE VARRIA. On connaît André Delgado pour son travail d'écrivain de plateau... des improvisations jamais faites par l'acteur, avec des sous-professionnels, adolescents et adultes. On est très curieux de voir comment la leçon mettra en scène l'élève et la troupe de la Comédie-Française pour s'accorder dans cette adaptation de Tchekhov. Théâtre de la Vierge, 75006. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.comedie-francaise.fr

THE COMMON PEOPLE. Avec ses conceptions répétitives de suites et son discours théâtral qui se joue de la performance plurilingue, The Dog Days Are Over avait fait connaître Jan Martens à l'international. Le Festival de la Sorbonne lui attendra avec un nouveau visage, basé sur une première rencontre sur scène entre différents habitants de la ville de Marseille.

Les 10 et 11 septembre au Théâtre National de Marseille (13) dans le cadre du Festival d'Automne, puis les 14 et 15 novembre au Festival d'Automne à Paris, 10, rue de la Chapelle, 75010.

LA FORÊT QUI MARCHÉ. Atelier associé au Centre Quatre et au Théâtre de l'Odéon, la Brésilienne Christiane Zanardi propose une adaptation de Macbeth travestie où le spectateur est aussi acteur. Plusieurs représentations par jour. Le Châtelet, 75001. Du 14 au 22 octobre 2016. Rens.: www.la4.com

BIENNALE DE LA DANSE DE LYON. Olivier Dubois avait obtenu une accession fulgurante avec Pragaïka, étude autour de la marche devenue un blockbuster de la danse lyonnaise. C'est dès le 14 septembre, au Théâtre de la Danse de Lyon, qu'il présente pour 24 danseurs autour de la pièce en hommage à la Biennale de la Danse de Lyon - «Les chorégraphes Alessandro Sciaroni, directeur du singulier POLK-S, et Marina Mascarelli (première de Jiri Kylián) présentent ainsi leurs premiers créations pour le Ballet de l'Opéra de Lyon. Biennale de la Danse de Lyon 168. Du 14 au 20 septembre 2016. Rens.: www.biennalelilyon.com

TINO SEHGAL A L'OPERA DE PARIS. C'est le dernier volet de l'opéra Benjamin Millerep à l'Opéra de Paris. Millerep et le Théâtre de l'Opéra de Paris, 10, rue de la Chapelle, 75010. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

mière milité en scène scénariser l'Élisabeth, rutilante dernière œuvre de Cavalli sur un empereur romain capable de «opérer» et fan de l'intervention des genres. Contre-tour de l'opéra, direction Jean-Louis Bally, direction Jean-Louis Bally. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

KIRILL PETRENKO. Le chef d'orchestre passe par le Théâtre des Champs-Élysées à la mi-septembre avec le Ballet des Nations et le soprano Fabiana Dantassi pour un programme Wagner (Tristan et Isolde, Le Crépuscule du Nord, Parsifal). Qui, malgré le manque de spectacle à l'opéra, n'est pas sans intérêt. Théâtre des Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne, 75008. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

DANIEL HARDING. Le nouveau chef d'orchestre de Paris prend ses fonctions cet automne sur un opéra de Franz Schreker avec chœur et solistes. Après la mandature relative de François Baron (2014-2016), le Britannique Harding, né à Oxford, perfectionniste, enraciné au Brésil et ami du Festival d'été, est prêt pour un début très en à la Ville. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Philharmonie de Paris, 75016. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.philharmonieparis.fr

LA TRAVIATA. Après le Croquante transparent d'après Puccini, Théâtre, guitariste et chanteur Judith Chemtob renoue avec l'opéra de Verdi en une forme hybride d'opéra augmenté avec cette Traviata - «Vous méritiez un événement, le chef d'orchestre américain Hiroko Hirata, la metteuse en scène coréenne à Benjamin L. et le spectacle dans le baroque à l'opéra. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

DEJÀ VUS, TOUJOURS AIMÉS. Les 10 et 11 septembre au Théâtre National de Marseille (13) dans le cadre du Festival d'Automne, puis les 14 et 15 novembre au Festival d'Automne à Paris, 10, rue de la Chapelle, 75010.

DOM JUAN. Après une longue tournée partout en France, ce Dom Juan, mis en scène par Jean-François Sivadier et incarné par un Nicolas Roucheau impeccable en subterfuge riant, s'installe à Paris. On y retrouve l'indimentable, et avec des costumes et accessoires, tant ce Dom Juan est au présent, comme à la scène d'un comédien.

ANTONE ET CLEOPÂTRE. José Saramago et 2015, ce spectacle en portugais nous a permis de découvrir le métier en scène Thiago Rodrigues, qui occupe la Biennale au printemps dernier. On était curieux de savoir si Rodrigues, en tant que directeur de la Biennale, avait pu se faire un nom. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

ELIOT. On attendait Thomas Adès en 2014 à l'Opéra-Comique, c'est finalement à l'Opéra de Paris que le compositeur français a pu présenter son œuvre. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr



Tourde, chorégraphie de Rachid Ouramdane. Photo: Jacques Laffont

«AND SO YOU SEE...» Il y a une chorégraphie, un état d'esprit par l'interprétation de la chorégraphie de Rachid Ouramdane. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

TORDE. Tout ce que le chorégraphe Rachid Ouramdane possède de talent pour les interpréter. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

DANCE. On pourrait admettre des heures, en état d'hygiène, dans les boîtes répétitives de l'opéra. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

HEARING. Le réalisateur Alain Katanantani avait plusieurs fois tenté le talent de son jeune confrère. L'acteur et metteur en scène Amir Reza Khatami, s'installe au Théâtre de la Sorbonne. On se fait accompagner par Yvan Bouda. Théâtre de la Sorbonne, Nourissier 1042. Du 14 septembre au 10 octobre 2016. Rens.: www.theatre-odeon.fr

«2666». L'adaptation au long cours du pavé (1000 pages) de Roberto Bolaño par le petit génie Julien Gosselin fait l'ouverture de saison de l'Odéon aux Ateliers Berthier après avoir secoué le Festival d'Avignon. Douze heures hypnotisantes de spectacle, autant de musique jouée en direct, une troupe exceptionnelle, un attelage d'expériences narratives (filmiques, scéniques, musicales) découpées en cinq parties indépendantes maintenues par l'amour de la littérature, la fascination du mal et un flux de vibrations bolaniennes.

Ateliers Berthier, 75017. Du 10 septembre au 16 octobre. Rens.: www.theatre-odeon.eu/fr

Les Inrockuptibles – Du 7 au 13 septembre 2016



2666

mise en scène

Julien Gosselin

L'Odéon-Théâtre
de l'Europe, Paris

Une mise en
images et en sons
du roman-fleuve
de Roberto Bolaño,
vision dantesque
d'un XX^e siècle en
creuset de toutes
les violences.



"2666", un spectacle fleuve de onze heures trente mis en scène par Julien Gosselin et interprété par les comédiens de sa compagnie. La pièce est l'adaptation du livre éponyme de Roberto Bolaño, une œuvre au ton particulier, entre étrangeté mélancolique et élégance formelle.



JULIEN GOSSELIN "2666", le défi monstre

Si jeune, pas encore 30 ans, et déjà grand d'Avignon! En 2013, Julien Gosselin et sa compagnie, Si vous pouviez lécher mon cœur, s'étaient retrouvés sous les feux de la rampe. Leur adaptation du roman « les Particules élémentaires », de Michel Houellebecq, avait fait sensation. Comment un metteur en scène en herbe pouvait se colleter avec autant de maestria à cette fresque sociale, historique, politique? À l'impossible, je me sens tenu, semble répondre Gosselin. Cet athlète des planches s'est emparé cette fois de « 2666 », le roman fleuve du Chilien Roberto Bolaño : 1 353 pages qui charrient étrangeté mélancolique et élégance formelle, balaient les lendemains de la Première Guerre mondiale jusqu'à nos jours. « Le livre est impossible, la pièce l'est aussi », commente-t-il. Avignon cru 2016 : il renouvelle l'exploit, franchissant la barre des onze heures trente à La Fabrica, couronné d'une ovation du public chaque soir. Les spectacles odyssees font partie de l'ADN d'Avignon : « le Mahabharata » revisité par Brook, « le Soulier de satin » mis en scène par Vitez ou, plus près de nous, des créations signées Py, Nordey, Mouawad, Jolly. Pour notre plus grand bonheur, la légende se poursuit à Paris. « 2666 » est à l'affiche de l'Odéon en cette rentrée 2016.

« 2666 », adaptation et mise en scène de Julien Gosselin,
du 10 septembre au 16 octobre, à l'Odéon - Théâtre de l'Europe, à Paris.
www.theatre-odeon.eu

Culture / Entretien

Julien Gosselin : “Embrasser directement le monde, sans métaphore”

Mis en ligne le 09/09/2016



Julien Gosselin © Simon Gosselin

Sa mise en scène en douze heures de l'époustouflant roman chilien de Roberto Bolaño "2666" au dernier Festival d'Avignon a conquis les spectateurs cet été. À l'occasion de la tournée du spectacle, Julien Gosselin revient sur sa conception de la littérature, du théâtre et le rapport qu'il entretient à la violence du monde.

Philosophie Magazine – Vendredi 9 septembre 2016 (Suite de l'article)

Quel a été votre premier abord avec 2666 ?

Julien Gosselin : Je ne cherche pas spécifiquement à monter des textes de théâtre faits de dialogues. Je privilégie les textes qui portent un regard sur notre monde contemporain, qui vont puiser dans des thèmes qui ne soient pas seulement étherés ou poétiques – l'amour, la mort. J'essaie plutôt de m'emparer des problématiques de la société, en cherchant politiquement et intellectuellement à cerner le monde dans lequel nous vivons. Je m'approche donc plutôt des textes qui tirent vers le « roman-total ». J'ai trouvé cette matière dans *Les Particules élémentaires* [Flammarion, 1998], que j'ai adapté en 2013. Michel Houellebecq a l'ambition d'explorer tout le XX^e siècle. Après ce travail, je savais qu'il me fallait m'emparer d'un objet littéraire, d'une écriture au moins aussi ample. Je suis tombé sur 2666, de Roberto Bolaño [Bourgeois, 2008 ; Folio Gallimard, 2011] que j'ai dévoré. J'ai vécu très rapidement ce processus très peu explicable que connaissent les lecteurs : ressentir à un moment une forme de fraternité avec une écriture ou un auteur, qui nous saisissent. J'ai eu ce sentiment presque purement poétique dès que j'ai perçu dans ce livre énorme non seulement un roman-total, mais aussi un récit qui allait sonder la violence ultracontemporaine et chercher les racines du mal. S'emparer de formes si ambitieuses est excitant. Mieux, c'est presque nécessaire tant le travail sur ces productions est long : j'ai besoin de me sentir face à une ambition démesurée, d'avoir un interlocuteur qui m'étonne et suscite toujours une aussi forte puissance de tentation.



Comment procédez-vous pour adapter un texte aussi riche ?

Je demeure fidèle au fil fictionnel. Attention, je n'entends pas pour autant démontrer une forme de respect vis-à-vis de l'auteur. J'essaie de transcrire l'histoire le plus fidèlement possible, mais évidemment tout ce qui est en moi transparait, car une adaptation est un processus de réécriture complet, voire de création. Dans l'adaptation de 2666, qui est constitué de cinq livres, je savais par exemple que la quatrième section, « La Partie des crimes », serait constituée de beaucoup de texte projeté. Je ne voulais pas que les comédiens prennent ce long exposé de crimes commis au Mexique comme un cri politique. Je souhaitais une interprétation froide, tendue. Mon bras est guidé par le fil de l'écriture. Je ne procède pas en suivant une sorte d'idée technique ou d'architecture. L'adaptation progresse de façon assez empirique, très progressivement. Globalement, il s'agit d'un travail de coupe et d'organisation.

Je ne cherche pas à effacer la matière romanesque en « dialoguisant » tout. Je préfère que le spectateur puisse être témoin de la transformation de l'objet théâtral, qu'il ait conscience que le spectacle repose structurellement sur un roman. Je maintiens toujours un contact immédiat avec la littérature.

**Pourquoi n'avoir jamais
monté de « classiques » ?**

Je désire embrasser
directement le monde, sans
métaphore. Roberto Bolaño
lui-même ne défend pas une
vision humaniste, ce n'est pas
sa question. Il se contente de
mettre le lecteur face à son
intérieurité, en bute avec la
violence inexplicable du monde.

La tentation de la métaphore
me paraît le travers le plus
problématique du théâtre
actuel. Prenez cette image

grossière, qui me permet de m'expliquer : imaginer les différentes
peaux d'un oignon. Pour moi, le théâtre classique, c'est cela.
Prenons l'œuvre d'un classique, disons Racine : le dramaturge
évoque des rois et des reines, dans une période reculée de quatre
siècles. Plus le temps passe plus les filtres métaphoriques
s'épaississent si bien qu'une pièce finit par n'être plus
compréhensible. La distance et le temps nous séparent des
personnages et de leurs statuts. Leurs problématiques ne sont plus
les nôtres. Prenez la question de l'honneur, par exemple. Ce n'est
pas une notion inintéressante, mais elle est désormais très
éloignée de notre temps. L'accès direct – qui ne veut pas dire
simplifié – aux problématiques contemporaines n'est même pas
effleuré. J'entends parfois dire que tout est déjà chez Shakespeare.
Ce n'est pas vrai. La misère sexuelle n'est pas chez Shakespeare,
ni chez Racine, Tchekhov ou Molière, et chez aucun auteur avant le
XX^e siècle. Elle se trouve chez Michel Houellebecq. Il existe ainsi
des sujets qui nous parlent aujourd'hui, et c'est avec eux que je
veux traiter. En m'attelant à l'adaptation de 2666, je n'essaie pas
d'augmenter le pouvoir métaphorique de ce texte. Au contraire, je
m'efforce de l'abaisser au minimum pour entrer dans un rapport
très étroit avec les questionnements intellectuels et philosophiques
qui sont les nôtres, pour que la pensée contemporaine circule. Je
n'ai en revanche aucune inclination patrimoniale.

**La lecture de cet épais roman suscite finalement, en le
refermant, une forme de perplexité. De même, vous avez créé
un spectacle de presque douze heures qui parvient à un
dénouement assez déceptif pour qui s'attend à des réponses
claires.**

Oui. Il me faut parfois supporter la perplexité des spectateurs, car
les livres ou les films qui n'ont pas de fin classique, qui suscitent la
perplexité, ont en général un faible pouvoir de séduction. Mais c'est
ce qui est passionnant et beau dans 2666, précisément. À la fin, un
enfant prononce, de mémoire, une phrase comme : qu'est-ce qu'il
est étrange ce siècle. Bolaño semble dire lui-même à chaque
page : tentons l'explication continuellement. Et il la tente. Il a écrit
ce roman de 1300 pages, qu'on dit inachevé, avant de mourir à 50
ans, pour tenter une explication. Après avoir mis le lecteur à rude
épreuve, il conclut à l'incapacité de conclure et à la nécessité de
poursuivre la résolution impossible de cette grande énigme : d'où
vient le mal ?

**« La misère
sexuelle n'est
pas chez
Shakespeare, ni
chez Racine,
Tchekhov ou
Molière. Elle se
trouve chez
Michel
Houellebecq »**



© Julien Gosselin

Vous rappelez vous-même que pour Roberto Bolaño la littérature est « un combat de samouraï contre la violence du monde inexplicable. Un combat qu'elle va perdre. Mais que le fait de combattre est déjà une victoire ». Est-ce un aveu d'impuissance de l'artiste ?

« La violence du réel dépasse largement celle de la fiction. Mais la beauté de la littérature réside dans sa bataille »

Non. Certes, la violence du réel dépasse largement celle de la fiction. Mais la beauté de la littérature réside dans sa bataille. La littérature entreprend ce geste merveilleux de chercher à ouvrir le maximum de pistes, dont certaines sont fantaisistes. Toutes ne sont évidemment pas adossées à des connaissances scientifiques ou historiques. Il s'agit nullement d'établir un constat définitif sur le monde. Réduire le discours de Roberto Bolaño à une explication du mal au XX^e siècle, et notamment expliquer les meurtres commis à la frontière du Mexique comme conséquence du mal produit par les nazis sur les Juifs serait évidemment une immense simplification. La pensée de Bolaño n'est pas celle d'un scientifique, elle est celle d'un auteur poétique. La seule conclusion que je tire de *2666* est que le mal est une matière complètement indéfinie, présente partout. Ce magma contamine tout sur son passage.

Le titre génial du livre, *2666*, fonctionne comme une boîte à énigme, qui demeure inexpliquée. Quelle en est votre interprétation ?

Beaucoup en entendant *2666* pensent aller voir un spectacle de science-fiction ! Les interprétations sont infinies. Personnellement, je m'appuie sur la version qu'en donne Roberto Bolaño dans un autre de ses livres, *Amuleto* : il évoque une avenue « ayant tout l'allure d'un cimetière, pas un cimetière de 1974, [...], mais un cimetière de l'année 2666, un cimetière oublié sous une paupière morte ou inexistante, aux aquosités indifférentes d'un œil qui en voulant oublier quelque chose a fini par tout oublier. » Cette idée que le XXI^e siècle serait le grand cimetière de l'humanité, un réceptacle de la quintessence du mal me paraît très juste par rapport à la matière brassée dans *2666*.

Philosophie Magazine – Vendredi 9 septembre 2016 (Suite de l'article)

Il en est un autre qui, avec Roberto Bolaño, part à la poursuite du mal, sous cette « *paupière morte* », fasciné par l'expression de la violence, c'est l'écrivain et journaliste américain William T. Vollmann.

Oui ! William Vollmann est pour moi l'un des auteurs contemporains les plus importants. Pour tout dire, *2666* est né de façon souterraine – j'ai déjà évoqué l'influence de Michel Houellebecq – de mon incapacité à monter *Le Livre des violences [Tristram, 2009]* de William Vollmann. Comme Bolaño, Vollmann montre que le mal n'est pas confiné à un endroit précis, mais se retrouve dans le monde entier. Dans cette somme écrite notamment à partir de reportages il s'essaie à « *catégoriser éthiquement la violence* » à partir d'études de cas. Il propose en préambule trois méditations sur la mort. « *La mort est ordinaire, écrit-il. Regardez-la, soustrayez ses structures et ses leçons de celles de la mort qu'apportent les armes, et peut-être le résidu montrera-t-il ce qu'est la violence.* » Son œuvre me passionne aussi parce qu'elle empiète sur tous les genres et qu'il est très difficile, structurellement, d'imaginer la transposer sur un plateau de théâtre.

Quels sont vos projets ?

Je présente en novembre à Munich deux textes de Michel Houellebecq, en allemand et dans la même soirée : *Plateforme* [Flammarion, 2001] et *Soumission* [Flammarion, 2015].



Propos recueillis par **CÉDRIC ENJALBERT**

CINÉMA | MUSIQUES | LIVRES | SCÈNES | ARTS

LE RENDEZ-VOUS CRITIQUE

« 2666 », D'APRÈS
ROBERTO BOLAÑO
*La mort et la vie lui vont
si bien. Le metteur en scène
Julien Gosselin plonge
les spectateurs dans
un fascinant maelström,
dont ils ressortent
essorés et ravis.*



LE RENDEZ-VOUS

2666

FRESQUE ROMANESQUE
D'APRÈS ROBERTO BOLAÑO

11

On pouvait redouter de ne pas avoir l'attention ou l'endurance nécessaires, onze heures durant. Mais est-ce le sentiment d'être un spectateur héroïque, et de partager comme jamais avec des acteurs une commune expérience de la fatigue et du temps? Est-ce encore cette musique live omniprésente – guitare, basse, clavier – surgissant de chaque recoin et aidant non seulement à résister au sommeil mais à goûter toutes sortes de plaisirs, stressants ou planants? Les nerfs à vif et l'esprit sur-stimulé, le public du 2666 monté par Julien Gosselin d'après le torrentiel roman du Chilien Roberto Bolaño (1953-2003) n'est à l'abri d'aucune sensation. Non seulement auditive mais visuelle, puisque des images vidéo accompagnent encore, en permanence, la représentation, l'approfondissent et la creusent. L'exploration sorcière du mal qui s'y offre et le rituel scénique enfiévré qu'organisent d'athlétiques jeunes acteurs, brillants, drôles et graves à la fois, n'en sont que plus troublants.

A la mesure du prométhéen roman posthume – exorcisme, expiation? – de mille pages d'un écrivain très engagé dans son temps, la violence et la cruauté de son temps. Militant rompu à l'exil, fuyant la monstruosité mais rongé par la barbarie toujours recommencée, toujours victorieuse du réel. De l'Allemagne nazie à la frontière mexicaine, dans cette ville de Santa Teresa (inspirée de la très réelle Ciudad Juárez) où plus de 1370 cadavres de femmes mystérieusement massacrées, mutilées, furent retrouvés entre 1993 et 2005 sans que la plupart de ces crimes soient jamais élucidés, Bolaño nous entraîne toujours plus loin au royaume de l'épouvante et de l'absurde. Mais l'odyssée macabre reste violemment vivante par l'attention aux autres – écrivain en fuite, femmes mises à mort, etc. – et le mélange constant des genres qui sans fin y explose, y éblouit : du vaudeville au polar, de la science-fiction au compte rendu documentaire. Récits dans le récit, extravagantes digressions, commentaires et passerelles insensées entre les époques, les lieux, les gens, 2666 foisonne,



bourgeoise. A l'image, presque, de ces métastases qui emporteront l'auteur. Un roman-vie, un roman-mort, un roman-théâtre surtout, où c'est l'écriture, la littérature mêmes qui finissent par être mises en scène par l'écrivain dans tous leurs possibles, leurs descentes aux enfers et infinies excavations du réel, de l'Histoire, du sens. De toutes les énigmes et aventures du pire...

On comprend que Julien Gosselin, 29 ans, se soit collé à la mise en scène de l'œuvre monumentale avec une énergie, une ambition qui forcent l'admiration. Il aime l'impossible. En 2013 déjà, il s'attaquait avec maestria aux *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, épopée familiale française, sociale, historique et politique. Mais il lui fallait plus démesuré, plus noir et excitant. 2666. Le roman maléfique (voir les chiffres mêmes de son titre) que la mort, le destin empêchèrent son auteur d'achever... Il est structuré en cinq parties, très différentes,

que respecte la construction du spectacle; avec les titres de chaque partie projetés sur le plateau. Quel est le lien entre la quête d'un génial écrivain allemand (né en 1920) que personne n'a jamais vu, et que quatre jeunes critiques européens amoureux de son œuvre cherchent désespérément, et ces crimes de centaines de filles et femmes à la frontière du Mexique? L'horreur d'un siècle épuisé d'exister, condamné à se replier sur l'art, la littérature ou les atrocités sanglantes pour ne pas définitivement crever. L'art ou la mort. L'art et la mort. Les mots de Bolaño forent frénétiquement le réel, comme pour le dompter. Parviennent-ils à juguler les déchaînements de violence, l'amour insaisissable? Intellectuels au bord de la folie, journalistes dépassés par la vie: 2666 est aussi la sublime tentative d'un auteur, et d'un metteur en scène – tous deux hommes d'écriture –, d'attraper et de dire le monde. De s'y accrocher et de nous y accrocher.

11 h

Mise en scène
Julien Gosselin.
Festival d'automne,
du 10 sept. au 16 oct.,
Odéon-Théâtre
de l'Europe,
Ateliers Berthier,
Paris 17^e.
Tél. : 01 53 45 17 17.

Pour ça, Julien Gosselin et sa bande de comédiens jouent des formes, des rythmes, des ruptures. Jonglent avec elles. Si on peut être d'abord agacé, par une première partie plutôt banale, bavarde et statique – la quête d'un auteur au passé énigmatique –, la beauté de l'espace conçu par Hubert Colas transforme vite l'essai. Les trois cubes translucides géants qui servent de terrain de jeu aux acteurs valsent bientôt diaboliquement sur le plateau, adaptés comme des accessoires de magicien à toute situation, éclat d'humour ou de malice. Car on rit, aussi. Bientôt trentenaire, Gosselin est de sa génération. Culture ouvertement cinéphilique, architecture de spectacle qui évoque les séries américaines, usage permanent de la vidéo, de la musique, de la dérision et de la plaisanterie : 2666 conjugue et narque les codes du temps, s'en amuse et les détourne.

Surtout, il y a dans 2666 une ouverture aux autres, à l'ailleurs – même dans leurs faces les plus sombres – qui enchante. Amène paradoxalement à la joie, via ces histoires atroces. Rarement, en effet, on aura entendu autant de langues (et bien!) sur un plateau sans que cela semble politiquement correct : allemand, anglais, espagnol résonnent ici aussi naturellement que le français. Un acteur noir (Adama Diop) impose – en anglais comme en français – son formidable talent sans que sa partition évoque un exercice de diversité obligé. Ici, les différences règnent superbement. A l'image du Chilien Bolaño devenu, par ses exils, citoyen et témoin du monde. Et c'est pour ça aussi que 2666 est exemplaire. Stimulant. Si gai et si terrifiant.

– Fabienne Pascaud

† Ed. Christian Bourgois, 1016 p., 30 €.

LA LITTÉRATURE AU FOIE

« Qu'est-ce qui fait une écriture de qualité ? Savoir s'immerger dans la noirceur, savoir sauter dans le vide et comprendre que la littérature constitue un appel fondamentalement dangereux », déclarait en 1999 Roberto Bolaño lors de son discours d'acceptation du prix Rómulo-Gallegos. Le même écrira quelques jours avant de mourir, à 50 ans, en 2003 – alors qu'il attendait une greffe du foie qui jamais ne vint –, ces deux courtes notes, au milieu de bien d'autres, concernant la fin de 2666 : « Le narrateur de 2666 est Arturo Belano. » Puis : « Et voilà tout, mes amis. J'ai tout fait, j'ai tout vécu. Si j'avais des forces, je me mettrais à pleurer. Je prends congé de vous. Arturo Belano. »

Julien Gosselin en terre mexicaine



Pour Julien Gosselin, le théâtre est littérature. Après ses **Particules élémentaires** rock, le jeune metteur en scène monte d'un cran dans ses ambitions en adaptant *2666*, le roman-monstre de Roberto Bolaño aux Ateliers Berthier. Une fresque éprouvante de onze heures sur l'héritage, la violence et les traces. Sans conteste créateur d'atmosphère, Gosselin dévoile encore un fois sa maîtrise léchée de la vidéo et sa capacité à fédérer sa troupe. Malgré tout, une impression décousue domine : le public monte à bord de montagnes russes avec triples loopings et ralentissements soporifiques. Cette odyssée vers l'origine du mal et de l'objet littéraire ne s'accomplit pas sans heurts. À vous de picorer...

À la croisée des chemins, *2666* multiplie les pistes dans un fourmillement labyrinthique. Conçue en cinq parties éclatées qui se rejoindront finalement en un tour de force un brin artificiel, l'adaptation brasse avec plus ou moins de bonheur les genres et les adresses : de la sitcom universitaire parodique entraînante aux monologues philosophico-existentialo-historiques un brin plombants en passant par les contes ou l'enquête policière il n'y a qu'un pas. Là résident la force et la faiblesse du spectacle : on y trouve à boire et à manger et la durée XXL de l'entreprise oblige à picorer les moments qui captent notre attention.

Face-à-face avec l'horreur

On retiendra surtout la beauté saisissante des vidéos de Jérémie Bernaert et de Pierre Martin qui parviennent à capter l'érotisme torride d'une scène d'amour à trois, la moiteur glauque d'une rave alcoolisée. On se croirait au cinéma tellement les prises de vue bluffent. Le jeu des comédiens, inégal mais pleinement investi, est percutant : Noémie Gantier, Antoine Ferron et Adama Diop vous saisissent et ne vous lâchent plus.

Hier au theatre.com – Dimanche 11 septembre 2016 (Suite de l'article)

De la quête de l'écrivain inaccessible à ses origines ; de Ciudad Juárez à l'Allemagne nazie, 2666 s'inscrit dans une pensée et une matérialisation noir sur blanc (la partie des crimes est à cet égard particulièrement éprouvante, impitoyable et émouvante) de l'horreur, du mal, de la douleur et du deuil. On sort de l'Odéon logiquement épuisés : non seulement par ce marathon théâtral mais aussi et surtout par ce déluge noir et rouge de sexualité et de morbide.

La scénographie cubique de Hubert Colas confine les comédiens dans des cloisonnements asphyxiants et enfumés, portés par des riffles métalliques. La solitude de ces existences qui ne se croiseront pas éclate dès lors avec plus de résonance.

2666 se mérite : le parcours est semé d'embûches et l'ennui pointe assez souvent le bout de son nez. Mais avec une tension crescendo et des atmosphères pénétrantes, le charme opère malgré des réserves sur une intensité en dent de scie. ♥♥♥

2666 d'après **Roberto Bolaño**. M.E.S de **Julien Gosselin**. Théâtre de l'Odéon. 01 44 85 40 40 . 11h15 (avec entractes)

© Simon Gosselin



Un obscur écrivain se perd au Mexique où des femmes sont assassinées en série : voici *2666*, le roman de Bolaño que Julien Gosselin (*Les Particules Élémentaires*, 2013) a monté... en 12h.

S'il est loin d'être le seul à avoir la folie des longueurs (Lidell, Jolly, Fabre, Warlikowski, Lupa) pourquoi nous infliger 5 heures d'un ennui mortel pour 3 qui valent le coup et quelques fulgurances ?

Parce qu'à 29 ans à peine, Julien Gosselin, a un sens inouï du conte, ce récit qui prend aux tripes et suspend aux lèvres -inoubliable histoire du taxi pakistanais.

Là vidéo, LA tendance au théâtre depuis des années, (van Hove, Castorf, re-Warlikowski, Cassiers) jouit ici d'un traitement cinématographique contrasté, granuleux et sublime, qui construit la folie et fait surgir des corps mutilés déjà présents sur scène -génie de Nicolas Joubert.

La création musicale sur-mesure de Rémi Alexandre et Guillaume Bachelé est hallucinante.

La scénographie d'Hubert Colas sur fond de boîtes coulissantes si elle n'a rien de novateur est totalement démente.

Illustration © Araso

2666

Jusqu'au 16 octobre 2016 aux Ateliers Berthier de l'Odéon, Paris 17e

Texte de Roberto Bolaño adaptation et mise en scène Julien Gosselin / Cie Si vous pouviez lécher mon cœur

avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Réservez vos places ici.

7 Scene d'Europa, teatro, musica, danza

PARIGI

Atelier Berthier

Dal romanzo di Roberto Bolano Con la regia di **Julien Gosselin**, dura 11 ore l'opera **"2666"** che ha affascinato il pubblico del recente Festival d'Avignon. In cinque tappe lo spettacolo-fiume – che dallo scorso 10 settembre si vede completo nel weekend e in 2 parti le altre sere – attraversa il XX secolo e l'Occidente nei momenti d'arte, letteratura, civiltà ma anche di barbarie e manifestazioni del Male, dall'Europa all'America. La Compagnia **Si vous pouviez lécher mon coeur** e i suoi 13 attori recitano con furore e amore. Vietato ai minori di 16 anni (fino al 16/10)

www.theatre-odeon.eu/fr



2666 : alors, ça donne quoi un spectacle de 11h ?



© Simon Gosselin

Du 10 septembre au 16 octobre, le **Festival d'Automne** présente à l'Odéon le travail titanesque de Julien Gosselin (dont on avait aimé **'Les Particules élémentaires'**). Une adaptation bouleversante de **'2666'**, roman fleuve de Roberto Bolaño. Le spectacle dure 11h (oui, *onze heures*) et on vous conseille de le voir dans son intégralité les samedis et dimanches. On vous rassure tout de suite : pas besoin d'être un fou adorateur de théâtre pour survivre à cette expérience.

D'un festival (d'Avignon) à l'autre (d'Automne).

Samedi 10 septembre à 11h, porte de Clichy. Devant le théâtre de l'Odéon aux ateliers Berthier, une petite foule s'amasse, profitant de beaux rayons de soleil avant d'entrer dans l'obscurité sacrée de la salle de théâtre.

EP

Véritable odyssée théâtrale, la pièce de Julien Gosselin adaptée du roman **'2666'** de l'auteur chilien Roberto Bolaño s'installe à Paris après sa création à Avignon. Un récit de 1300 pages découpé en cinq parties où il est question, entre autres, d'un mystérieux auteur allemand étrangement appelé Benno von Archimboldi, d'un professeur de philosophie, de quatre critiques littéraires et de la ville mexicaine de Santa Teresa terrassée par un gynécide (on pense évidemment à Juarez).

1300 pages racontées en 8 heures

De ces 1300 pages passionnantes, **Julien Gosselin, jeune garde du théâtre français**, a imaginé une pièce tentaculaire de 11 heures. Oui, vous avez bien lu, 11 heures. Un marathon. En réalité, si on allège l'agenda de la journée des pauses salutaires qui y sont glissées, la durée du spectacle tombe à 8h. C'est vrai, ça reste assez long. En 8h, on peut regarder aisément deux fois **'Titanic'** de James Cameron voire se « binger » la saison entière de **'The Night of'** en une seule fois. C'est d'ailleurs cette impression qui nous reste quand, à la fin des 11 heures, on sort du théâtre, respirer l'air frais du périphérique.

On sort avec la sensation d'avoir passé la journée dans le noir à mater des histoires qui s'enchaînent. Alors oui, quelquefois notre esprit s'est parfois échappé à l'extérieur du théâtre, et parfois, c'est vrai, à l'étroit dans notre fauteuil, on a eu envie de délasser les jambes. Mais rien à voir avec l'idée de torture que 11 heures de spectacle peuvent inspirer. D'abord parce qu'il respire régulièrement grâce à quatre entractes dont deux d'une heure. On ne reste donc jamais assis plus de deux heures.



Une prouesse technique et artistique

Mais si le temps passe vite, c'est que sur scène et derrière le plateau, Julien Gosselin et son équipe ont monté un spectacle à la hauteur de ces longues heures. Un spectacle qui rend hommage à l'histoire contée par Bolaño. Des histoires jouées dans une scénographie ingénieuse (signée Hubert Colas, évidemment !) qui s'avance et se recule, qui se déplie et se referme pour mieux restituer les différents univers qui bâtissent '2666'. Nous sommes à Paris, à Londres, à Barcelone, au Mexique. En 2016, en 1920, en 1993.

Les personnages de Bolaño racontés derrière un voile, une vitre, un écran ou un épais nuage de fumée, baignent dans une ambiance fantomatique comme pour faire face aux histoires sombres qui les traversent.

En véritable archéologue, Julien Gosselin a fouillé les entrailles et l'architecture du roman fleuve pour en reconstituer sur scène, l'essence. Il utilise la vidéo en direct, s'enveloppe dans une écriture sonore vrombissante et s'entoure d'une dizaine de comédiens tous excellents qui jouent pendant ces 8 heures en français, en anglais, en allemand et en espagnol. Le résultat est fascinant et il aurait pu durer encore deux heures de plus, largement.

Où ? *Théâtre de l'Odéon - Berthier, 1 rue André Soares, 17e*

Quand ? *Du 10 septembre au 14 octobre*

Combien ? *De 20 à 54 €*

2666 d'après Roberto Bolaño, mise en scène de Julien Gosselin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris

Sep 13, 2016 | Commentaires fermés sur 2666 d'après Roberto Bolaño, mise en scène de Julien Gosselin, Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris

ff article de Denis Sanglard



A roman fleuve, **2666** du chilien Roberto Bolaño mort en 2003, adaptation monstrueuse, chimérique. Chimérique au sens premier, une mise en scène hybride qui joue et se joue des références et des codes théâtraux. Théâtre-récit avant toute chose, entre jeu et narration, le texte est la colonne vertébrale solide qui tient fermement l'ensemble et le cap de cette création fragile qui s'essouffle sur la durée. Julien Gosselin est un jeune metteur en scène audacieux, téméraire, qui ne manque pas de références. Sa mise en scène d'une très grande fluidité, d'une grande cohérence, multiplie les propositions scénographiques et les genres qu'il exploite au risque d'un systématisme qu'accuse la dernière partie de l'ensemble, la cinquième qui en bon polar éclaire les chapitres précédents d'une étrange et surprenante lueur. Quel lien existe entre cette quête par quatre universitaires amoureux d'une œuvre d'un mystérieux romancier allemand, Benno von Archimboldi, que nul n'a jamais rencontré et les meurtres sauvages inexplicables des femmes, des fillettes, de Santa Teresa, trou poisseux paumé et terrifiant du Mexique, où tout semble converger ? Voyage au bout de l'horreur et de la folie qui voit chacun sombrer ou fuir. Vision d'un monde délétère où l'art, la littérature, ne suffisent plus à masquer la face monstrueuse d'une société en décomposition et dont ce bled paumé où chacun fini par échouer en est la métaphore cynique et violente.

11h00 d'une création qui vous prend à la gorge progressivement avant de desserrer son étreinte. Malgré le quatrième chapitre, sans doute le plus réussi – et le plus terrifiant – de l'ensemble par son audace formelle au risque d'agacer. Julien Gosselin ne manque pas de talent, de culot, mais trop d'emprunts finissent par contaminer le regard que nous portons sur cette création. Les propositions pleuvent, s'emboîtent avec intelligence et les références aussi. On songe à Castorf pour l'utilisation de la vidéo, à Ivo van Hove aussi, à Cyril Teste et Warlikovski pour ces parallélépipèdes mobiles et transparents qui relient les deux continents... A Pommerat pour les voix sourdes et distancées. On devine jusqu'à Claude Régy dans les ombres des derniers instants qui précèdent les saluts. On s'en défend mordicus mais on égrène ainsi nos souvenirs de chroniqueurs de créations marquantes, de metteurs en scène innovants. Son audace vient peut-être de ça, de s'emparer d'un héritage en toute décontraction et d'en faire le sien. Balayons toutefois ces souvenirs qui remontent malgré nous et les réserves qu'ils entraînent et disons-nous que Julien Gosselin, à défaut d'un style propre, à moins que cela ne soit le sien et c'est intelligent, fait la synthèse des apports de ses aînés. On n'invente rien, on recycle c'est le propre de l'art. Basta. Et le roman foisonnant de Bolaño lui permet de concrétiser cela, d'hybrider sa mise en scène en toute cohérence, en toute conscience au service exclusif de l'œuvre. Mais sa mise en scène est un mécano subtil dont la longueur finit malheureusement par dénoncer l'artifice et les emprunts. Elle procède du palimpseste. Le cinquième et dernier chapitre en devient le symptôme. Manque d'inspiration ou fatigue accusée, la mise en scène vire au tic, au systématisme qui lasse après le choc du chapitre précédent. Cependant malgré l'agacement qui point l'émotion est là, tenace malgré nos réserves. Parce que l'écriture, le texte, le respect envers l'œuvre de Bolaño, finissent par tout balayer. Parce que des comédiens s'emparent de ce matériau foisonnant avec une énergie et une fougue sans retenue. Parce que le rythme lancinant et hypnotique semé d'éclats de foudre, associé au tempo prégnant de la musique live vous maintient en alerte. Parce qu'enfin certaines images, particulièrement dans leur surprenant dénuement, laissent une empreinte certaine. Reste la découverte d'un immense auteur – pour ceux qui ne le connaissaient pas – et rien que pour ça **2666** dans son entreprise folle et sa démesure généreuse est une réussite.

pièces de choix

Théâtre, danse, opéra...
Sélection des spectacles
les plus attendus.
par Philippe Noisette et Patrick Sourd

septembre

2666 d'après Roberto Bolaño, par Julien Gosselin

Après avoir porté sur les planches avec le succès que l'on sait *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin ramasse à nouveau la mise avec *2666*, son adaptation du roman-fleuve de Roberto Bolaño qui vient de triompher à Avignon. Un marathon théâtral de douze heures avec quatre entractes pour enquêter sur une histoire de la violence tout au long du XX^e siècle. Une pièce-monstre qui fourmille d'images vidéo et mixe le temps du théâtre avec le lyrisme d'un concert electro. **P. S.**

jusqu'au 16 octobre à l'Odéon Théâtre de l'Europe – Ateliers Berthier (Paris XVII^e), dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

2666 ou l'épopée à grande vitesse



Samedi à 11 heures, alors que la salle s'apprête à s'assombrir pour plus de dix heures, la tension et l'impatience sont à leur comble dans la grande salle des Ateliers Berthier. Comme pour tous les spectacles-fleuves, le public sait qu'il ne s'engage pas seulement dans un spectacle mais dans une aventure à la fois éprouvante et passionnante. Certains l'avaient vécu pour Henry VI, déjà aux Ateliers Berthier il y a deux ans, et la même excitation se fit sentir ce matin-là.

L'adaptation des mille pages de Bolano était un défi, mais Julien Gosselin et sa compagnie Si vous pouviez Lécher mon cœur son joueurs. Nous en avons déjà eu la preuve lors de la création des excellentes Particules élémentaires qui avaient déjà réussi à convertir les sceptiques de Houellebecq. Ici, l'enjeu est différent puisqu'il s'agit plutôt de voir comment Gosselin arrive à rendre compte sur scène d'un roman imposant, complexe, et surtout, inachevé.



Le spectacle, à l'image du roman, se compose de cinq parties aux esthétiques et aux genres très différents les unes des autres, tout en conservant une solide unité. Si la deuxième partie tend à alourdir l'ambiance et à fatiguer un peu le spectateur, la raison est plus une question de thème que de qualité. Il s'agit du seul segment jouant vraiment sur la psychologie du personnage tant que celle des spectateurs. Toutes ont leurs qualités particulières, à la fois intenses et prenantes – je soulignerai tout de même la belle réussite de la quatrième partie qui a installé une tension électrique autant qu'un effroi indicible dans la salle au fil des récits de meurtres misogynes à Santa Teresa

On retrouve là les méthodes et le style qui avaient déjà plu au sujet des Particules. L'adaptation du roman se fait en conservant un style très narratif. S'il y a interprétation des personnages par des comédiens, Gosselin n'enraye pas les particularités romanesques, s'y enfonçant au contraire avec un plaisir communicatif ; en effet, une grande partie des onze heures n'est composée d'une matière théâtrale au sens auquel on l'entend mais plutôt d'un récit, d'une narration, de comédiens qui évoquent et raconte l'histoire qui se déroule sous nos yeux.



On peut également noter un maniement habile de la vidéo qui complète parfaitement les scènes frontales sans parasiter le vivant ; tout cela dans une esthétique léchée, à la fois épurée et fruit d'une scénographie complexe faite de blocs mouvants au fil des scènes. Mais ce qui fait sans doute la grande force de cette compagnie ce sont ses talents d'une homogénéité troublante. Si la mise en scène, la scénographie, la musique et la lumière sont d'indéniables réussites, on ne peut s'empêcher de remarquer la force exceptionnelle des comédiens qui parviennent à toucher sans forcer dans le pathos. Ils sont d'une justesse et d'une puissance qu'il est difficile de trouver ailleurs, sans qu'aucun ne déroge d'ailleurs à la règle.

Si le dénouement est on ne peut plus frustrant – pas si étonnant pour un roman inachevé –, impossible de ne pas comprendre l'exploit qui s'est joué sous nos yeux, d'ailleurs de plus en plus évident lorsqu'on laisse le spectacle décanter quelques jours. C'est une salle fatiguée et éprouvée de ces onze heures parfois nerveusement épuisantes qui a applaudi la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur. On en redemanderait, et force est de reconnaître que la troupe de Julien Gosselin est désormais à compter parmi les forces majeures du paysage théâtral français et – on l'espère – bientôt européen.

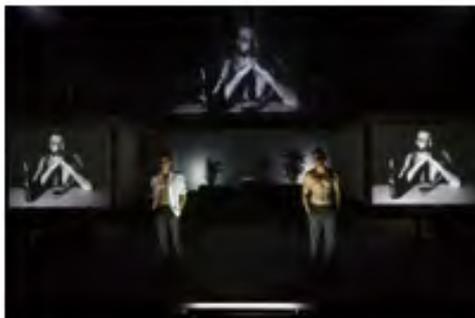
Bertrand Brie

Jusqu'au 16 octobre aux Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon. 18h les mercredis et jeudis et 11h les samedis et dimanches. 28 euros en tarif jeune et pas un centime de perdu.

Crédits photo: Simon Gosselin

2666 : la pureté de la violence selon Julien Gosselin

Après avoir mis en scène *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin s'attaque avec une autre œuvre littéraire colossale en s'emparant du roman inachevé en cinq parties de l'auteur chilien Roberto Bolaño dont il a proposé une adaptation magistrale à la FabricA durant la 70^e édition du Festival d'Avignon avant d'investir les Ateliers Berthier du Théâtre de l'Odéon en ce mois de septembre 2016 dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Une épreuve théâtrale de onze heures trente qui tient le spectateur en haleine jusqu'au dernier souffle de vie sur le plateau.



© Christophe Raynaud de Lage / Festival d'Avignon

Pour tous ceux qui se sont délecté des quelques mille trois cents pages du roman de Roberto Bolaño, rassurez-vous, Julien Gosselin conserve cette structure en cinq parties et tout l'esprit de l'auteur chilien. Dans la première partie, nous suivons quatre critiques, Pelletier, Morini, Espinoza et Norton dans la relation amicale qu'ils nouent en raison de leur passion commune pour l'œuvre d'un mystérieux écrivain allemand, Benno von Archimboldi et dans le voyage qu'ils entreprennent pour partir sur ses traces, à Santa Teresa, au Mexique, dans le désert du Sonora. La deuxième partie est consacrée à Amalfitano, un professeur de philosophie en poste à l'université de Santa Teresa où il vit en compagnie de sa fille Rosa tandis que la troisième partie s'intéresse plus particulièrement à Quincy Williams, alias Fate, un journaliste afro-américain chargé de couvrir un combat de boxe dans la ville mais qui décide de s'intéresser, avec une journaliste mexicaine, aux assassinats de femmes qui s'y déroulent, malgré le désaccord de son rédacteur en chef. La partie suivante, la plus poignante, est celle des crimes avec une succession des meurtres qui sont décrits les uns après les autres, tout en suivant les investigations de Juan de Dios Martinez, un policier. Enfin, la dernière section raconte l'enfance et la carrière militaire de Hans Reiter et de sa vocation littéraire qui l'a conduit à prendre le nom de plume d'Archimboldi.

De l'œuvre qui n'a pas de réel début ni de fin, Julien Gosselin en fait un spectacle-fleuve qui, malgré des passages inégaux, fait preuve d'une incroyable maîtrise et d'une maturité artistique indéniable. Complexe et riche, le roman de Roberto Bolaño renaît sur scène en faisant entendre à nouveau toute l'émotion littéraire ressentie à sa lecture et permet de relever le défi d'adaptation haut la main. Avec habileté, le jeune metteur en scène mêle des formes de théâtre très diverses, des moyens variés, des langues allant de l'anglais à l'espagnol ou à l'allemand, des registres différents à chaque partie... mais toujours au service de son art avec un traitement poétique sans égal. Nous pouvons même y voir une certaine forme de pureté dans les descriptions, parfois insoutenables, cependant, comme dans la partie des crimes où le texte nous est donné à lire, dans de courts résumés en lettres blanches qui se détachent sur l'écran noir, soulignant la pénétration intime des mots en chacun des spectateurs. Une véritable expérience sensorielle s'engage alors dans une qualité extraordinaire du silence de la salle. Le texte nous remue, nous touche, nous émeut et est traité avec sobriété ce qui nous submerge rapidement. La liste des victimes s'égraine et s'amplifie en proportion des larmes qui roulent sur nos joues.

La scénographie d'Hubert Colas est particulièrement efficace, décuplant les espaces géographiques et scéniques parfaitement maîtrisés tandis que Julien Gosselin, bien ancré dans sa génération de metteurs en scène prometteurs et talentueux, fait usage de la vidéo avec pertinence et délicatesse. Un incroyable travail sur l'image et le son est d'ailleurs mené en profondeur et transpire tout au long de la représentation. La singularité de son geste créatif, riche et vif, se dessine peu à peu et bien qu'il se cherche encore (on pense évidemment à Romeo Castellucci dans les parties qui se déroulent derrière un voile blanc) et semble par moment hésitant, nous apprécions fortement son enthousiasmante proposition faite à une œuvre aussi complexe. Il multiplie les effets visuels, sonores, scéniques qui se justifient pleinement dans une énergie qui se suffit à elle-même. Du point de vue de la distribution, tous les comédiens sont infiniment investis dans une homogénéité parfaite, ce qui nous empêche de n'en citer qu'une partie. Saluons tout de même la prestation ahurissante d'Adama Diop, bouleversant dans le rôle de Fate. Néanmoins, aucun ne démérite parmi Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier, tous abordant avec brio leur rôle.

A travers le roman de Roberto Bolaño, Julien Gosselin nous dit le monde, à la fois dans sa cruauté et dans sa beauté. Il livre sur le plateau un véritable combat entre la violence du réel et celle de la fiction dont nul ne ressortira indemne, que ce soit victorieux ou vaincu par l'expérience théâtrale proposée qui fut pour notre part intensément haletante et poignante, nous faisant passer par une multitude d'émotions. Absorbés, captivés par le déroulement de la pièce, nous avons même laissé s'échapper un soupir de frustration au moment de voir apparaître à l'écran, avec regret, le mot « entracte » ou de quitter la salle après un marathon théâtral intense et prenant.

2666

D'après Roberto Bolaño, mise en scène de Julien Gosselin.

1^{re} partie: 18h (mer.), durée: 5h30.

2^e partie: 18h (jeu.), durée: 4h.

Intégrale: 11h (sam., dim.), durée:

11h. Odéon – Théâtre de l'Europe

aux Ateliers Berthier, 8, bd Berthier,

17^e, 01 53 45 17 17. (20-54 €).

T Est-ce de partager avec des acteurs une héroïque expérience de la fatigue et du temps ? Est-ce cette musique live et ces images vidéo omniprésentes ? Le public du 2666, monté par Julien Gosselin, 29 ans, d'après le torrentiel roman de Roberto Bolaño (1953-2003), garde les nerfs à vif et l'esprit surstimulé onze heures durant. Du vaudeville au polar, c'est l'écriture même qui est mise en scène ici dans tous ses possibles. Quel est le lien entre la quête d'un mystérieux écrivain allemand (né en 1920), que quatre jeunes critiques européens cherchent désespérément, et ces crimes authentiques de centaines de femmes à la frontière du Mexique ? L'horreur d'un siècle épuisé d'exister, condamné à se replier sur l'art, la littérature ou les atrocités sanglantes, pour ne pas définitivement crever. L'art ou la mort. Gosselin et sa bande de comédiens se jouent pourtant ici des formes, des codes, s'en amusent. Règne une ouverture au monde, aux autres, à l'ailleurs, même dans leurs faces les plus sombres, qui enchante et fascine. – *F.P.*



2666 Jusqu'au 16 oct.,
Odéon aux Ateliers Berthier.



■ 2666

[Démesure]

d'après le roman de Roberto Bolaño, adaptation et mise en scène de Julien Gosselin
Odéon, Ateliers Berthier 75017 Paris,
01 44 85 40 40, du 10/09 au 16/10

2666 est un roman colossal et labyrinthique du Chilien Roberto Bolaño. Au cœur, il y a l'histoire d'un mystérieux écrivain allemand, Archimboldi, sur lequel enquêtent des universitaires européens avant que l'action ne se transporte dans un Mexique tueur de femmes. Après le grand succès de la transposition des *Particules élémentaires* de Houellebecq, Julien Gosselin a eu les moyens de monter cette immense fresque qui défie les limites temporelles : le spectacle, avec ses entractes, dure 13 heures ! Le jeu en vaut-il la chandelle ? Pas complètement. Gosselin a placé la barre haut, avec un décor en perpétuel mouvement, des caméras qui proposent d'autres angles de vision, une troupe où l'on change sans cesse de rôle dans la volupté et la nervosité. Mais l'entreprise est démesurée. L'un des chapitres est organisé comme une série de dépêches sur des viols et des meurtres projetées sur un tulle, qu'on lit pendant deux heures quinze ! Une autre se compose majoritairement de la diction du texte faite par une actrice, Caroline Mounier, en gros plan. Le spectacle s'épuise à tenir son pari impossible et, comme il est porté par une équipe de grand talent, il s'effondre avec les applaudissements que l'on doit aux braves.

Gilles Costaz

2666

THÉÂTRE / MISE EN SCÈNE JULIEN GOSSELIN

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE

« 2666, monument de plus de mille pages du Chilien Roberto Bolaño, est considéré comme l'un des premiers chefs-d'œuvre littéraires du XXI^e siècle. »

FAIT DIVERS NUMÉRO 2666

— par Floriane Fumey —

Spectacle-fleuve d'Avignon, le projet de Julien Gosselin fait à lui seul événement. Adapter un roman de 1 352 pages en onze heures de spectacle est au bas mot un défi. Mais qui y plonge s'y noiera peut-être. « 2666 » est de ce genre de pièce qui laisse perplexe, indécis. Cinq parties se resserrent progressivement autour du même sujet : les dizaines de crimes de femmes commis entre 1990 et 2000 dans la ville mexicaine ici nommée « Santa Teresa ». Les fils se déroulent puis s'emmêlent. Le spectateur est projeté d'une partie à l'autre sans transition ni autre forme de procès, manifestement malmené. Il traverse genres et registres littéraires, mais aussi classes sociales, lieux et langues, parfaitement maîtrisés par les comédiens. L'inégalité et l'éclectisme du patchwork frappent alors, et l'on s'interroge sur le but de la démarche. Si l'omniprésence du mal et de la cruauté de l'âme humaine crève les yeux, les personnages sont pourtant aussi entiers dans leurs sentiments, prêts à se battre bien que le monde coure à sa perte. Leur temps est rythmé par la quête, celle du visage d'Archimboldi, du coupable, de la vérité. Puissance contre impuissance, combat intérieur contre autodestruction, l'autopsie n'aboutit pas. La vidéo et les créations sonores assourdissantes grignotent l'espace scénique jusqu'à le dévorer. L'effet immédiat est fort mais l'impact à long terme, quasi nul. Affaire classée. On ressort de la salle comme on y est entré, bien loin de Santa Teresa, du Mexique et des histoires sordides.

BOLAÑO, À DEMI

— par Youssef Ghali —

Certaines œuvres littéraires, quand elles sont aussi tentaculaires que « 2666 », représentent un défi plus grand que d'autres. C'est cependant celui-là que Julien Gosselin et sa troupe se sont chargés de relever, avec sincérité et enthousiasme, mais avec plus ou moins de réussite. Car ce qui fait du roman de Roberto Bolaño une œuvre vertigineuse, au-delà de sa longueur ou de sa construction fragmentaire et éclatée, c'est sa profondeur poétique et politique – la même qui anime toute l'œuvre du Chilien –, qui lui fait dépasser le statut de simple polar bien écrit pour atteindre celui de véritable chef-d'œuvre littéraire. Et c'est justement cette profondeur-là qui nous échappe dans ce spectacle, puisque le jeune metteur en scène donne l'impression de n'avoir retenu de l'œuvre que son intrigue, et de l'avoir choisie avant tout pour ses possibilités narratives, plus que pour la force de son message. Ainsi se déploie devant nous, pendant les douze heures que dure le marathon, une avalanche d'effets sonores et visuels qui, s'ils s'avèrent indéniablement réussis (bien que souvent pesants), paraissent trop souvent être une distraction et nous empêchent de recevoir pleinement la parole de l'auteur chilien, dont le cri se retrouve alors noyé dans le divertissement – au plus grand regret de ses lecteurs, qui auraient aimé qu'il soit entendu au-delà de leur petite communauté... Mais ne nous méprenons pas : ce « 2666 » n'est pas pour autant un échec. Et si on peut regretter le manque de profondeur de l'adaptation, une mise en scène trop systématisée ou une direction d'acteur parfois trop frontale, il serait malhonnête d'en ignorer l'efficacité scénique et le plaisir que celle-ci peut procurer.



Immersion

Adaptée du roman de Roberto Bolaño, la fresque de douze heures est jouée à Paris après avoir enchanté Avignon. Témoignages de trois comédiens.

«2666»

«C'est une grande aventure qui épuise et exige de la concentration»

Recueilli par
GILLES RENAULT



A Avignon cet été, une plongée au cœur du mal qui mêle théâtre, vidéo et musique.

PHOTOS SIMON GOSSSELIN

CULTURE

C'est béatement sonné par une avalanche de mots, d'images et de sons que l'on s'extrait de 2666, l'adaptation des quelque 1300 pages du roman inachevé (!) du Chilien défunt Roberto Bolaño, par le metteur en scène Julien Gosselin, 29 ans. Expérience hors gabarit, tissant théâtre, vidéo et musique, cette stupéfiante immersion au cœur du mal a saisi le dernier Festival d'Avignon (*lire Libération du 11 juillet*).

Deux mois plus tard, la fresque méandreuse arrive à Paris, où l'Odéon la sert en deux parties, les mercredis et jeudis, et en intégrale de plus de onze heures, les samedis et dimanches.

Comme pour les *Particules élémentaires*, l'adaptation du roman de Michel Houellebecq qui a révélé Gosselin il y a trois ans, 2666 confirme au passage l'excellence d'un collectif en osmose avec son mentor. Parmi la douzaine de comédiens formant la compagnie Si vous pouvez lécher mon cœur (auxquels il faut associer dans la louange les musiciens electro Guillaume Bachelé et Rémi Alexandre, et une

équipe de techniciens émérites), nous avons demandé à trois d'entre eux d'évoquer l'aventure telle que vécue de l'intérieur, en leur posant séparément les mêmes questions. **Comment décriez-vous la relation humaine et professionnelle qui vous lie à Julien Gosselin ?**

Victoria Quesnel : Issus de la même promo, à l'École du Nord, nous avons grandi artistiquement ensemble, sommes devenus amis, et je fais partie des six comédiens réunis à la création du collectif. La prise d'initiative de Julien a pu inciter à nous laisser porter. Maintenant, il est un peu une « star », et notre rapport évolue. Je pense qu'il existe entre nous une profonde confiance, sinon une forme d'amour. C'est quelqu'un qui définit de vraies contraintes, renforcées par l'utilisation de la vidéo et de la musique, à l'intérieur desquelles on dispose d'une grande liberté. Avec moi, en tout cas, il se montre peu directif et préfère intervenir sur des points précis.

Caroline Mounier : Nous sommes à l'origine des amis, devenus collaborateurs artistiques. Je le vois

comme un « patron » qui m'aide à me transcender et à qui, en retour, je donne tout. Depuis les *Particules...*, nous avançons moins à tâtons, et notre relation a sans doute évolué vers une confiance mutuelle accrue. **Frédéric Leidgens :** Nous avons une amie commune, et un jour Julien est venu me voir au théâtre alors que je jouais avec Stanislas Nordey. Ensuite, il a failli m'engager dans les *Particules élémentaires*, mais je crois qu'il n'y avait pas trop de place dans cette pièce pour un vieux machin comme moi. Mon désir de collaboration ne s'est donc concrétisé que pour 2666. Je le vois comme quelqu'un de discret, calme et extrêmement disponible, dont la volonté de ne pas multiplier les répétitions à l'infini illustre, selon moi, le souhait de préserver l'intuition première du jeu. A titre personnel, je lui suis reconnaissant de me faire éprouver à nouveau des sensations de jeune acteur capable de faire éclore des choses enfoncées au fond de moi.

Comment s'empare-t-on en tant que comédien d'un tel projet ?

V.Q. : Le plus compliqué réside d'abord dans la difficulté à l'envisager dans sa globalité. Le rapport au temps est complexe, bien plus que dans les *Particules...*, qui durait déjà quatre heures mais se jouait d'une traite, alors qu'ici, il y a cinq parties distinctes. Il faut donc réussir à rester connecté aux autres, tout en intégrant l'impression de jouer plusieurs spectacles dans la même journée.

C.M. : Dans un premier temps, on s'est laissé guider par Julien, qui savait ce qu'il souhaitait raconter. Chacun a dû se concentrer sur ses propres rôles et nous avons ainsi abordé 2666 par le petit bout de la longnette. Au début, je craignais que tout cela apparaisse obscur et puis, plus on répète, plus on joue, mieux on comprend cette œuvre à tiroirs. Je redoutais par exemple que mes parents, qui sont étrangers au monde du théâtre, n'y comprennent rien. Mon père aime les intrigues policières, avec une réponse à la fin. Et en fait, ils s'y sont retrouvés. Certes, on imagine à Avignon ou à l'Odéon s'adresser à des publics avertis, mais ce spectacle a aussi une dimension « entertainment », avec un parti pris visuel très fort, qui compense l'apprehension liée à sa durée.

F.L. : 2666 peut effarer, tant on se demande comment on va parvenir à s'emparer d'un tel objet, capable de vous porter si loin. Un peu comme chez Proust, ou l'*Homme sans qualité*, de Robert Musil, que je relis actuellement. Je ne connaissais pas en revanche le roman de Roberto Bolaño, que j'ai découvert

récemment, et l'adaptation me paraît à la fois très fine et fidèle.

Quelle hygiène de vie ce spectacle induit-il ?

V.Q. : D'abord, il faut gérer le sommeil, ce qui n'est pas si simple quand on est quelqu'un d'assez angoissé. Ensuite, ne pas boire d'alcool, veiller à ne pas trop fumer. Les jours de relâche, j'essaie de ne penser à rien, je me balade, même si on ne se départ jamais totalement d'un tel texte qui appelle un approfondissement permanent. En définitive, il faut tâcher de trouver la bonne distance dans ce métier d'acteur, qui reste difficile – violent, parfois. Mais le vrai « choc » est survenu au moment des *Particules...*, où je suis passée de l'angoisse de ne pas être à la hauteur à la reconnaissance qui arrive de toute part.

C.M. : Une veille de spectacle, il ne me viendrait bien sûr pas à l'idée de faire la fête. Au début des répétitions, je fumais encore. J'ai arrêté depuis. Dans la cinquième et dernière partie, j'ai une très longue narration qui s'est vite révélée incompatible avec la cigarette, et l'effort physique qu'exige ce projet m'incite à bénir ma semi-jeunesse. Quant aux jours de relâche, ils ne permettent pas vraiment de décrocher. Là, nous avons pour la première fois deux jours off. J'en profite pour passer du temps avec ma fille, j'ai aussi songé à commencer un bouquin, mais je n'y arrive pas, restant accaparée par ce mélange de hâte et d'apprehension d'y retourner.

F.L. : Déjà, il faut s'adapter à la chronologie du spectacle, différente pour chacun des comédiens. Dans mon cas, j'ai plusieurs heures d'absence, mais aussi une très longue partition en allemand vers la fin. Or, jamais, dans ma carrière, je n'ai dû gérer ainsi la notion d'écoulement du temps, sachant qu'à Paris, par exemple, on se retrouve pour les intégrales du week-end à rester vingt-quatre heures dans le théâtre en deux jours ! A Avignon, la peur m'avait fait perdre l'appétit. Maintenant, c'est passé : je mange un peu pendant les entractes, une nourriture jamais trop lourde ni trop grasse. En dehors du théâtre, je revois mon texte, je pense beaucoup à Bolaño, lui cherchant des connexions avec Musil, les deux évoluant au fond, à des époques différentes, de profonds moments de crise sociale dont nul ne sait exactement vers quoi elle nous entraîne.

Vu de l'intérieur, avez-vous la sensation de vivre une expérience hors du commun ?

V.Q. : Au moins du point de vue humain, avec tout ce temps passé ensemble, à jouer, déplacer des décors, parfois immenses... C'est une grande aventure, qui épuse, exige

de la concentration, donne mal à la tête avec les retours en permanence en coulisses, procure des éclats de rire... Il faut essayer de rester à l'écoute ou, du moins, ne jamais se relâcher totalement. Au début, j'envisageais de profiter des longues pauses pour lire. Mais je n'y arrive pas. En revanche, je commence à être vraiment bonne à Two Dots (*un jeu sur smartphone, ndr*).

C.M. : Ma journée au théâtre est très ritualisée. J'ai mon parcours, mes heures de repas. Je sais qui doit être où à quel moment et si je ne trouve pas la personne, je la cherche aussitôt. Il faut tenir compte de la fatigue, de la digestion... Souvent, je suis dans ma loge à ne rien faire, juste essayer de me concentrer, rester calme, envoyer quelques textos, consulter Facebook, mais pas écouter de podcast, cela exigerait trop d'attention. Etant limite psychorigide, je range beaucoup, j'aligne les objets sur la table... Et on se rend vite, on discute, on fait des blagues. Mais l'aspect « exceptionnel » du spectacle est bien vécu comme tel, ne serait-ce que par le format, même si des pièces anormalement longues, on en a déjà connu, avec Thomas Jolly, par exemple. Julien fait de 2666 quelque chose d'assez fou. Toutefois, la vraie claque, nous l'avions ressentie avec le succès énorme – et plus unanime qu'ici – des *Particules élémentaires* à Avignon. Partir de si loin pour s'entendre dire un jour par Julien : « Ne prévoyez rien pour les trois années à venir, car je pense qu'on va avoir pas mal de travail. »

F.L. : Pour quelqu'un comme moi qui approche de la retraite, 2666 est un moment bien sûr magnifique. Mais j'ai assez d'expérience pour ne pas trouver le projet « hors normes », sinon par sa dimension, car pour ce qui du récit proprement dit, tous les crimes et atrocités énumérés renvoient à une réalité qui, elle, a hélas bien existé, qu'on parle des Juifs pendant la Seconde Guerre mondiale, ou de toutes ces femmes assassinées au Mexique. D'un point de vue pratique, au théâtre, j'écoute tout, autant que faire se peut. Ne serait-ce que par respect pour mes partenaires et aussi pour rester constamment en éveil. Aujourd'hui, nous ne jouons pas, mais j'ai hâte d'y retourner et, en ce sens, on peut parler d'un effet addictif. ◀

2666 de ROBERTO BOLAÑO adapt. et m. a. Julien Gosselin. Théâtre de l'Odéon/Ateliers Berthier, 75017. Dans le cadre du Festival d'automne à Paris. Jusqu'au 16 octobre puis en tournée. Roms : www.theatre-odeon.eu/fr/spectacles





16

« 2666 », m.e.s. Julien Gosselin

sept
2016

Par Alban Orsini

Dans Théâtre

Par : Julien Gosselin, Roberto Bolaño Titre : 2666

Première partie. 2666, roman total de Roberto Bolaño.

Deuxième partie. 2666, le matériau-monstre de Roberto Bolaño.

Troisième partie. 2666, l'adaptation géniale de Julien Gosselin.

Quatrième partie. 2666, la mise en scène paresseuse de Julien Gosselin.

Cinquième partie. 2666, la critique mitigée de 2666 de Julien Gosselin.

La partie de l'auteur.

Auteur relativement confidentiel en France, **Roberto Bolaño** n'en demeure pas moins avec **Borges**, **Cortázar**, **Vila-Matas**, **Aira**, **Arlt** et tant d'autres, un des auteurs les plus influents et talentueux d'Amérique Latine. « Tendance » aux États-Unis depuis quelques années, il est par exemple largement cité dans une des dernières nouvelles du maître de l'horreur **Stephen King**.

« Quand il eut fini il s'assit dans son fauteuil préféré, bu sa bière, et tenta de lire 2666. C'était un livre fou, mais d'une certaine manière très intéressant. Il se demanda si l'ouvrage était disponible sur le Kindle Store », « Ur », Stephen King dans « Bazaar of Bad Dreams » (tentative de traduction d'Alban Orsini).

De là à affirmer que Roberto Bolaño est à la mode, il n'y a qu'un pas.



Roberto Bolaño

2666, donc.

2666 est le dernier ouvrage de Roberto Bolaño. Laissé à l'éditeur par son auteur mourant au moment des corrections, le livre n'en est pas moins achevé dans la mesure où de nombreux aller-retours avaient déjà eu lieu entre les deux hommes. On peut donc de fait considérer le 2666 tel que nous le connaissons aujourd'hui comme un livre fini. Si à l'origine l'auteur souhaitait que les 5 parties constituant l'ouvrage soient éditées sous la forme de cinq livres distincts (pour assurer à sa descendance un revenu confortable), l'éditeur en décidera autrement à la mort de l'auteur, préférant publier le roman sous sa forme totale à savoir un livre-monstre de plus de 1300 pages.

2666 est donc constitué, comme nous l'avons dit, de cinq parties totalement indépendantes, mais liées entre elles par les thématiques, la géographie et certains des personnages qui apparaissent tout au long du récit.

« Sur quoi tu me le jures, sur ta mère, sur ton père, sur Dieu ?

_ Je le jure sur Dieu, dit Reiter.

_ Moi je ne crois pas en Dieu, dit la jeune fille.

_ Alors je le jure sur ma mère et sur mon père.

_ Ces serments ne fonctionnent pas, dit la jeune fille, les parents ne fonctionnent pas. On est toujours en train d'oublier qu'on a des parents.

_ Pas moi, dit Reiter.

_ Toi aussi, dit la jeune fille, et moi, et tout le monde.», 2666, Roberto Bolaño, Gallimard, traduction Robert Amutio.

La première partie, la **Partie des Critiques**, s'intéresse à la rencontre et l'enquête de 4 universitaires à la recherche d'un auteur allemand énigmatique que personne n'a jamais vu ni rencontré : **Benno von Archimboldi** (on ne peut s'empêcher au passage de faire le rapprochement avec l'auteur américain **Thomas Pynchon**). Cette première section du roman se termine avec l'arrivée d'une partie des protagonistes dans l'étrange ville de **Santa Teresa** au Nouveau-Mexique.

La deuxième partie, la **Partie d'Amalfitano**, suit l'errance de l'universitaire espagnol **Amalfitano**, contact à Santa Teresa des quatre personnages de la première partie. Sombrant peu à peu dans une forme de folie, Amalfitano se met à entendre des voix.

La troisième partie (la **Partie de Fate**) se focalise sur un nouveau personnage, **Fate**, un journaliste américain venu couvrir un match de boxe à Santa Teresa. Lorsqu'il découvre les affaires de meurtres en série qui ébranlent la ville, il décide d'enquêter. Ce faisant, il rencontre la jeune **Rosa Amalfitano**, fille du personnage principal de la deuxième partie.



La ville de Ciudad Juárez (Raymundo Aguirre/Borderzine.com)

La quatrième partie, la **Partie des Crimes**, juxtapose les meurtres de Santa Teresa à l'enquête policière menée dans le but de les élucider. Dans cette partie, Bolaño explore la forme du roman-vérité ou « true crime » cher à **Truman Capote** et rapporte, en les énumérant minutieusement, chacun des meurtres véritablement commis à **Ciudad Juárez**, dont Santa Teresa est l'alter ego fictif. Dans cette ville à la frontière étasunienne et cela depuis des décennies, des centaines de filles et jeunes femmes sont en effet assassinées sans que leur(s) meurtrier(s) ne soit(ent) jamais inquiété(s). Énumération sans concession et presque clinique de chacun des meurtres, cette partie se veut tout à la fois éprouvante et critique : critique d'une société malade et misogyne, critique d'une politique, critique d'une police corrompue...

Culturopoing.com – Vendredi 16 septembre 2016 (Suite de l'article)

La dernière partie, la **Partie d'Archiboldi**, nous montre **Hans Reiter** alias Benno von Archiboldi, de sa naissance en passant par sa mobilisation dans l'armée du troisième Reich jusqu'à son avènement en tant qu'auteur incontournable et nobélisable.

« *C'est que je ne suis pas au point en histoire, et je dois me mettre à jour.*

_ *Pour quoi faire ? Dit Hans Reiter.*

_ *Pour remplir une lacune.*

_ *Les lagunes, on ne les remplit pas, dit Hans Reiter.*

_ *Bien sûr qu'on les remplit, dit Halder, avec un peu d'effort, tout se remplit en ce monde », 2666, Roberto Bolaño, Gallimard, traduction Robert Amutio.*

Total, le texte de Roberto Bolaño l'est assurément. Véritable roman-monstre, 2666 fait partie de ces livres (avec *Au-dessous le Volcan*, de **Malcom Lowry**, *Paradiso* du Cubain José Lézama Lima ou bien encore plus récemment *A la lumière de ce que nous savons* de **Zia Haider Rahman** et *Boussole* de **Mathias Enard**) qui englobent avec érudition de nombreuses thématiques dans le but de saisir littérairement au plus près le monde tel qu'il est. Plus spécifiquement, Roberto Bolaño s'intéresse dans 2666 à la figure du Mal, celle, absolue qui se dissimule tout à la fois dans les crimes atroces commis à Santa Teresa ou sous le Troisième Reich que dans ceux plus sournois, qui gisent au fond de chaque homme pour peu qu'on lui donne du pouvoir.

« *La réalité est comme un maquereau drogué. C'est ainsi, vous ne croyez pas ? », 2666, Roberto Bolaño, Gallimard, traduction Robert Amutio.*

Poétique, frontal, allégorique, réaliste, économe, logorrhéique, journalistique, cabotin, horrifique, caricatural, symboliste... Roberto Bolaño s'amuse à mélanger les genres et, tout comme il l'avait fait dans les *Détectives Sauvages*, nous propose une réflexion minutieuse sur son sujet au travers d'une somme éclatée de récits au premier abord disparates.

« *En poursuivant ma lecture, j'ai découvert des perspectives qui pour moi étaient formidables. J'étais face à un écrivain qui variait ses angles, qui transformait son art au fil des cinq parties de son œuvre. Je le voyais écrire différemment, tordre son écriture en fonctions des aspects, des atmosphères, des rythmes, des buts qu'il se fixait. Je pressentais que cela pourrait être intéressant, dans l'élaboration d'un spectacle, de suivre ces torsions de l'écriture en nous mettant à notre tour à l'épreuve, pour tordre aussi notre façon de faire un spectacle du théâtre », Julien Gosselin à propos de 2666, propos recueillis par Daniel Loayza, août 2006.*

La partie du spectacle.

2666 constitue donc une œuvre de choix pour l'ambition théâtrale, même si l'adaptation du roman ne semble pas évidente de prime abord du fait d'un manque évident – en cause les nombreuses digressions qui composent le récit – de simplicité dramatique. Paradoxalement, le roman de Bolaño est régulièrement mis en scène depuis sa parution et cela en France comme à l'étranger (et dans des versions plus ou moins longues). On se souvient à ce titre d'une tentative d'adaptation en demi-teinte il y a quelques années de cela au **Théâtre des Amandiers de Nanterre**.



(c) Simon Gosselin

Après [Les Particules Élémentaires](#) de Michel Houellebecq, Julien Gosselin s'attaque au monumental 2666 avec comme objectif de rendre le texte dans sa globalité sans en perdre ni le sens ni la portée. Pour ce faire il nous propose un spectacle tenu de bout en bout au grès de ses 11h00 de représentation (dont 3h d'entractes) et cela en respectant la structure et l'ordre des parties du roman.

D'un strict point de vue de l'adaptation, le pari est réussi haut la main. Julien Gosselin démontre comme il l'avait fait avec *les Particules Élémentaires* des talents évidents pour l'adaptation. Qu'il s'agisse des choix de coupes (on pourrait peut-être lui reprocher le choix d'évincer l'arc narratif sur le Pénitent dans la quatrième partie du roman), en passant par l'appropriation par les personnages des parties plus narratives, tout concourt à rendre le tout cohérent et intelligible pour le spectateur, et cela dans une fidélité des plus exemplaires. Si le spectacle est éprouvant dans sa durée et la profusion des détails qu'il explore, il l'est autant que la lecture du livre de Bolaño. Ainsi le spectacle de Julien Gosselin est-il total, « énorme, infini, jouissif, pénible parfois », comme le roman peut l'être également.

Le spectacle est sans doute le plus abouti dans sa quatrième partie, celle des crimes. En noyant sciemment le spectateur sous le texte (ce dernier étant rétroprojeté en avant-scène) et la description quasi clinique des crimes (à l'origine Roberto Bolaño souhaitait rendre compte de l'ensemble des homicides commis à Ciudad Juárez de 1993 à la date de parution du roman, ce qu'il ne put accomplir du fait de sa longue et contraignante maladie), le metteur en scène violente le spectateur dans son rapport à la scène et à la narration, renforçant de fait le malaise suscité par ce qui lui est raconté.

« Le cœur du texte, celui de la représentation aussi, c'est forcément la quatrième partie, celle des crimes. C'est là que j'ai fait mon choix le plus audacieux, en prenant un véritable risque. La forme théâtrale de ce moment-là est celle qui me ressemble le plus, elle est aussi comme un aboutissement de ce que j'ai essayé de faire. [...] Parvenir à une certaine forme de la disparition de l'acteur derrière la littérature, en laissant celle-ci complètement à portée des spectateurs, dans une sorte de tête-à-tête collectif... Derrière la puissance de la musique, aussi. C'est cela, et c'est la tension entre cela et des moments d'acteur, de jeu, que j'avais envie de créer dans un spectacle. Et là, j'ai l'impression de l'avoir fait. Cela étant, même si les crimes restent le cœur thématique et dramatique de l'œuvre, maintenant que le spectacle est un peu à distance, un des moments qui me paraît parmi les plus forts, et qui m'avait plus ou moins échappé à la lecture, c'est la deuxième partie du roman, celle d'Amalfitano, le professeur de philosophie. Il y a quelque chose dans la façon dont l'histoire se raconte, dans l'émotion qui se dégage, que je ne pensais pas pouvoir réussir, et qui m'a pris par surprise au cours du travail avec les acteurs et les techniciens. Sans doute parce que c'est la partie la plus intérieure et la plus intime. Je suis content de l'avoir fait, et je ne pensais pas prendre autant de plaisir à créer quelque chose de ce genre avec les interprètes. Plus généralement, moi qui ne pensais pas aimer le mode « cinéma », je me suis trouvé une forme de connivence avec cet art. Cela a été une vraie découverte pour moi », Julien Gosselin à propos de 2666, propos recueillis par Daniel Loayza, août 2006.



(c) Simon Gosselin

La partie des critiques.

2666 fonctionne parfaitement si on ne confronte pas sa forme et sa formule à celles de l'histoire du théâtre et aux inventions scéniques marquantes identifiant les grands metteurs en scène contemporains. En effet, si l'on peut reprocher au spectacle l'utilisation outrancière, voire quasi constante, de la musique extradiégétique (jouée en direct, création musicale de **Rémi Alexandre** et **Guillaume Bachelé**) et de la vidéo, force est de constater que 2666 est une réussite indéniable.

À y regarder de plus près, le succès de la pièce tient pourtant beaucoup plus à la force du texte c'est-à-dire au talent et à la malice indiscutables de Roberto Bolaño, qu'à la mise en scène et la scénographie (signée Hubert Colas) proprement dites, Julien Gosselin n'inventant presque jamais rien, préférant s'appuyer sur des procédés déjà longuement éprouvés par d'autres metteurs en scène prestigieux. C'était d'ailleurs déjà un des reproches fait à l'adaptation des *Particules Élémentaires* qui lorgnait bien trop souvent vers *La Chambre d'Isabella* de **Jan Lauwers**, dont il reprenait la scénographie et certains des procédés rythmiques. Ici encore, l'influence extérieure est flagrante et finit par gêner autant qu'agacer :

_les appartements dissimulés derrière des pans de plexiglas rappellent ceux de **Warlikowski**,

_la captation vidéo est digne de **Castorff**,

_le système de la boîte occultée derrière laquelle les comédiens évoluent alors que la captation vidéo est retransmise au-dessus est identique au procédé utilisé par **Markus Orhn** dans *Conte d'Amour*,



2666 à gauche ((c) Simon Gosselin), Conte d'Amour à droite ((c) Christophe Raynaud de Lage)

_la double chambre rappelle étrangement celle déployée par **Lupa** dans *Perturbation* ou bien encore une nouvelle fois **Warlikowski**,

_les mouvements très lents (et dans la semi-obscurité) d'une certaine séquence finale rappellent les mises en scène iconiques de **Claude Régy**...

La liste est sans doute plus longue... On ne peut adhérer à ce qui ne témoigne au final que du manque d'invention de Julien Gosselin.



(c) Simon Gosselin

Culturopoing.com – Vendredi 16 septembre 2016 (Suite de l'article)

De même, certains procédés scéniques finissent par agacer tant ils ne sont pas renouvelés, en témoigne par exemple le mouvement de va-et-vient incessant de la structure centrale à mi-chemin. Si ce parti pris répétitif peut se comprendre sur la quatrième partie (et encore...), il revient sur la moitié de la cinquième séquence sans qu'il n'apporte rien et finit par lasser.

Pour autant 2666 n'est pas un spectacle raté, loin de là, mais s'il est un chef-d'œuvre, il l'est parce que le roman de Bolaño en est un.



(c) Simon Gosselin

Si l'on veut être un tant soit peu honnête vis-à-vis de ce spectacle, on ne peut qu'être admiratif du travail de Gosselin sur l'adaptation scénique du roman de Roberto Bolaño, mais terriblement critique quant à ses propositions de mise-en scène paresseuses. Mitigé donc.

A découvrir jusqu'au 21 septembre au [Théâtre de l'Odéon](#) et en tournée.

scénographie Hubert Colas, assisté de Frédéric Viénot

création musicale Guillaume Bachelé, Rémi Alexandre

création lumières Nicolas Joubert

régie lumières Nicolas Joubert et Arnaud Godest

création et régie vidéo Jérémie Bernaert, Pierre Martin

création et régie son Julien Feryn

costumes Caroline Tavernier

assistante costumes Angélique Legrand

régie générale Antoine Guilloux

suivi technique Julien Boizard

conseil dispositif vidéo Mehdi Toutain-Lopez

régie son scène et HF Mélissa Jouvin

régie plateau Guillaume Lepert

assistant stagiaire à la mise en scène Kaspar Tainturier-Fink

administration / production Eugénie Tesson

logistique Emmanuel Mourmant

construction du décor Ateliers du Théâtre national de Strasbourg

production Si vous pouviez lécher mon cœur, Le Phénix – Scène Nationale de Valenciennes, Théâtre National de Strasbourg et Maillon, Théâtre de Strasbourg – Scène européenne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'Avignon, Théâtre national de Toulouse Midi-Pyrénées, MC2: Grenoble, Stadsschouwburg – Amsterdam, La Filature Scène nationale – Mulhouse, Le Quartz – Scène nationale de Brest

avec l'aide à la production du Dicréam et de la SACD Beaumarchais

avec le soutien exceptionnel du MCC (DGCA)

« 2666 » de Roberto Bolaño, adaptation et mise en scène Julien Gosselin, aux Ateliers Berthier

Article de Marianne Guernet-Mouton

Odyssée théâtrale en plein désert

Créé à l'occasion du Festival d'Avignon en juillet dernier et actuellement présenté aux Ateliers Berthier, le nouveau spectacle du jeune metteur en scène Julien Gosselin, qui avait déjà sur les mêmes planches en 2014 mis en scène *Les Particules élémentaires* de Houellebecq, est un vrai défi théâtral : une adaptation de *2666*. Roman fleuve de plus de 1300 pages composé de cinq parties inégales, il a été écrit par le chilien Roberto Bolaño, publié à titre posthume en 2004, le roman relate les assassinats de femmes commis par centaines depuis les années 90 à Santa Teresa au Mexique, une ville imaginaire existant pourtant bien réellement sous le nom de Ciudad Juárez. Ayant décomposé son spectacle long de plus de 11 heures, Julien Gosselin s'est magistralement plié aux cinq parties variables du roman, qui ont toutes en commun Santa Teresa et Benno von Archimboldi, un écrivain allemand que personne n'a jamais vu, mystérieusement parti pour le Mexique. Haletante, la création du metteur en scène nous captive par des sons, des mots et des images sans jamais nous perdre pour un grand moment de théâtre.



Des visions de femmes mortes de Florita, jeune femme éplorée élocubrant sur une ville où on tue des fillettes alors qu'elle est en plein direct à la télévision, le spectacle nous plonge dès les premières secondes dans une atmosphère inquiétante. De là, « La partie des critiques » commence. Dans un espace simplement chargé de fauteuils en cuir dessinant des sous-espaces privés ou de sociabilité bien distincts, Norton, Pelletier, Espinoza et Morini prennent place avec comme sujet de discussion quasi obsessionnel : Benno Von Archimboldi. De colloque en colloque, de la maison d'Édition de l'écrivain nommé au prix Nobel, à Santa Teresa en passant par les appartements londoniens, parisiens et madrilènes de chacun, les universitaires se rencontrent, enquêtent, et s'étreignent dans une scénographie soignée qui se joue à souhait des temporalités et des spatialités. Constamment magnifié par une création sonore d'un style de musique à dominance techno, le jeu des acteurs se heurte et se prolonge sur l'imposant écran surmontant en permanence la scène qui nous rappelle ainsi l'usage de la vidéo d'Ivo van Hove, bien que les images créées, d'une esthétique époustouflante, soient bien la signature de Julien Gosselin. Dans chaque partie, on retrouve les mêmes procédés filmiques et sonores qui oppressent le public et le tiennent en haleine, public mis à l'épreuve par les heures passées dans cette ambiance, mais aussi éprouvé par la gravité des sujets évoqués sans détours sinon la réalité dans ce qu'elle a de plus cru.

Le génie de Bolaño résidait ainsi précisément dans cette capacité à confronter le réel et la fiction, comme si la fiction pouvait être la promesse d'échapper à une réalité qui nous fracasse tout en, paradoxalement, la mettant toujours plus à jour. Dès la seconde partie, celle d'Amalfitano, le décor se révèle extrêmement modulable étant constitué de deux boîtes vitrées ou voilées qui s'ouvrent, se referment, deviennent des appartements, une boîte de nuit où se joue toute la détresse des mexicains et la perdition des hommes, une maison, celle d'Amalfitano et de sa fille Rosa, pour laquelle il craint le pire au vu des meurtres incessants commis à Santa Teresa sur un profil type de victimes. Vient ensuite la partie de Fate, une des plus marquantes de cette création. Un jeune journaliste envoyé à Santa Teresa pour couvrir un combat de boxe débarque dans cette ville désertique qu'il voit corrompue. Peu à peu, l'évocation des meurtres émerge lentement, le journaliste se rapproche de locaux, il rencontre Rosa Amalfitano, et son amie Rosa Mendez qui nous livre un discours saisissant sur son expérience sexuelle avec un narcotrafiquant. Embrasser, étreindre, coucher avec un narcotrafiquant, c'est comme subir une tempête de sable dit-elle, c'est recevoir tellement d'air, celui du désert, qu'on étouffe. La prose de Bolaño est bien là, respectée, montrée dans ce qu'elle a de plus poignant, cette simple discussion de femmes se transforme en vaste métaphore cinglante des viols et des meurtres des fillettes dont les corps sont systématiquement retrouvés abandonnés dans le désert ou dans des terrains vagues sablonneux aux odeurs putrides. À Santa Teresa, les

femmes, leurs corps décimés appartiennent à un désert voulu par les hommes. Tout annonce alors la Partie des Crimes, après que la partie de Fate a sombré sur la dernière image choquante d'une trainée de sang d'une autre victime. Impuissant depuis les gradins, le public comprend qu'au Mexique, tous sont mêlés aux assassinats devenus le secret du monde. Si dans le roman les Crimes s'étalent sur plus de 500 pages où chaque scène de crime et découverte de corps est décrite dans les détails et avec un vocabulaire médico-légal, la partie mise en scène par Julien Gosselin nous fait frôler l'insoutenable. Entre descriptions des pires viols et crimes imaginables projetés à l'écran en lettres blanches sur fond noir, et interrogatoires de suspects sur scène, nos sens sont mobilisés à outrance et les histoires qui s'imbriquent de plus en plus nous font sombrer dans l'horreur sans promesse d'en sortir sinon le fait de se raccrocher à une fiction qui d'ordinaire nous console, et n'en est finalement plus vraiment une. Dans un pays où les femmes sont vraisemblablement, comme les lois, faites pour être violées, où la corruption atteint les plus hauts responsables politiques et où les preuves disparaissent, que faire ? En désespoir de cause, on s'en remet à une Soeur qui a des visions, parce que les crimes ne sont jamais résolus et donnent lieu à toute forme de mythes, l'ensemble est marqué par une volonté manifeste d'assumer la part de fiction et de fantasmagorie de l'œuvre de Bolaño qui transpire l'homme à la dérive. Au Mexique, la violence du réel est à son paroxysme, on peut y être plus ou moins mort mais souvent, on est disparu, voilà comment c'est le Mexique.



© Simon Gosselin

Le théâtre proposé par Gosselin parvient à restituer l'essentiel du roman tout en se voulant être une synthèse de tout ce que ces dernières années ont vu émerger sur scène. L'usage de la vidéo est maîtrisé, la scénographie d'Hubert Colas rappelle des structures existant dans les spectacles de Castorf ou Van Hove, le jeune metteur en scène produit ce que le théâtre peut promettre de mieux aujourd'hui. Quand enfin vient l'ultime partie, celle qui ne résout rien mais connecte tout, celle d'Archimboldi, le spectateur est vissé à son siège. Encore plus que dans les autres parties, le théâtre s'internationalise, alors que l'espagnol et l'anglais venaient souvent prendre le dessus sur le français le temps de longs monologues ou de courts échanges, l'allemand s'impose cette fois-ci pour parler d'Archimboldi. Dans une ambiance sonore vibratoire poussée à son comble, le mystère tombe. Allemand de naissance, ayant connu la montée du nazisme et ayant comme neveu un tueur présumé de Santa Teresa, Archimboldi est la clé de lecture magistrale de ce roman-fleuve révélé par Julien Gosselin en un théâtre coup de poing, véritable tour de force à l'humanité qui n'a, finalement ici, plus rien d'humaine.

En tout état de cause, tout dans ce spectacle répond à ce que Roberto Bolaño pensait de la vie qui pour lui était pleine de choses énigmatiques, « de petits événements qui n'attendent que notre regard, pour se déchaîner dans une série de faits qui, plus tard, vus en perspective, ne peuvent nous causer que frayeur et épouvante ».

2666

De Roberto Bolaño

Adaptation et mise en scène Julien Gosselin/Cie Si vous pouviez lécher mon cœur

avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Du 10 septembre au 16 octobre

Odéon Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier

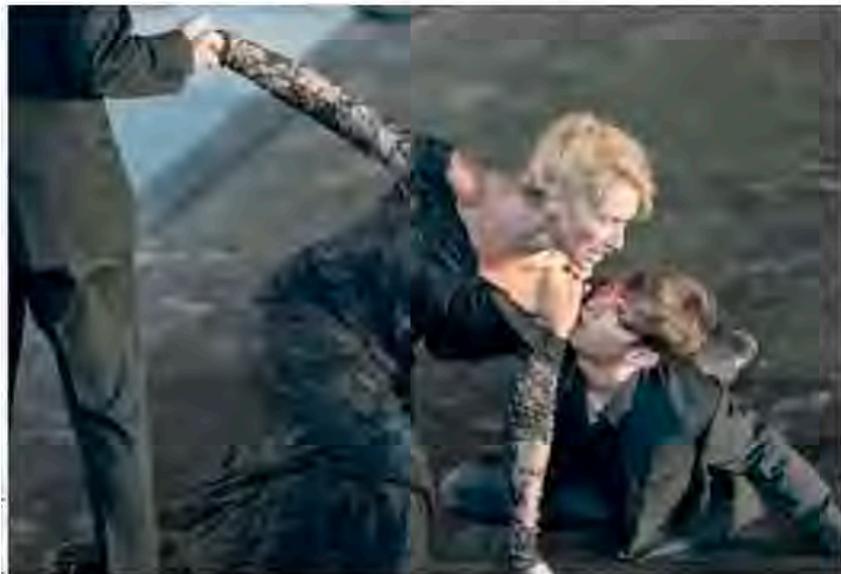
1 Rue André Suarès

75017 Paris

<http://www.theatre-odeon.eu/fr/>

Plongée dans l'empire du mal

Deux pièces qui ont marqué le Festival d'Avignon 2016 sont à l'affiche des théâtres parisiens. Avec "les Damnés", un classique, pas de déception. Pour "2666", trop, c'est trop! PAR JACK DION



ELSA LEPOIVRE ET CHRISTOPHE MONTENEZ, de la Comédie-Française dans "les Damnés".

Après *les Damnés*, de Luchino Visconti, au cinéma, voici la version théâtrale d'Ivo van Hove. C'est l'histoire des Essenbeck, amenés à pactiser avec le nazisme pour défendre les intérêts bien compris d'une grande famille de la sidérurgie, activité clé pour l'édification de la machine de guerre hitlérienne. Le patriarche des Essenbeck le fera à contrecœur, vaguement conscient de vendre son âme au diable. Parmi ses héritiers, certains auront moins de problèmes moraux, à commencer par Martin (Christophe Montenez), principal actionnaire de la firme. Taraudé par la perversion, le sadisme et la pédophilie, manipulé par sa mère, Sophie (Elsa Lepoivre), Martin finira entre les griffes des nazis, qui en feront le maître suprême du Konzern, au nez et à la moustache de ses concurrents familiaux.

Ivo van Hove plonge avec maestria dans l'empire du mal. La vidéo permet de vivre au plus près le drame qui se joue à travers les méandres d'une saga mortifère. Loin de gêner l'approche du spectacle, la caméra crée une proximité propice à la compréhension et à la réflexion. Les acteurs de la Comédie-Française sont poussés dans les retranchements de leur talent par un metteur en scène qui bouscule les traditions, les conformismes, les habitudes et les conventions. La fin du spectacle tient de l'apocalypse. Le jeune Martin, enfin doté des attributs du pouvoir suprême, s'empare d'une mitraillette, se tourne vers le public et se met à tirer au hasard, rappelant ainsi que le règne de la violence n'est pas une histoire achevée. Du fascisme d'hier à celui d'aujourd'hui, il n'y a parfois qu'un pas, et ce n'est pas forcément celui de l'oie.

A l'Odéon-Théâtre de l'Europe, le jeune Julien Gosselin, 29 ans et toutes ses dents, s'attaque à

2666, roman-fleuve de plus de 1 000 pages de l'écrivain Roberto Bolano, décédé en 2003. Julien Gosselin a suivi le découpage en cinq temps du roman de Bolano, qui a laissé une œuvre protéiforme, énorme, labyrinthique, sur la violence du monde et l'obsession de la mort, sur fond de meurtres de femmes mexicaines dans la ville de Ciudad Juarez, ou encore des aventures d'un journaliste américain envoyé couvrir un match de boxe au Mexique.

SPECTACLE DE TOUT

Avec un spectacle qui dure plus de onze heures, l'expérience tient du défi physique et intellectuel. Une partie du public est éliminée d'office, à commencer par ceux qui ont déjà du mal à mettre les pieds dans une salle de théâtre qui ne lui semble pas destinée. Certes, le théâtre est aussi le lieu des expérimentations et des révolutions. Le tout est de les réussir, et de ne pas se contenter des vivats des intellos qui considèrent qu'un bon spectacle se doit d'être inaccessible au plus grand nombre.

Avec sa compagnie, Si vous pouviez lécher mon cœur, Julien Gosselin est entouré d'acteurs partageant sa volonté de bousculer les codes traditionnels pour s'attaquer à de nouvelles formes, quitte à en déranger certains. Mais, avec 2666, la mayonnaise ne prend pas.

Sur scène, malgré une utilisation fort maîtrisée de la vidéo, de la lumière et de la musique (encore que l'on ait parfois l'impression d'être plongé dans une rave party), le foisonnement des sujets finit par user l'intellect au point de l'embrumer. On apprécie l'aptitude à faire spectacle de tout, le sens de l'invention, l'implication hors normes des acteurs, mais on finit par perdre pied devant ce tsunami qui noie tout sur son passage. Julien Gosselin explique qu'il a voulu un spectacle « énorme, infini, jouissif, pénible parfois ». Chacun de ces adjectifs a sa place, mais à la longue, le dernier finit par l'emporter sur les autres. ■

Les Damnés, de Luchino Visconti, mise en scène d'Ivo van Hove, Comédie-Française, Paris 1^{er}, du 24 septembre 2016 au 13 janvier 2017.

2666, de Roberto Bolano, mise en scène de Julien Gosselin, Odéon-Théâtre de l'Europe (Berthier), Paris XVII^e, jusqu'au 16 octobre.

THEATRE

2666

Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris
★★★★☆

Laura Cappelle

Julien Gosselin tackles novels that few would consider suitable for the stage. In 2013, his dynamic four-hour adaptation of Houellebecq's *Les Particules élémentaires* was a hit at the Avignon Festival; this year, he has upped the ante with *2666*, Roberto Bolaño's sprawling, unfinished final work. The result is a marathon lasting no less than 11 hours, which closely mimics the epic breadth of its source. This *2666* is clearly a labour of love, powered by the determination of an excellent cast. In replicating the novel's five-part structure step by step, however, it lingers too long on sections that resist theatrical interpretation.

The visual style is unchanged from *Les Particules élémentaires*: the pace is

brisk, with an ominous electronic score and intertitles spelling out characters or a timeline. A mobile split-level set is used to create anonymously furnished rooms. Gosselin relies heavily on video for close-ups of performers or pre-recorded sequences; the black-and-white camerawork is often stylish, but feels at times like subterfuge.

Best is "The Part about the Critics", which follows four European academics



Julien Gosselin's adaptation of '2666'

united by their passion for a reclusive German novelist, Benno von Archimboldi. As with Houellebecq, the private misery of intellectuals is treated with a mix of irony and empathy, and the cast dives into the quartet's tangled web of relationships with potent realism.

The next three parts, set in Mexico, are less susceptible to Gosselin's treatment: long monologues are better suited to the page. The fourth book-within-the-book, a litany of women killed in a mass-murder spree, shows the limits of the enterprise: Gosselin is reduced to projecting the text onto a scrim for much of that two-hour section, to gory yet tedious effect.

2666 comes full circle when Archimboldi appears, in the final stretch: his vertiginous story, from Nazi Germany to his relationship with a baroness turned editor, is told with verve. It shows a tighter, more focused adaptation might be needed: as it is, the show doesn't fully reward its audience's stamina.

To October 16, theatre-odeon.eu

Mediapart – Mardi 20 septembre 2016

Inédit: 2666 de Gosselin, au-delà de l'excès

Julien Gosselin met en scène "2666" de Roberto Bolaño au Théâtre de l'Odéon (Ateliers Berthier), jusqu'au 17 octobre.

Face à l'écrivain chilien Roberto Bolaño (1953-2003), auteur de 2666, roman posthume tout récemment adapté au théâtre, le plus difficile est de conserver un certain degré de lucidité face au nombre de défigurations qui ont nourri et nourrissent encore ce que l'on peut d'ores et déjà appeler « le mythe Bolaño ». Loin d'apaiser les choses, Julien Gosselin, 29 ans, enfant prodige de la nouvelle dramaturgie française après le succès de l'adaptation des Particules élémentaires de Houellebecq, contribue avec sa fable des temps post-historiques à faire grandir la légende.

À la recherche d'Archimboldi

Le spectateur est prévenu : s'il veut conclure le pacte avec Gosselin et ses acteurs (16 au total) il devra rester assis pendant les onze heures et demie que dure la représentation (deux entractes de 30 minutes inclus). Une fois la première clause du contrat signée, le long voyage commence. La scène s'ouvre sur trois énormes cubes vitrés et du mobilier (canapés, fauteuils, tables) fonctionnel style Le Corbusier (scénographie réussie d'Hubert Colas). Assis face au public, quatre professeurs de littérature allemande, tous de nationalités différentes, discutent de l'œuvre et de la vie de Benno von Archimboldi, écrivain allemand né en 1920 dont on sait très peu des choses. Le rythme des dialogues entre les professeurs est sidérant et fait davantage penser à une enquête policière qu'à un échange entre intellectuels européens. Un topos récurrent chez Bolaño : la littérature est toujours une ligne de fuite insaisissable. Les informations se succèdent, les téléphones sonnent et de nouvelles hypothèses émergent : il paraît que Benno von Archimboldi aurait été vu dans le nord du Mexique, dans les alentours de Santa Teresa, ville inspirée de Ciudad Juarez, l'un des endroits les plus dangereux du monde.

Deux connexions sont rapidement établies : l'une spatiale, entre l'Europe et le Mexique, ce qui donnera lieu à de multiples allers-retours entre les deux continents, à des glissements historiques entre l'Allemagne nazie et un Mexique infernal où la violence et le mal sont à l'ordre du jour. L'autre symbolique : l'Histoire, telle que la présentent Bolaño et Gosselin, deviendra un jeu de stratégie, ou plutôt le scénario d'un combat, celui que la littérature doit mener contre le Mal et contre la folie : on invente, on modifie, on jouera les événements du passé. Les temps post-historiques sont là : un temps après le temps, une Histoire après l'Histoire, un « cimetière de l'année 2666, un cimetière oublié sous une paupière morte ou inexistante, les aquosités indifférentes d'un œil qui en voulant oublier quelque chose a fini par tout oublier » comme le dit Auxilio Lacouture dans Amuleto (1999), autre roman de Bolaño.

On est au théâtre, le spectacle de Gosselin vient de commencer. Mais le théâtre, d'une certaine manière, s'arrête là.

Le théâtre-monde de Gosselin

Prenons ces quelques ingrédients narratifs : un professeur de philosophie qui dessine la forme géométrique que prendra sa propre folie ; un journaliste noir américain qui doit couvrir un combat de boxe, et finit par se voir mêlé à la vague de violence qui frappe la ville de Santa Teresa, dans le nord de Mexique ; une femme qui quitte son mari et son enfant pour aller rejoindre un poète interné dans un asile ; des milliers de femmes qui sont violées, mutilées et assassinées brutalement à la sortie de d'une usine ; le témoignage d'une députée qui ignore

que son amie fait partie d'un réseau de prostitution ; le jeune écrivain Hans Reiter, spectre d'Archimboldi, dans l'Allemagne nazie, pur élevage de monstres.

Fabriquons maintenant une ambiance, une atmosphère : quelques soirées disco, accompagnées de piquantes scènes de sexe où les jeunes plongent dans une frénésie de drogues et d'alcool. Des prostituées, des homosexuels, des visionnaires. Ajoutons l'omniprésence de la musique techno jouée en live, son rythme énergétique. Complétons le décor avec un peu de lumière blanche, des tubes fluorescents façon Matrix et un grand écran clignotant au dessous de la scène : « Go, Go, Go ! » Allons-y. Mélangez le tout et divisez-le en cinq parties. Le résultat : la fable postmoderne de Julien Gosselin dont la consigne est claire : toujours plus près, toujours plus fort, toujours plus rapide. Appelez cela théâtre-monde, théâtre-récit, odyssee théâtrale, théâtre-fleuve, lac, océan, peu importe, on ressentira toujours l'imprécision, on se verra continuellement dépassés, débordés, choqués par le geste (ou plutôt l'effet) impressionniste de Gosselin. Ainsi dit-il dans un entretien : « ce qui m'intéresse c'est de suivre le fil narratif d'un roman, et, partant de là, de dessiner des perspectives théâtrales, des chocs musicaux, des chocs de jeu ».

Si le roman est le monde de l'excès, l'endroit où ce dernier prend sa forme et installe son domaine, la pratique du théâtre peut être vue, chez Gosselin, comme l'espace où débordent les limites même de cet excès. Autrement dit, le théâtre, chez Gosselin, est toujours plus que le théâtre, jusqu'à devenir l'excès d'un excès, le spectacle de sa propre représentation. On peut voir, depuis le début de la pièce, comment les vidéastes accompagnent et enregistrent les acteurs qui dirigent leur parole à la caméra dans une sorte d'incursion (ou peut être intrusion ?) du cinéma dans le théâtre. Un grand écran pend du toit et les images confirment la réalité de la représentation, comme si celle-ci ne pouvait exister qu'à partir du moment où elle était reconnue par les images « en temps réel ». Théâtre qui devient cinéma qui redevient théâtre et se transforme enfin en documentaire, reportage, série TV... Un processus de métamorphose en continu, un alliage des arts qui vise la totalité, la Gesamtkunstwerk wagnerienne.

Mediapart – Mardi 20 septembre 2016 (Suite de l'article)

La violence de la violence

« Je le dis honnêtement : il faudrait entamer une longue psychanalyse pour savoir pourquoi la violence me questionne autant », confesse Gosselin. Si le fil conducteur de la narration de Bolaño, et d'une grande partie de son œuvre, est celui de déjouer le rapport qu'entretient le Mal avec la littérature – et c'est là probablement où réside l'inquiétante étrangeté de son succès, dans la façon dont il présente ce devenir animal de l'homme, dans son traitement intellectuel de l'horreur, dont la preuve est la voix chirurgicale du narrateur dans la troisième partie du roman *La partie de crimes* — Gosselin, quant à lui, au lieu de s'en tenir simplement au brouillage provoqué par Bolaño, choisit d'exagérer l'opération et de la doubler. Autrement dit, là où Bolaño joue à l'Histoire (ce vingtième siècle marqué à jamais par l'horreur), Gosselin la rejoue, comme s'il s'agissait d'un jeu vidéo, et désactive, paradoxalement, la force et la magnitude historique de l'événement.

À ce stade, la violence paraît au spectateur dépourvue de sens, vidée de son contenu original, jusqu'au point d'intégrer le décor général de la pièce (comme c'est le cas dans la scène répétitive du dernier acte quand le corps nu de Hans Reiter se contorsionne derrière la vitre, dans ce qui est censé représenter l'espace clos d'une chambre à gaz). Gosselin finit par donner sa forme esthétique à la violence, sans pourtant la questionner. Fascination ? Culte ? Ou tout simplement « fils de son temps », victime d'une société où, comme le pense Agamben, l'humanisation intégrale de l'animal coïncide avec l'animalisation intégrale de l'homme ? Autrement dit, avec sa dépolitisation, signe d'une époque, la nôtre, où le passé n'est plus qu'un effet « à la mode », un jeu, un choc dont on ne ressent même plus la douleur. Dans ce cas, comme nous l'apprend Kojève, aucun animal ne peut être snob...

Christian Galdón

best-of

cinémas



Victoria
de Juana Rio
Un film irrésistiblement
ardent et en même temps
profond, olympien, hyper
contemporain. Avec une
Virginie Efira à tomber.



Showgirl
de Paul Verhoeven
Regis en salle, le film de
Verhoeven est passé en
vingt ans du statut de novel
à celui de biérot préféragé.



Nectarama
de Bertrand Bonello
Des jeunes gens posent
des bombes à Paris et
se réfugient dans un grand
magasin. Entre action et
méditation, une splendeur.



Resier vertical
d'Alain Guiraudie
Une parabole traversée
de visions puissantes par
l'auteur de L'inconnu du lac.

séries



Loin de chez nous France & Cette dramédie
millions au format rare est la bonne surprise
française de la rentrée.
Braquo saison 6 Canal+ La série policière offre
un cast et ses personnages de films corrompus.
The Get Down Netflix La naissance du hip-hop
vue par Baz Luhrmann, Bordélique et exaltant.

musiques



Jorjaa
Jonjour solo
Le rappeur lyonnais
affine réalité son
accusant premier album.



Trentemøller
N'ion
Un album aussi sombre
que synthétique
du prodige de la scène
electro danoise.



La Femme
Mystère
Avec son deuxième
album turbulent,
La Femme réside l'ultra
des joyeuses animes
de la pop française.



De La Soul
And the Anonymous
Nobody
Trois de trente ans
après son premier album,
De La Soul revient avec
un disque bourré d'injets.

livres



Kronos
de Nicolas
Gendronowicz
Ce contre-journal
est une nouvelle
pièce à conviction
du genre singulier
du Polonais.



Breve histoire
de sept meurtres
de Marlon James
Une saga
phénoménale
sur les affres de
son ne-poudrière
par ce nouveau
prodige jamaïcain.



Anatomie
d'un soldat
d'Henry Parker
Un roman poignant
de la reconquête
de son par un
jeune homme
laissé pour mort.



Laitière ou le Fin
des hommes
d'Ivan Jablonka
A travers le récit
de la vie française
d'une fille de
18 ans, l'historien
Ivan Jablonka
interroge
la violence du
monde social.

guest-list

livre
Yernon Sobutez de Virginie Despenès
Mon biquin de plage est à l'humour
grinçant et style argotique, non ? Avec lui, l'hiper,
Tres ton mman lu d'uni sauto traite, ce que
m'a d'ailleurs donné envie d'en écrire un...

film
Old Boy de Park Chan-wook
Je suis fanatiquement un film plusieurs fois
au cinéma, *Old Boy* fait partie de ceux-là.
Enorme disque. Surtout en terme
de réalisation. Esthétiquement, c'est
grandiose. Un brillant mélange d'humour
noir et de propos de la violence qui
fait de ce réalisateur coréen un virtuose.

album
Horses de Patti Smith
Je l'ai découverte l'année dernière alors
que je cherchais une musique d'intro pour
mon spectacle. Avant plus une culture
hip-hop. L'avis d'abord paré à M.I.A. ou
Missy Elliott. Puis je suis tombée amoureuse
de la voix de Patti, de son intimité,
son émotion et sa fougue. C'est l'album est
un hymne à la liberté. Une liberté étrange
propos recueillis par Maxime de Abreu



Julie Bargeton
Son premier one woman show, *Barbare*,
reprend le 27 septembre à la Nouvelle
Seine, Paris 19 tous les mardis à 20 h.

bd



Kobane Calling
de Zerocalcare
Le carnet de
voyage sensible du
dessinateur italien
au Kurdistan syrien.



Filles des
Oiseaux t.1
de Florence Castac
Florence Castac
fait renaitre
l'éducation rigée
des jeunes filles
des années 1980.



Aujourd'hui,
demain, hier
de Roman
Muradov
Ce jeune Russe
influencé par
les jeux littéraires
fait preuve d'un
talent monstrueux.

scènes



Dom Juan
de Molière,
mise en scène
Jean-François
Svolder
Odéon-Théâtre
de l'Europe, Paris
Svolder fait de
la pièce de Molière
un splendide
cauchemar
vu par les yeux
de Spenserelle.



Les Frères
Karamazov
mise en scène
Frank Castorf
La Courneuve
Un fabuleux
rendez-vous avec
des âmes
damnées vouées
aux Enfers.



2666
mise en scène
Julien Gosselin
Odéon-Théâtre
de l'Europe, Paris
Une mise en
images et en sons
du roman-fleuve
de Roberto Bolaño,
vision dantesque
d'un XX^e siècle en
creuset de toutes
les violences.

expos



Position
Frêche La Belle
de M. Marsault
L'artiste danois
Christian
Falsness manipule
sans vergogne
ses visiteurs, et
interroge l'autorité.



Claude Parent
- Dessiner la mode
galerie Azeddine
Alia, Paris
Peu avant sa mort,
l'architecte Claude
Parent dessine
des croquis de
mode inspirés des
modèles du styliste
Azeddine Alia.
Sensuel et décalé.



So souvenir
de la lumière
Jeu de Faume,
Paris
Dans cette
rétrospective,
Jeanne Hadjithomas
et Khalil Jorege
interrogent le
statut des images,
particulièrement
quand elles ont
trait à la guerre.

jeux



No Man's Sky
PS4 et PC
Découvrez
des milliards
de planètes, toutes
plus sublimes
les unes que
les autres, dans
le plus beau
jeu du monde.



VA-11 Hall-A
Mac et PC
Le joueur est
dans le peau d'une
barrabà aux clients
étranges pour
lui faire découvrir
un univers
cyberpunk niche
et stimulant. La
fiction interactive
renouvelée.



Hyper
Light Drifter
Mac et PC
Un voyage
sédurant double
d'une éclatante
démonstration
des pouvoirs
quasi mystiques
du médium
vidéoludique.



Les Frères
Karamazov
mise en scène
Frank Castorf
La Courneuve
Un fabuleux
rendez-vous avec
des âmes
damnées vouées
aux Enfers.



2666
mise en scène
Julien Gosselin
Odéon-Théâtre
de l'Europe, Paris
Une mise en
images et en sons
du roman-fleuve
de Roberto Bolaño,
vision dantesque
d'un XX^e siècle en
creuset de toutes
les violences.



Silvan Bessan

La légende d'un siècle

Témoignant avec humilité de sa passion pour *2666*, **Julien Gosselin** gagne son pari d'un théâtre mis au service de la littérature, capable de refléter toute la démesure du roman-fleuve de **Roberto Bolaño**.

Pour embrasser les 1300 pages de *2666*, le roman testamentaire du Chilien Roberto Bolaño, Julien Gosselin ose le hors-norme d'un spectacle marathon de douze heures avec quatre entractes. Un parcours théâtral qui reprend la chronologie du livre dans la grande fidélité de son adaptation, pour en traduire la substantifique moelle. De la quête d'un mystérieux auteur allemand nommé Benno von Archimboldi à une enquête sur la violence propre à l'humain qui retrace l'histoire de notre XX^e siècle, les paysages de ce récit réveillent les sinistres souvenirs de la

Shoah par balles perpétrée par les nazis et rappellent le calvaire des femmes mexicaines violées et torturées dans une ville de fiction qui ressemble à s'y méprendre à celle de Ciudad Juárez, où une série de crimes similaires ont été commis.

On le sait d'ores et déjà, le spectacle fut plébiscité par une critique et un public unanimes lors de sa création à Avignon. Raison de plus pour se lancer dans l'analyse des raisons qui fondent son succès. Face à la folie digressive de l'œuvre littéraire et sa façon ludique de multiplier les clins d'œil aux romans de genre, Julien Gosselin oppose un théâtre de la ligne claire qui préfère

être au plus près du littéral plutôt que tenter d'ajouter son commentaire au déroulé d'un récit déjà proliférant.

Signée par Hubert Colas, la belle scénographie de boîtes transparentes – dont le ballet renouvelle de scène en scène l'espace de jeu du plateau – participe du même désir de donner un cadre simple et repérable à cette aventure à la géographie si variable. Sachez que l'on passe ainsi de divers pays d'Europe aux États-Unis et au Mexique sans se poser la moindre question... Par ailleurs, le metteur en scène a eu l'idée louable de faire traduire certains monologues dans leur langue originale pour nous donner à entendre l'histoire

tour à tour en anglais, en espagnol ou en allemand. Un supplément de vérité qui surclasse en émotion notre mémoire de simple lecteur.

Mais l'apport du théâtre ne s'arrête pas là. Maîtrisant aussi bien l'usage de la vidéo que celui d'une bande-son réalisée en live, Julien Gosselin fabrique un creuset irradiant. Le jeu des acteurs au plus près de la vérité de la multitude de leurs personnages, le recours à l'image qui esthétise et à une musique qui donne au plateau des allures de concert électro, tout concourt à faire de *2666* un spectacle total. Au final, c'est en faisant preuve d'une forme d'humilité que Julien Gosselin gagne son pari. **Patrick Sourd**

2666 d'après Roberto Bolaño, adaptation et mise en scène Julien Gosselin, jusqu'au 16 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe-Ateliers Berthier, Paris XVII^e, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris

THÉÂTRE

PROFITEZ DE RÉSERVATIONS À PRIX RÉDUITS SUR
WWW.TICKETAC.COM

2666

Julien Gosselin a ébloui Avignon avec ce voyage de près de douze heures au cours duquel il déploie le livre du regretté écrivain chilien Roberto Bolano. Du grand art. Et une manière de maîtriser le temps avec un souci du public très profond. Beaucoup de musique, de vidéo, un art de notre époque complètement maîtrisé. Jusqu'au 16 octobre aux Ateliers Berthier (XVII^e), Théâtre de l'Odéon. www.theatre-odeon.eu/fr

11 raisons d'aller voir 2666

Théâtre • Julien Gosselin met en scène le roman-fleuve de Roberto Bolaño. Onze heures de spectacle et autant de raisons d'y courir.

1. Pour l'histoire haletante de Roberto Bolaño. L'enjeu de ce roman inachevé de 1 350 pages consiste à retrouver la trace de Benno von Archimboldi, un écrivain de génie qui a disparu après la Seconde Guerre mondiale. **2. Pour le savant mélange des genres.** Le metteur en scène Julien Gosselin, 29 ans, puise son inspiration du côté du cinéma et des séries télé et fait preuve d'un sens du récit inégalable. **3. Pour la performance des 13 comédiens,** qui ne font jamais retomber l'intensité de la pièce. **4. Pour le génie du scénographe.** Avec trois cubes translucides, Hubert Colas fait surgir une église américaine, une boîte de nuit mexicaine, le front russe en 1942, un match de boxe, une chambre à gaz et un appartement londonien. Bluffant. **5. Pour tester ses limites.** Au bout de cinq heures, on est plongé dans un état second délicieux. **6. Pour la traduction de Robert Amutio,** d'une finesse remarquable. **7. Pour le falafel au poulet,** vendu sous une grande tente devant le théâtre lors des quatre entractes. **8. Pour l'expérience collective** et les discussions provoquées par le spectacle sous cette même tente. **9. Pour la musique électro** signée Rémi Alexandre et Guillaume Bachelé, jouée sur scène. **10. Pour pouvoir frimer** d'avoir tenu aussi facilement onze heures au théâtre. **11. Pour que de tels spectacles puissent continuer à voir le jour en France.** IGOR HANSEN-LØVE



Scénographie géniale pour spectacle au long-cours.



2666, d'après Roberto Bolaño.
Odéon-Théâtre de l'Europe,
les Ateliers Berthiers, Paris (XVII^e).
Jusqu'au 16 octobre. Puis en tournée.

CULTURE

23 SEPTEMBRE 2016

QUAND LE THÉÂTRE FAIT SON CINÉMA

Adaptations de films mythiques, utilisation croissante de la vidéo et des micro HF; nos scènes de théâtre ressemblent de plus en plus à des plateaux de tournage. Une revanche du spectacle vivant sur le septième art.

Par Philippe Chevilly



Les Damnés de Visconti,
mis en scène par Ivo Van Hove
à Avignon en juillet 2016,
avec Elsa Lepoivre, Guillaume
Gallienne et Loïc Corbery.

Les Echos Week-End – Vendredi 23 et samedi 24 septembre 2016 (Suite de l'article)

Le pari était osé. Pourtant, à en croire les réactions enthousiastes du public d'Avignon et d'une grande partie de la critique en juillet dernier, le Belge Ivo Van Hove a réussi à transformer le film sans doute le plus noir et le plus politique de Visconti *Les Damnés* en grand spectacle dans la Cour d'honneur du Palais des Papes. En utilisant tous les artifices de la scène – et d'abord la présence magnétique et virtuose de la troupe de la Comédie-Française – et du cinéma (vidéos, micros HF). Cette œuvre totale va maintenant faire les beaux jours de la Salle Richelieu, à Paris. Plus âpre, plus saisissante dans un espace fermé, la fable noire antinazie du génial réalisateur italien devrait être portée à son paroxysme.

La Maison de Molière qui puise dans le patrimoine du septième art, l'évènement est de taille! D'autant qu'un deuxième spectacle tiré d'un film est programmé en février:

La Règle du jeu de Jean Renoir, mis en scène par la Brésilienne Christiane Jatahy... L'administrateur de la Comédie-Française se défend d'avoir voulu faire de cette saison un « manifeste » pro-cinéma. Éric Ruf invoque son désir de faire rapidement appel à cette jeune artiste que tout le monde s'arrache – elle est associée au théâtre de l'Odéon cette année. Tout en assumant son choix: « Les conditions de représentations ont beaucoup changé au théâtre, comme le rapport au texte, moins rigide.

Le scénario de film est un bon compromis entre pièce traditionnelle et théâtre de plateau. Ivo Van Hove a une position bien arrêtée sur ce sujet: selon lui, le scénario est souvent une matière plus vivante qu'un texte dramatique et le cinéma traite de thèmes que le théâtre aborde peu ou pas... »

Doit-on les opposer? Cinéma et théâtre ont toujours été des arts très liés. De *Othello*, de Shakespeare revu par Orson Welles, à *Juste la fin du monde*, de Jean-Luc Lagarce revisité par Xavier Dolan sorti cette semaine, on sait ce que le premier doit au second. Éric Ruf rappelle que dans les premiers temps du muet, les distributions étaient faites pour l'essentiel avec des comédiens français (du Français). « Aujourd'hui, le théâtre prend sa revanche », plaisante-t-il. D'autres coups de théâtre « cinématographique » sont en gestation: Ivo Van Hove – qui par le passé s'est attaqué à *Rocco et ses frères* – va mettre en scène dès le mois de juin prochain au Grand théâtre du Luxembourg, *Obsession*, autre film de Visconti avec la star de cinéma britannique Jude Law. Metteur en scène polixte et iconoclaste, qui n'hésite pas à bousculer les classiques (un *Misanthrope* high-tech,



Le Mariage de Maria Braun, mis en scène par Thomas Ostermeier au Festival d'Avignon, en 2014.

un *Avare* trader), le Flamand, directeur du Toneelgroep d'Amsterdam, s'est fait depuis longtemps une spécialité d'adapter des classiques du septième art: les Italiens, Visconti, Antonioni et Pasolini (*Théorème*), le Suédois Bergman (*Cris et chuchotements*, *Scènes de la vie conjugale*, *Persona*), l'Américain Cassavetes (*Opening Night*, *Faces*), sans oublier Marguerite Duras (*India Song*).

Il n'est plus le seul à alterner pièces de théâtre et adaptations de films. Avant *Richard III* et *La Mouette*, en 2014, Thomas Ostermeier transformait *Le Mariage de Maria Braun* de Fassbinder en un envoûtant ballet fantôme. Rainer Werner Fassbinder est un bon exemple de la frontière poreuse qui sépare cinéma et théâtre. L'artiste disparu en 1982. n'a jamais choisi entre les deux disciplines: Si *Le Mariage de Maria Braun* (1979) est seulement un film *Les*

Larmes amères de Petra von Kant (1971) est l'adaptation cinématographique d'une pièce écrite l'année précédente par Fassbinder. Les mises en scène – pas toujours réussies – de ce vrai-faux boulevard s'inspirent inéluctablement des deux. Stanislas Nordey et Falk Richter, dans *Je suis Fassbinder*, ont pour leur part puisé dans l'œuvre cinématographique de l'artiste polymorphe, la matière d'un puissant manifeste sur l'Europe et le chaos du monde.

Une bonne pièce ne fait pas forcément un bon film – les adaptations très convenues de Shakespeare par le grand acteur britannique Kenneth Branagh le prouvent... et, à l'inverse, un bon scénario de film ne fait pas forcément un bon spectacle. En France, on a vu l'intrépide metteur en scène Daniel Benoin se casser les dents sur le *Whatever works* de Woody Allen et sur *L'Enterrement* (la suite de *Festen*), de Thomas Vinterberg. Décors trop lourds, jeu trop appuyé, transposées sur les planches la drôlerie de l'un et la gravité de l'autre viraient à la lourdeur.

Ivo Van Hove mettra en scène Jude Law, dans *Obsession*, de Visconti.





Les Frères Karamazov (Dostoïevski), mise en scène de Frank Castorf pour la Volksbühne de Berlin, 2015.

Qu'à cela ne tienne, ces accidents de parcours ne peuvent ralentir une tendance de fond ! D'autant que l'OPA du théâtre sur le cinéma ne se borne pas à l'emprunt de scénarios. Depuis plus de vingt ans, les moyens techniques du septième art, images et sons, ont investi les planches. D'abord, ce fut un gadget – quelques écrans posés ça et là. Puis, on s'est servi de la vidéo comme décor. Un choix autant esthétique qu'économique car projeter les images d'une forêt, d'une ville ou d'un palais, coûte moins cher qu'en créer de factices en carton-pâte. Peu à peu, les metteurs en scène se sont rendu compte du parti qu'ils pouvaient tirer de leurs nouveaux outils : faire des gros plans sur les personnages, démultiplier l'action avec la caméra, imposer un jeu naturel grâce à l'utilisation de micros...

Les Allemands ont été parmi les premiers à maîtriser cette technologie, à l'instar de Frank Castorf, auteur d'une décoiffante version des *Frères Karamazov*, programmée en ouverture au Festival d'automne, dont 90% du spectacle est en réalité un film tourné en direct ; sans oublier le Belge Guy Cassiers, dont on verra bientôt *Les Bienveillantes* à la MC93, et le sorcier

HUIT SUCCÈS DU CINÉMA INSPIRÉS DU THÉÂTRE

Marius, d'Alexandre Korda (France-1931) et/ou *Fanny* de Marc Allégret (France-1932), d'après Marcel Pagnol.

Othello, d'Orson Welles (États-Unis-1951), d'après Shakespeare.

Soudain l'été dernier, de Joseph Mankiewicz (États-Unis-1959), d'après Tennessee Williams.

Qui a peur de Virginia Woolf, de Mike Nichols (États-Unis-1966), d'après Edward Albee.

Ran, d'Akira Kurosawa (Japon-1985), d'après *Le Roi Lear*, de Shakespeare.

Cyrano de Bergerac, de Jean-Paul Rappeneau (France-1990), d'après Edmond Rostand.

Potiche, de François Ozon (France-2002), d'après Pierre Barillet et Jean-Pierre Gredy.

Carnage, de Roman Polanski (2011), d'après Yasmina Reza.

québécois Robert Lepage, toujours à la pointe de l'innovation scénique. Côté français, on se souvient qu'une des premières fois où l'utilisation de la vidéo s'est révélée convaincante, c'était à Aix-en-Provence en 1999 : *La Flûte enchantée* de Mozart mise en scène par Stéphane Braunschweig, avec son mur astucieux de téléviseurs. Quel chemin parcouru depuis... En 2012, à Avignon, on avait l'impression de voir le mur du Palais des Papes s'effondrer grâce à des images projetées, à la fin du *Maître et Marguerite*, de Bougalkov, magistralement adapté par l'Anglais Simon McBurney. Toujours à Avignon, en 2016, tandis que Ivo Van Hove filmait les fantômes des *Damnés* dans leurs cercueils, sur un plateau mouvant bombardé d'images et de musique techno, Julien Gosselin emmenait les spectateurs aux quatre coins du monde, dans sa transposition flamboyante de 2666, le roman-fluve de Roberto Bolaño.

Ce n'est pas par «branchitude» que Julien Gosselin a eu recours aux grands moyens du cinéma. «Je ne prépare pas mes mises en scène à l'avance. Je démarre avec deux trois idées seulement. Le recours à la vidéo s'est imposé de lui-même pour "2666", qui se déroule dans

Les Echos Week-End – Vendredi 23 et samedi 24 septembre 2016 (Suite de l'article)



HOLLYWOOD ON BROADWAY

Les comédies musicales sont moins timides que le théâtre pour piocher dans le patrimoine du cinéma. Wikipedia recense 171 «Musical based on films». Évidemment, il y a un système naturel de vases communicants avec les «films musicaux». Au point qu'on ne sait pas toujours si une œuvre a été créée d'abord pour la scène, ou pour l'écran. Il a fallu attendre 2015, pour que le Châtelet (associé avec Broadway) crée la première version scénique d'*Un Américain à Paris*, le film culte de Vicente Minnelli et George Gershwin. De même, *42nd Street* – la nouvelle production du Châtelet cette saison –, *Grand Hotel*, *Gigi*, *Flashdance*, *Hairspray*, *Sunset Boulevard*, *Singing in the rain*, *Victor/Victoria*, *Le Magicien d'Oz* ont-ils été des films, avant d'être à l'affiche à Broadway. Assumant son rôle de «global company» de divertissement, Disney multiplie les passerelles entre ses films, ses parcs d'attractions et le théâtre. Ses plus célèbres dessins animés, enrichis de quelques chansons nouvelles, sont devenus des comédies

musicales familiales à succès : de la plus kitsch, *La Belle et la Bête*, à la plus fine, *Le Roi Lion*, en passant par *Pinocchio*, *Mary Poppins*, *Toy Story*... Sans oublier ces blockbusters ou films indépendants cultes qui, contre toute attente, connaissent une seconde vie sur la scène... et en musique. Citons pêle-mêle, *Billy Elliott* (très réussi), *Priscilla folle du désert*, *Rocky*, *Barbarella*, *Big Fish*, *Retour vers le futur*, *Bodyguard*, *Carrie*, *La couleur pourpre*, *Evil dead*, *King Kong*, *Miss Little Sunshine*, *Love story*, *Peggy Sue got Married*, *Shrek*... Il y a à sans doute à boire et à manger dans cet inventaire à la Prévert... Pour finir sur deux notes plus sérieuses, rappelons que *A Little Night Music*, classique du grand Stephen Sondheim est tiré du film de Bergman *Sourires d'une nuit d'été*. Le goût pour le septième art gagne aussi l'opéra. En 2014, le Teatro Real de Madrid a présenté une version lyrique du *Secret de Brokeback Mountain*, composée par Charles Wuorinen et mise en scène par l'incontournable Ivo Van Hove...



plusieurs lieux et dans plusieurs temps.» Quand à ce «trop-plein» d'images et de musique, il est voulu : il est l'image du roman furieux, démesuré de Bolaño. Présenté actuellement à L'Odéon, cet opus hypnotique de onze heures fusionne admirablement les grands moyens du théâtre et du septième art. Grâce à la vidéo, on capte tout de la fête qui se joue sur la terrasse d'un immeuble en Espagne, on est plongé dans l'atmosphère moite d'une boîte de nuit au Mexique. Les acteurs sont filmés en gros plan au cœur de l'action, mais lorsque ils ont à dire un monologue, ils s'adressent directement au spectateur à l'avant-scène. Et quand, ni les moyens du cinéma, ni ceux du théâtre ne parviennent à exprimer l'indicible (comme dans la quatrième partie où sont énumérées les meurtres atroces de femmes mexicaines), Julien Gosselin projette les mots et les phrases terribles de Roberto Bolaño en fond de scène...

À gauche : la comédie musicale *Le Roi Lion*, à Mogador en 2007, avec Jee-L dans le rôle-titre.

Ci-dessus : *2066*, mise en scène de Julien Gosselin, est actuellement joué aux Ateliers Berthier, à Paris.

Les Echos Week-End – Vendredi 23 et samedi 24 septembre 2016 (Suite de l'article)



Ce dialogue théâtre et cinéma, est aussi la marque de fabrique de la Brésilienne Christiane Jatahy. C'est en découvrant l'an dernier son traitement «bipolaire» des *Trois Sœurs* qu'Éric Ruf lui a proposé de mettre en scène un spectacle au Français. Dans cette relecture moderne et raccourcie de la pièce de Tchekhov, le public est réparti en deux groupes. Dans une première salle, il voit la pièce jouée; dans une seconde, la pièce filmée en direct. Chacun change de côté à l'entracte, avant que le tout soit rejoué-refilmé. Vu sous ses deux aspects, le spectacle prend une incroyable densité. Au jeu des apparences, physique et charnel, des actrices, répond le film de leurs émotions profondes saisies en gros plan. Le Français Cyril Teste va plus loin encore. En 2014, dans *Nobody*, d'après des textes de Falk Richter, il mettait en scène dans un bureau vitré un groupe de consultants

en restructurations, au bord de la crise de nerfs. Leurs visages, leurs gestes intimes et leur désarroi étaient projetés au-dessus de la scène. Progressivement le regard s'élevait et le spectateur oubliait la pièce pour le film.

Bien sûr, cette «hybridation» ne fait pas l'unanimité. Passons sur les gardiens du temple, qui fustigent «l'absence de texte», quand un classique du cinéma est porté à la scène – oubliant qu'il est souvent écrit par un grand scénariste, qui maîtrise les dialogues aussi bien qu'un auteur dramatique. Mais la principale critique touche à la déshumanisation et à la perte de sens d'un théâtre voué à une surenchère technologique. Julien Gosselin reconnaît le danger: «*Quand on est bloqué dans une mise en scène, le recours aux artifices du cinéma peut être une solution de facilité.*» Mais des stars des planches comme Roberto Castellucci, Bob Wilson ou

SPECTACLES À VOIR À PARIS

Les Damnés,
Visconti/Ivo Van Hove.
Paris, Comédie-
Française, Salle
Richelieu en alternance
du 24 septembre au
13 janvier
(01 44 58 15 15).

2666,
Roberto Bolaño/
Julien Gosselin, Paris,
Odéon-Berthier,
jusqu'au 16 octobre
(01 44 85 40 40).

The Fountainhead,
Ayn Rand/
Ivo Van Hove,
Théâtre de L'Odéon,
du 10 au 17 novembre.

Vu du pont,
Arthur Miller/Ivo Van
Hove, Théâtre de
L'Odéon, du 4 janvier
au 4 février.

La Règle du jeu,
Jean Renoir/Christiane
Jatahy. La Comédie-
Française, du 4 février
au 15 juin.

Joël Pommerat, crée des images magnifiques sans avoir besoin de recourir à la vidéo. Même un jeune trublion du théâtre comme Thomas Jolly, qui met en scène Shakespeare comme une série télé pop-rock, rejette l'usage de la vidéo et des micros dans ses spectacles. «*Quand j'ai monté «Henri VI», à chaque fois que la vidéo paraissait à même de résoudre un problème, je trouvais une solution théâtrale plus simple et plus belle. Et puis j'aime qu'on déclame... Que l'acteur donne de la voix, s'adresse autant aux derniers rangs qu'aux premiers. Je ne suis pas contre l'usage des moyens du cinéma, à partir du moment où ils servent à créer une illusion inédite. Le jour où l'on maîtrisera les hologrammes par exemple, je m'en servirai volontiers...*»

Ivo Van Hove, en tout cas, sait créer de l'illusion. Quand, dans *Les Damnés*, il alterne les images des acteurs captés en direct et des scènes tournées en amont (pour évoquer dans une forme stylisée la Nuit des longs couteaux); quand il se sert d'un ventilateur de cinéma pour créer une tempête dantesque dans *Persona* ou simuler l'explosion d'immeubles dans *The Fountainhead*... Mais son tropisme cinématographique, chez lui comme chez d'autres grands d'Europe, n'est pas systématique. Dans sa mise en scène bouleversante de *Vu du pont*, pièce d'Arthur Miller, qui tourne encore en France cette saison, il n'utilise pas de vidéo.

Les technologies du cinéma ne sont pas adaptées à toutes les œuvres. Elles sont un moyen parmi d'autres de rendre un spectacle plus vrai, plus actuel et plus proche. En abolissant la frontière avec le septième art, le théâtre ne s'est pas transformé en monstre. Il a démontré sa capacité à évoluer, à se renouveler, à chercher les meilleurs outils pour dire le monde au présent... et rester vivant. ●

Plus d'infos sur www.lesechos.fr/ue

« 2666 », l'odyssée du bien et du mal

PATRICIE TRAPIER  @patricetrapier

Un metteur en scène de 29 ans qui adapte un roman inachevé de 1.350 pages, douze heures de représentation (en deux soirées, les mercredis et jeudis ou d'une seule traite, le week-end mais avec quatre entractes...). Voilà pour le livre des records mais dès les premières minutes de *2666*, l'on oublie la performance, happé par le souffle romanesque de Roberto Bolaño brillamment porté par Julien Gosselin.

Il y a trois ans, le fondateur de la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur avait fait sensation à Avignon avec sa mise en scène du roman de Michel Houellebecq *Les Particules élémentaires*. Cet été, il a de nouveau enthousiasmé le public avec son adaptation de l'œuvre posthume du romancier chilien, l'un des grands textes de ce début de XXI^e siècle.

Entre Europe et Mexique, nazisme et cartels

Dans *2666*, il est question de Benno von Archimboldi, un écrivain allemand disparu. À la recherche de ce mythe, quatre jeunes universitaires se rendent à Santa Teresa (Ciudad Juárez, en réalité), où des centaines de jeunes femmes sont retrouvées mortes, torturées et violées. On y croise un jeune journaliste de Harlem, qui couvre un combat



PASCAL VICTOR/ARTCOMART

de boxe et finit par enquêter sur les disparues, et Amalfitano, un autre universitaire qui, après avoir quitté l'Espagne avec sa fille Rosa, entend des voix, cartographie les relations entre grands penseurs, accroche à un fil à linge un exemplaire d'un livre de Marcel Duchamp et regarde les pages voler au vent.

Julien Gosselin a respecté à la lettre les cinq parties du roman et la langue de Bolaño. Son parti pris est pluri-artistique : de la musique électro, des nombreuses vidéos en direct, une scénographie d'Hubert Colas sous forme de cubes translucides mobiles qui dessinent de véritables pièces d'art contemporain.

Entre l'Europe et le Mexique, des massacres nazis sur le front russe jusqu'à la barbarie des cartels mexicains, *2666* nous interroge : à quoi sert-il que philosophes et poètes décrivent le mal absolu s'ils ne peuvent s'y opposer ? La quatrième partie, qui égrene la litanie des suppliciées, pousse le spectateur à bout avant de l'apaiser avec la véritable histoire d'Archimboldi. L'on sort abasourdi et enthousiasmé par ce spectacle total. ●

2666 ★★★★★, mise en scène de Julien Gosselin. Odéon-Théâtre de l'Europe Ateliers Berthier, Paris (75017). Jusqu'au 16 octobre. Réserv. : 01 44 85 40 40 et theatre-odeon.eu

Sélection critique par
Sylviane
Bernard-Gresh

2666

D'après Roberto Bolaño,
adaptation et mise en scène de
Julien Gosselin. Jusqu'au 16 oct.,
1^{re} partie: 18h (mer.), durée: 5h30.
2^e partie: 18h (jeu.), durée: 4h.
Intégrale: 11h (sam., dim.), durée:
11h. Odéon – Théâtre de l'Europe
aux Ateliers Berthier, 8, bd
Berthier, 17^e, 01 53 45 17 17,
festival-automne.com. (20-54 €).

T Est-ce de partager avec
des acteurs une héroïque
expérience de la fatigue et du
temps ? Est-ce cette musique
live et ces images vidéo
omniprésentes ? Le public
du 2666, monté par Julien
Gosselin, 29 ans, d'après le
torrentiel roman de Roberto
Bolaño (1953-2003), garde les
nerfs à vif et l'esprit surstimulé
onze heures durant. Du
vaudeville au polar, c'est
l'écriture même qui est mise
en scène ici dans tous ses
possibles. Quel est le lien
entre la quête d'un mystérieux
écrivain allemand (né en 1920),
que quatre jeunes critiques
européens cherchent
désespérément, et ces crimes
authentiques de centaines
de femmes à la frontière
du Mexique ? L'horreur
d'un siècle épuisé d'exister,
condamné à se replier sur
l'art, la littérature ou les
atrocités sanglantes, pour
ne pas définitivement crever.
L'art ou la mort. Gosselin et sa
bande de comédiens se jouent
pourtant ici des formes, des
codes, s'en amusent. Règne
une ouverture au monde, aux
autres, à l'ailleurs, même dans
leurs faces les plus sombres,
qui enchante et fascine. – *F.P.*

best-of



2666

mise en scène
Julien Gosselin
Odéon-Théâtre
de l'Europe, Paris
Mise en images et
en sons du roman
de Roberto Bolaño,
vision dantesque
d'un XX^e siècle en
creuset de toutes
les violences.

Théâtre

Sur les planches, « Vania », « Edmond », « 2666 » Écritures d'hier et d'aujourd'hui

Une version moderne d'« Oncle Vania », une évocation de la création de « Cyrano de Bergerac » et l'adaptation du roman monstre de Roberto Bolano, « 2666 ». Une semaine éclectique.

● **Au Vieux-Colombier (1)**, Julie Deliquet, fondatrice d'un collectif, dirige les Comédiens-Français dans une adaptation du chef-d'œuvre de Tchekhov. « Vania », d'après « Oncle Vania ». Elle a fait transformer la salle en un espace bifrontal et installé au milieu une longue table. On craint un peu la redite, car elle a souvent utilisé ce dispositif. On est dans notre époque, puisqu'à un moment la maisonnée regarde un film avec un vidéoprojecteur et que la cafetière électrique fait son petit bruit. Il y a des improvisations et des parties fixées. Tchekhov est plus fort et la version est fidèle.

Les interprètes sont tous excel-

lents, très engagés, expressifs, ils ne craignent pas l'émotivité, du rire et des disputes aux larmes. Dans le rôle-titre, Laurent Stocker est bouleversant, comme Anna Cervinka, la nièce Sonia. Stéphane Varupenne, est un Astrov solaire et blessé, digne, remarquable. Hervé Pierre, le professeur Serebriakov, est parfait dans l'emportement, l'égoïsme, l'aveuglement. Elena, sa deuxième épouse a la grâce de Florence Viala. Dominique Blanc ne craint pas de jouer la grand-mère, tandis que Noam Morgensztern est un Tielieguine convaincant.

Au Théâtre du Palais-Royal (2), Alexis Michalik, auteur du « Porteur d'histoire » et du « Cercle des illusionnistes », deux très bonnes pièces, dirige un groupe de comédiens à fortes personnalités dans son nouvel opus, « Edmond ». Il nous raconte l'histoire vraie de la création triomphale de « Cyrano de Bergerac » en 1897. Du théâtre de troupe, du théâtre dans le théâtre. C'est drôle, chaleureux, instructif, émouvant, plein d'esprit. Du grand théâtre populaire, accessible, qui plaira à tous et qui divertit et enchante.

Un spectacle fleuve

Aux **Ateliers Berthier (3)**, on a revu « 2666 », l'adaptation du roman posthume du Chilien Roberto Bolano, qui, après la création à Valenciennes, a triomphé au dernier festival d'Avignon. Revoir le spectacle fleuve, 11 heures, entractes compris, en intégrale, confirme la force du metteur en scène Julien Gosselin, qui avait enthousiasmé critique et public avec son adaptation des « Particules élémentaires » de Michel Houellebecq. Encore un travail de troupe, avec un groupe de



« Edmond »

ALEJANDRO GUERRERO

jeunes comédiens renforcé de la présence de Frédéric Leidgens. Musique en direct, vidéo donnent une ampleur opératique au spectacle qui est vraiment très intéressant.

L'histoire des quatre universitaires, trois hommes et une femme, passionnés par un mystérieux écrivain, fait voyager d'Europe au Mexique, de nos jours aux années terribles du nazisme. Il y a de la passion, de l'amour pour les êtres et pour le savoir, des moments très éprouvants – notamment dans la quatrième partie, celle des femmes violées, assassinées de Santa-Teresa (Ciudad Juarez). Il y a de l'humour, de l'esprit, du suspense et une virtuosité théâtrale qui mérite ce voyage!

Armelle Héliot

(1) Jusqu'au 6 novembre.

Tél. 01.44.58.15.15,
www.comedie-francaise.fr

(2) Tél. 01.42.97.40.00,
www.theatrepalaisroyal.com

(3) Jusqu'au 16 octobre.

En deux soirs en semaine, en intégrale le week-end.

Tél. 01.44.85.40.40, www.theatre-odeon.eu
Une tournée suit, à Toulouse, Brest, Grenoble, Strasbourg, Mulhouse, Amsterdam

Au plaisir de la revoyure

CHRONIQUE Les spectacles mûrissent. Trois mois après Avignon, que deviennent « 2666 » et « Les Damnés » ?



LE THÉÂTRE
Armelle Héliot
aheliot@lefigaro.fr
blog.lefigaro.fr/theatre

Ce n'est pas à Avignon, mais au Phénix de Valenciennes, son berceau, que nous avions assisté fin juin à l'une des premières représentations publiques de *2666*, spectacle au long cours de Julien Gosselin d'après le roman du Chilien Roberto Bolaño. Le jeune metteur en scène qui n'a toujours pas 30 ans avait enthousiasmé public et critiques, deux saisons auparavant, avec une malicieuse adaptation d'une partie des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Musique, vidéo, troupe, tout le monde

avait été séduit par la qualité de l'engagement et l'intelligence de la transcription.

On a refait le voyage, dans sa version intégrale, aux Ateliers Berthier. La scénographie stricte et mobile d'Hubert Colas s'inscrit à la perfection. Un jeu de boîtes transparentes dessinant, avec l'appui des lumières, les espaces différents des cinq livres qui composent *2666*. Les musiciens sont juchés sur le « toit » du décor. Ils ne lâchent pas le fil de la représentation qui va et vient du jeu en direct au jeu filmé par la vidéo. Les deux modes dialoguent et, lorsque des langues étrangères s'insinuent, les surtitrages sont très lisibles, comme ils le sont dans cette éprouvante quatrième partie, litanie des mortes de Santa Teresa.

Tout se noue, on s'en souvient, parce que quatre universitaires européens, trentenaires, se passionnent



Dans le dispositif particulier des *Damnés*, la scène d'ouverture : l'anniversaire du baron Joachim (Didier Sandre). © VICTOR/ARTCOMART

pour un écrivain allemand nommé Archimboldi, certains l'ont traduit, ils le commentent. Ils rêvent de le rencontrer. Leur recherche les conduira jusque dans une ville mexicaine qui ressemble à l'angoissante Ciudad Juárez.

Il y a du roman policier dans *2666*, une quête, des secrets, de la violence, des ruptures de ton. C'est parfois très drôle. Le spectacle s'est densifié, le jeu des comédiens s'est approfondi, le rythme resserré. Julien Gosselin n'a cessé de travailler et son défi prend tout son sens ici. On ne voit pas passer le temps : onze heures pourtant, entractes compris.

Partis pris radicaux

Le plateau de la salle Richelieu paraît très étroit lorsque l'on revoit *Les Damnés*, qui se donnaient l'été dernier dans la cour d'honneur du Palais des papes. Le scénographe Jan Versweyeld doit composer avec l'absence de dégagements. À jardin (à gauche pour le public), les tables de maquilla-

ge sont là, les portants des costumes aussi. Mais les interprètes n'ont plus cet espace d'attente et d'observation, assis sur des chaises, silencieux, recueillis. Cela ajoutait au mystère de ce spectacle, dont Ivo van Hove accentuait le caractère de cérémonial. À court, il n'y a plus les cercueils qui jouent un si grand rôle dans cette transposition du noir scénario de Nicola Badalucco, Enrico Medioli, Luchino Visconti. Mais on les retrouve sur l'écran central, planté dans la profondeur, happant les regards.

Les partis pris radicaux d'Ivo van Hove prennent un relief terrible dans le théâtre à l'italienne, lourd de ses ors et velours. Lorsque les interprètes se présentent sur la scène et se figent, de moins en moins nombreux tandis qu'avance la tragédie, les pleins feux saisissent la salle. Le public si proche semble tétanisé. Il est indéniable que l'on a perdu le lyrisme que l'espace, les pierres, le ciel constellé donnaient à la représentation. Curieusement, si le

palimpseste shakespearien apparaît plus clairement, on éprouve le manque d'une écriture flamboyante.

Onze interprètes nous permettent de comprendre les personnages intérieurement carbonisés, membres de la famille Essenbeck et leur entourage. L'enfer, ces damnés le portent en eux.

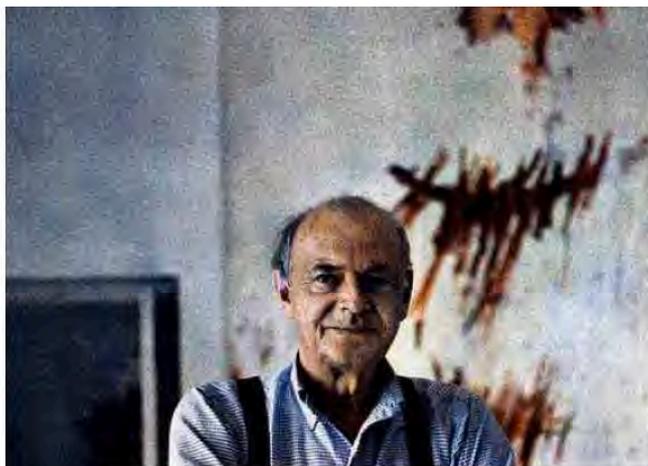
La discipline et les dons, l'esprit des comédiens français, apportent beaucoup. D'entrée, le bref chemin du Baron Joachim, Didier Sandre, donne le la d'une hauteur de jeu vertigineuse. Nul, ici, ne s'épargne. Ce sont eux qui donnent aux *Damnés* leur sens. Mais une force s'est évaporée, qui tient à l'accord d'un lieu et d'un projet. ■
2666 aux Ateliers Berthier de l'Odéon (Paris XVII^e), à 18 h les mer. et jeu, à 11 h les sam. et dim., jusqu'au 16 octobre. Durée de l'intégrale : 11h 05 avec entractes très bien placés. Tél. : 01 44 85 40 40.
Les Damnés à la Comédie-Française (Paris I^{er}), en alternance jusqu'au 13 janvier. Durée : 2h 15 sans entracte. Tél. : 01 44 58 15 15.

Georgia O'Keeffe, la légende américaine

ARTS Muse d'Alfred Stieglitz, la peintre des fleurs et des os du désert refusait d'incarner l'art au féminin. Démonstration à la Tate Modern.

VALÉRIE DUPONCHELLE @VDuponchelle
ENVOYÉE SPÉCIALE À LONDRES

après, il lui consacre une exposition personnelle de fusains et d'aquarelles faits au Texas, sous l'émotion de la musique ou du paysage, comme le préconi-



Comment Cy?

—Cy Twombly a beau briller désormais au firmament de l'histoire de l'art (littéralement puisque le Louvre l'invita en 2010 à peindre une fresque au plafond d'une de ses salles), il a longtemps plutôt pris la tangente et savamment entretenu cette position marginale et les aberrations qui vont

Le prénom

Cy n'est ni son véritable prénom, ni même un pseudonyme qu'il se serait choisi. Né Edwin Parker Twombly, il est renommé Cy par son père, prof d'athlétisme et fan de Cyclone Young, joueur de base-ball vedette de la fin du XIX^e siècle.

de pair, tout au long de sa vie. Et au-delà.

Exil Une chance

Passé, au seuil des années 1950, par le Black Mountain College, université libre et autogérée de Caroline du Nord où le désir des uns et des autres, peintres, poètes ou chorégraphes (Franz Kline, John Cage ou Merce Cunningham sont de la partie) est de faire communauté et de fuir le courant dominant de l'expressionnisme à la Pollock, Twombly finit vite par quitter même le sol américain. Après une escapade de huit mois à Tanger la beatnik avec Paul Bowles, il emménage avec sa femme, la portraitiste et baronne italienne Taciana Franchetti, dans un palais romain, avec vue sur le Colisée, dallage à damiers et salles démesurées qui serviront de cadre à une série de mode publiée par *Vogue* en 1968.

Quand, en 1964, le puissant marchand Leo Castelli tente de le lancer dans le monde de l'art américain, l'exposition, hagiographie abstraite de l'empereur romain Commode, est un four. Personne n'y comprend rien. Twombly s'en réjouira en disant ceci, sans qu'on sache trop si c'était ironique ou sincère: «Après cette expo, je suis devenu l'artiste le plus chanceux du monde pour quelque temps: personne n'en avait rien à faire de ce que j'avais fait.»

Un baiser

Mort en 2011, Twombly, plus ou moins réconcilié avec les États-Unis à partir de 1979 et une rétrospective au Whitney, laisse moins de marbre. Mais c'est l'excès inverse, un trop-plein d'amour et de gloire, qui accable son œuvre, maxi-postérisée dans les boutiques de produits dérivés. Surtout, en 2007, à la Fondation Lambert en Avignon, une certaine Rindy Sam embrassa goulument une de ses toiles, y laissant la bave de son rouge à lèvres.

Centre Pompidou (Paris), du 30 novembre 2016 au 24 avril 2017

Cardiogramme

La peinture et les dessins de Twombly tiennent du geste improvisé et de l'écriture relâchée, du griffonnage, de la rayure plutôt que de la ligne claire et ciselée. Rien en somme de fini, de déchiffrable ni de trop calculé. Du coup, cela se fait les yeux fermés – Twombly raconta en avoir fait initialement les premières expériences dans le noir lors de son service militaire – et en écoutant les pulsations de son rythme cardiaque afin de les retranscrire aussitôt. L'art du tableau au cardio.

Diabolique « 2666 »

—Il faudra dealer au marché noir une place à l'une des représentations fleuves (douze heures!) du spectacle événement *2666*, mis en scène par **Julien Gosselin** d'après le roman posthume de plus de mille pages du Chilien Roberto Bolaño.

Benjamin des metteurs en scènes du Festival d'Avignon, Gosselin, 29 ans, avait été remarqué pour sa version des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq. Le sens de la démesure habite ce jeune homme impétueux, salué pour la maestria d'un spectacle où les comédiens survoltés se confrontent à un texte diabolique sur le Mal, à travers notamment la description précise des meurtres de plus de deux cents femmes dans la ville de Ciudad Juárez, au Mexique, entre 1993 et 1997.

Ateliers Berthier (Paris), jusqu'au 16 octobre



Playlist

VOGUE HOMMES 24

Seize classiques revisités: AIR Au fond du rêve doré

WILLIE BOBO The Look of Love

CHROMATICS I'm on fire

ELECTRELANE Smalltown Boy

GIRL BAND Why they hide their bodies under my garage

HOT CHIP Dancer in the Dark

LCD SOUNDSYSTEM Bye Bye Bayou

HUDSON MOHAWKE Escape

NANA MOUSKOURI Smoke gets in your eyes

JEAN-LOUIS MURAT Marie-Jeanne

WILL OLDHAM & TORTOISE Daniel

PORTISHEAD SOS

PRIMAL SCREAM (FEAT. KATE MOSS) Some Velvet Morning

JIMMY SCOTT Nothing compares 2 U

THE SLITS I heard it through the grapevine

SONIC YOUTH Ça plane pour moi



Le combat 2666

Après Avignon, c'est le point d'orgue du Festival d'Automne : *2666*, le chef-d'œuvre de Roberto Bolaño mis en scène par Julien Gosselin. Une réussite, mais parfois un peu sage.

PAR CHARLOTTE PERSICAIRE

Il y a dans le métro cette bande d'étudiantes rigolardes et fines. Elles sortent, comme moi, Porte de Clichy, vers les ateliers Berthier ; elles se lancent dans *2666*, sans avoir lu le roman-monstre de Bolaño, avec l'heureuse désinvolture de celles qui ne savent pas ce qui les attend. Comment leur dire ? Vous allez pénétrer dans un « combat » comme dirait son auteur, démesuré, d'un désespoir constant et sourd, qui ne sera pas un instant altéré par une faiblesse ou une accalmie. Et ce combat vous envoûtera, aussi noir soit-il. D'une noirceur qui s'adresse à vous, filles du XXI^e siècle, pleine de violence ambiguë, de fêtes, de cadavres de femmes sensuelles, de

poètes internés, de jeunes mères qui meurent du SIDA parce qu'elles ont trop aimé et d'intellectuels désœuvrés. Non que l'on ne rie pas chez Bolaño, ça arrive, mais sans jamais abandonner la guerre que l'on mène à Londres, Paris, Barcelone, et surtout Santa Teresa. Ce nom désigne le point névralgique de l'enfer : une ville où l'on sacrifie des jeunes filles, sans arrêt. Rien n'est plus grave dans le monde de Bolaño, que la réminiscence archaïque de la violence envers les jeunes filles. Et s'il s'attache à des écrivains, des « critiques », des poètes, des universitaires, c'est pour mieux comprendre d'où vient cette violence fondamentale, pour mieux les lancer sur cette piste d'un secret qui

s'offre et se défile, à les rendre fous. « *La folie est contagieuse* », nous murmure l'une des jeunes femmes filmées en gros plan dans la mise en scène de Gosselin.

Les filles en s'asseyant au quatrième rang, à côté de moi, bavardent encore. L'obscurité tombe, le nom de Santa Teresa s'affiche sur l'immense écran noir qui domine la scène, un badinage télévisuel s'enclenche sans images, soudain entrecoupé d'un halètement féminin, un appel à agir face aux meurtres, son hurlement final retentit longtemps dans le noir : bienvenue dans *2666*. Les étudiantes, à côté de moi, ne bougent plus. Le choix du metteur en scène, de nous interpeller d'abord par un cri, avant l'apparition des comédiens, parvient à tendre la salle, à la placer dans cette atmosphère semi-cauchemardesque qui dominera toute la représentation, les 11 heures de spectacle, entractes compris.

La caméra Kafka

Je me demande si Julien Gosselin n'est pas parti vers Bolaño avec la même innocence que ces jeunes filles qui se taisent à mes côtés. Le metteur en scène le reconnaît dans ses entretiens : après le succès de ses *Particules élémentaires*, il cherchait un grand roman du XX^e siècle, peut-être allemand, à adapter. Il a choisi *2666*, qui n'est ni allemand, ni du siècle dernier, mais la grande œuvre de Bolaño, parue à titre posthume en 2004 chez Christian Bourgois. C'est peu dire que ce fut un événement : *2666*, c'est jusqu'ici l'apport à la littérature le plus important du XXI^e siècle. Superbe décision de prendre ce livre-là, d'être le premier en France à l'adapter pour la scène, de faire entrer dans le théâtre l'ambition folle des nouveaux postmodernes des années 2000. Le lien que fait le jeune metteur en scène est très juste : *2666*, c'est la suite du grand roman allemand du siècle dernier. « *Le plus grand écrivain de la langue allemande ?* » demande l'un des personnages, « *je croyais que c'était Kafka* ». La filiation est répétée à plusieurs reprises, Bolaño n'est pas seulement l'icône postmoderne de l'Amérique du Sud, il est aussi le cousin de l'homme de Prague. Si l'on en doute, il suffirait de se pencher sur les femmes de son livre : tragiques et sexuelles. Jamais entièrement folles, jamais entièrement prophétesses, kafkaïennes. Ou sur ce personnage d'universitaire mélancolique, Pierrot, cloué sur son fauteuil roulant, magnifiquement incarné par Joseph Drouet. Dans le labyrinthe *2666*, Gosselin avance caméra à l'épaule. Idée kafkaïenne

« Dans le labyrinthe 2666, Gosselin avance caméra à l'épaule »

s'il en est : isoler les êtres, les déposséder de leurs libertés de mouvement, les épingleur par l'image. Tendances lourdes aussi du théâtre contemporain, mais on ne s'en plaint pas, au contraire.

Lors de la première partie, celle des « Critiques », les scènes de sexe filmées en direct surgissent donc au-dessus de la scène comme un second spectacle, surtitrant le premier, celui du récit d'amitié, et d'amour, entre les quatre critiques européens. Si la troupe de Gosselin se révèle habitée par une énergie exceptionnelle, et le talent de passer d'une langue à l'autre, on admirera d'ailleurs la prouesse de Frédéric Leidgens en allemand, toujours juste, on regrette qu'ils n'aient pas plus d'espace pour bouger dans ce début. Parce qu'ils sont quatre intellectuels, ces personnages sont figés ? La pensée ne s'incarnerait au théâtre qu'en discours ? Dommage que ces corps ne soient pas plus dansants, et plus illuminés sur scène. Plus habités par la transe de Bolaño. L'on aurait aimé par exemple que le fameux peintre qui s'est coupé la main et l'a suspendu à un portrait autobiographique (Pourquoi ? « *Pour l'argent* » répond l'un des critiques), sorte de l'obscurité, se distingue mieux.

Vers le délire

Mais plus le spectacle avance, plus Gosselin joue de sa caméra avec virtuosité : au son d'une musique électro coordonnée à la montée de la violence, il nous mène dans son film-théâtre : des visages, des peaux, des cadavres de femmes qu'il fait surgir à l'écran, et sur scène, avec l'habileté d'un Hitchcock. Les comédiens parlent face caméra, hurlent pour certaines, donnant un sentiment de suffocation, éprouvant, singulier. L'on s'accroche à la rare phrase d'espoir prononcée sur ce qui ne trahit pas, « le courage et l'amour des enfants ». Et la techno-transe vient au fur et à mesure redoubler les battements de nos pouls. Pas une seconde on ne s'ennuie. Une fumée emplit des cubes de verre, des voix tonnent dans l'obscurité, ce grand foutoir vers lequel Bolaño nous mène, Gosselin le restitue dans une composition multiple et riche d'images, de sons, d'écrans. C'est là qu'il est le plus accompli, le plus délirant, le plus fidèle à Bolaño. À la sortie de la représentation, les étudiantes ne rigolent plus, mais les yeux rouges affichent l'orgueil d'avoir mené chacune leur combat *2666*.

2666

Roberto Bolaño.
Mise en scène Julien Gosselin, avec Guillaume Bachelé, Joseph Drouet, Noémie Gantier, Frédéric Leidgens... Théâtre de l'Odéon (Ateliers Berthier), jusqu'au 16 octobre. Spectacle inclus dans le Festival d'Automne.

L'actualité

2666

Après *Les Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin et sa compagnie attaquent un chantier peut-être encore plus fou : adapter l'enquête vertigineuse sur l'écriture d'un chef-d'œuvre du Chilien Roberto Bolaño. Dès sa parution posthume en 2004, *2666* a été salué par la critique internationale comme l'un des grands textes du début du ^{xxi} siècle. Par son statut et son contenu, l'ultime roman-cosmos de Bolaño est impossible à résumer. Ses cinq parties peuvent se lire séparément. Elles se jouent entre l'ancien et le nouveau mondes et s'étendent des lendemains de la Première Guerre mondiale jusqu'à nos jours. L'univers tel que l'auteur le donne à voir paraît n'avoir son centre



2666 de Roberto Bolaño, adapte et mis en scène par Julien Gosselin à l'Odeon – Théâtre de l'Europe © Simon Gosselin

nulle part et sa circonférence partout. Ou alors, si centre il y a, celui-ci ne cesse de se dérober.

Du 10 septembre au 16 octobre 2016

Odeon – Théâtre de l'Europe

Ateliers Berthier

1 rue André Suarès

75017 Paris

Réservations : 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu

89 ODEON - ATELIERS BERTHIER

(400 places) 8, bd Berthier (17^e). M^o Porte de Clichy ou RER C1-3 : Porte de Clichy. 01.44.85.40.40. www.theatre-odeon.fr. Loc. au guichet du Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon (6^e) ou par tél. de 11h à 18h du Lun au Sam. Pl. : 20 à 54 €.

À 18h Mer, Jeu. À 11h Sam, Dim. (Mer, Jeu : en deux parties consécutives, Sam, Dim : intégrale). Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. **Jusqu'au 16 octobre**

2666

D'après Roberto Bolaño. Mise en scène Julien Gosselin. Avec Remi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouot, Denis Eynéy, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Garon, Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

Par son énormité, son statut, son contenu, l'ultime roman-cosmos de Bolaño est impossible à résumer. Julien Gosselin et sa compagnie s'attaquent pourtant à ce chantier : adapter l'enquête vertigineuse sur l'écriture et le mal du chilien Roberto Bolaño.

2666, l'odyssée théâtrale fascinante autant qu'éprouvante de Julien Gosselin

C'est une expérience que de plonger dans le monde de Julien Gosselin. Enfant prodige du théâtre contemporain, il livre une adaptation hallucinante du roman-fleuve de Roberto Bolaño. Donner vie aux 1 500 pages de cette œuvre posthume semblait relever de l'impossible, pourtant le metteur en scène fait coup double non seulement il réussit cet « exploit monstre » mais captive sans faiblir l'auditoire.

Nos quatre professeurs d'université et un journaliste enquêtent sur la vie de Benno von Archimboldi © © Simon Gosselin

La foule se presse aux Ateliers Berthier . L'appréhension passée de devoir rester enfermée plus de onze heures, elle s'engouffre dans la salle, impatiente de découvrir la « pièce marathon » qui a fait sensation au festival d'Avignon cet été et qui s'annonce comme l'évènement de cette rentrée théâtrale. Le décor est déjà en place, des tables de verre, des fauteuils, des canapés de cuir et de métal, style **Le Corbusier** , semblent partager en quatre l'espace. Derrière, une gigantesque baie vitrée délimite le fond de la scène. Enfin, un immense écran noir surplombe l'ensemble.

La salle, pleine à craquer, plonge dans l'obscurité. Dans un silence de plomb, des voix s'élèvent. Elles s'expriment en espagnol. Leurs traductions s'inscrivent en lettres blanches sur un fond noir de jais, transcription d'une émission de radio ou de télévision. Elles avertissent du drame humain qui sévit à Santa Teresa, une ville mexicaine, à proximité de la frontière avec les Etats-Unis, où les femmes meurent par centaines. Nos sangs se glacent, une goutte de sueur froide perle et coule le long de notre dos. Bien qu'immobile, on a l'étrange sensation d'avoir quitté Paris et le vieux continent, pour des contrées lointaines d'Amérique du sud, où la vie semble tenir à bien peu de chose. Après cette étrange prologue qui interroge et dont on comprendra bien, plus tard, la sombre portée, une lumière crue nous ramène à la réalité.

Assis face au public quatre individus, trois hommes et une femme, dissertent sur leur existence et leur rencontre imprévue. Tous professeurs d'université spécialisés dans la littérature allemande du XXe siècle, ils ont comme autre point commun de s'intéresser tout particulièrement à l'œuvre d'un certain Benno von Archimboldi. Malgré la consonance toute italienne de son nom, il n'en est pas moins un écrivain germanique majeur aux dires de nos protagonistes. Pourtant, son existence même semble être une énigme. En effet, cet homme a tout du fantôme. Personne, ni même son éditeur, ne semble l'avoir vu depuis plus de 30 ans. De lui, finalement, on sait seulement que c'est un géant blond. Afin de percer le mystère de cet écrivain qui hante leur pensée, notre infernal quatuor se lance dans une quête autant identitaire, que policière, qui les mènera à travers l'Europe, aux confins du Mexique et changera à jamais leur vie.

Ce n'est que le début d'un hallucinant polyptique en cinq parties qui nous emmènera au plus près de l'âme humaine, de ses joies, de ses peines, de ses vicissitudes et de sa violence. Emporté dans un tourbillon de vies, de morts, on approchera tour à tour, un professeur de philosophie que la folie guette, un journaliste noir qui malgré lui sera partie prenante de la férocité du monde, de sa cruelle barbarie, une femme qui abandonne sa fille pour errer dans le sillage d'un poète aliéné, des prostituées, des mères, des jeunes filles qui paieront de leur vie le fait d'être nées Femme, des politiques hors de la réalité, des résurgences monstrueuses et lucifériennes de l'Allemagne nazie. Tout cela dans un souffle, grâce à l'ingéniosité de **Julien Gosselin** .

Le jeune metteur en scène a plongé corps et âme dans l'œuvre de **Roberto Bolaño** , afin d'en extraire la substantifique moelle, l'essence de cette écriture vivante et prolifique. Dans un décor flexible à l'envi, composé de trois cubes vitrés, il module le plateau, passe d'une atmosphère à l'autre, d'un continent à l'autre avec une dextérité confondante. Sans jamais, nous laisser sur le bord de la route, il nous entraîne dans cette course effrénée, au plus près du drame humain. Fiction ou réalité, on ne sait plus tant tout est pensé pour dépasser l'enceinte du théâtre. Musique « live » omniprésente, vidéos projetées, jeux viscéraux, comédiens envahissant la scène de leur présence physique ou spectrale, tout concourt à nous embarquer dans le double univers, celui sombre et tangible de **Bolaño** et celui poétique et sépulcral de **Gosselin** .

C'est une expérience à n'en pas douter, à ne pas rater, une immersion totale dans la pensée de l'auteur, dans sa vision du monde. Chamboulé, bousculé, on est totalement aspiré par l'œuvre, on en subit la violence crue à la limite de l'irréel, de l'indicible. Passée par le filtre de la vidéo, elle perd parfois sa force brutale, mais jamais son horreur barbare. Le mal du XXe siècle est ainsi exposé à nos yeux sans fard, sans concession. Il est d'autant plus prégnant que les comédiens ne semblent pas interpréter des rôles mais être ces personnages de roman. Enfiévrés, brillants, ils vivent les scènes avec une intensité rare, un naturel sidérant, troublant. Ils nous aspirent dans leur sillage nous menant tambour battant au cœur de cette terrible et morbide odyssée à la beauté macabre.

La grande force de cette pièce-fleuve, c'est sa variation thématique et stylistique. Ainsi, chaque partie fait appel à des registres et des arts différents. Si parfois, la distinction est infime, elle n'est pas moins systématique. Fasciné par une telle maîtrise, on devient partie prenante de cette quête vers l'origine de cette barbarie qui a rongé, flétri, abîmé l'humanité du siècle dernier. Ensorcelé par les airs d'opéra électro qui résonnent comme autant de requiem, de chant du cygne, on sort essoré, épuisé de ce spectacle avec l'impression d'avoir vécu un traumatisme, un moment hors du temps, un combat mythique contre le mal. Sonné, comme un seul homme, le public, puisant dans ces dernières forces, se lève et applaudit à tout rompre... un triomphe !

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore pour l' Œil d'Olivier .

2666 de Roberto Bolaño. Mise en scène de Julien Gosselin. Ateliers berthier -Odéon - Théâtre de l'Europe . Jusqu'au 16 octobre 2016.

2666, mise en scène de Julien Gosselin ... Odyssée théâtrale fascinante autant qu'éprouvante

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

6 octobre 2016

Chroniques, Théâtre

C'est une expérience sans pareil que de plonger dans le monde de Julien Gosselin. Enfant prodige du théâtre contemporain, la trentaine point encore atteinte, il livre une adaptation hallucinante et enfiévrée du roman-fleuve de Roberto Bolaño. Mettre en mouvement les 1500 pages de cette œuvre posthume semblait relever de l'impossible, de l'irréel, pourtant le jeune metteur en scène fait coup double, non seulement il réussit cet « exploit monstre » mais captive sans jamais faiblir, plus de onze heures durant, un auditoire certes éprouvé mais enchanté, ensorcelé. Epoustouflant, brillant !

L'argument. 2666 est l'adaptation théâtrale d'un roman découpé en cinq parties de longueurs inégales qui peuvent s'appréhender comme des histoires autonomes. Pourtant, deux éléments font office de fils conducteurs tout au long du roman : le mystérieux écrivain allemand Benno von Archimboldi et la ville mexicaine de Santa Teresa, ravagée par des assassinats de femmes.

La critique. La foule se presse aux **Ateliers Berthier**. L'appréhension passée de devoir rester enfermée plus de onze heures, elle s'engouffre dans la salle, impatiente de découvrir la « pièce marathon » qui a fait sensation au festival d'Avignon cet été et qui s'annonce comme l'évènement de cette rentrée théâtrale. Le décor est déjà en place, des tables de verre, des fauteuils, des canapés de cuir et de métal, style **Le Corbusier**, semblent partager en quatre l'espace. Derrière, une gigantesque baie vitrée délimite le fond de la scène. Enfin, un immense écran noir surplombe l'ensemble.



Nos quatre professeurs d'université et un journaliste enquêtent sur la vie de Benno von Archimboldi © Simon Gosselin



Les ateliers Berthier accueillent 2666, le spectacle-fleuve de Julien Gosselin, qui a fait sensation au dernier festival d'Avignon © Simon Gosselin

La salle, pleine à craquer, plonge dans l'obscurité. Dans un silence de plomb, des voix s'élèvent. Elles s'expriment en espagnol. Leurs traductions s'inscrivent en lettres blanches sur un fond noir de jais, transcription d'une émission de radio ou de télévision. Elles avertissent du drame humain qui sévit à Santa Teresa, une ville mexicaine, à proximité de la frontière avec les Etats-Unis, où les femmes meurent par centaines. Nos sangs se glacent, une goutte de sueur froide perle et coule le long de notre dos. Bien qu'immobile, on a l'étrange sensation d'avoir quitté Paris et le vieux continent, pour des contrées lointaines d'Amérique du sud, où la vie semble tenir à bien peu de chose. Après cette étrange prologue qui interroge et dont on comprendra bien, plus tard, la

sombre portée, une lumière crue nous ramène à la réalité.

L'œil d'olivier.fr – Jeudi 6 octobre 2016 (Suite de l'article)

Assis face au public quatre individus, trois hommes et une femme, dissertent sur leur existence et leur rencontre impromptue. Tous professeurs d'université spécialisés dans la littérature allemande du XXe siècle, ils ont comme autre point commun de s'intéresser tout particulièrement à l'œuvre d'un certain Benno von Archimboldi. Malgré la consonance toute italienne de son nom, il n'en est pas moins un écrivain germanique majeur aux dires de nos protagonistes. Pourtant, son existence même semble être une énigme. En effet, cet homme a tout du fantôme. Personne, ni même son éditeur, ne semble l'avoir vu depuis plus de 30 ans. De lui, finalement, on sait seulement que c'est un géant blond. Afin de percer le mystère de cet écrivain qui hante leur pensée, notre infernal quatuor se lance dans une quête autant identitaire, que policière, qui les mènera à travers l'Europe, aux confins du Mexique et changera à jamais leur vie.

Ce n'est que le début d'un hallucinant polyptique en cinq parties qui nous emmènera au plus près de l'âme humaine, de ses joies, de ses peines, de ses vicissitudes et de sa violence. Emporté dans un tourbillon de vies, de morts, on approchera tour à tour, un professeur de philosophie que la folie guette, un journaliste noir qui malgré lui sera partie prenante de la férocité du monde, de sa cruelle barbarie, une femme qui abandonne sa fille pour errer dans le sillage d'un poète aliéné, des prostituées, des mères, des jeunes filles qui paieront de leur vie le fait d'être nées Femme, des politiques hors de la réalité, des résurgences monstrueuses et lucifériennes de l'Allemagne nazie. Tout cela dans un souffle, grâce à l'ingéniosité de **Julien Gosselin**.



Dans un hôtel de Santa Teresa, deux de nos universitaires attendent impatients des nouvelles de Benno von Archimboldi © Simon Gosselin

Le jeune metteur en scène a plongé corps et âme dans l'œuvre de **Bolaño**, afin d'en extraire la substantifique moelle, l'essence de cette écriture vivante et prolifique. Dans un décor flexible à l'envi, composé de trois cubes vitrés, il module le plateau, passe d'une atmosphère à l'autre, d'un continent à l'autre avec une dextérité confondante. Sans jamais, nous laisser sur le bord de la route, il nous entraîne dans cette course effrénée, au plus près du drame humain. Fiction ou réalité, on ne sait plus tant tout est pensé pour dépasser l'enceinte du théâtre. Musique « live » omniprésente, vidéos projetées, jeux viscéraux, comédiens envahissant la scène de leur présence physique ou spectrale, tout concourt à nous embarquer dans le double univers, celui sombre et tangible de **Bolaño** et celui poétique et sépulcral de **Gosselin**.



Dans un ballet de corps macabre, victime et bourreau, homme et femme se mêlent © Simon Gosselin

C'est une expérience à n'en pas douter, à ne pas rater, une immersion totale dans la pensée de l'auteur, dans sa vision du monde. Chamboulé, bousculé, on est totalement aspiré par l'œuvre, on en subit la violence crue à la limite de l'irréel, de l'indicible. Passée par le filtre de la vidéo, elle perd parfois sa force brutale, mais jamais son horreur barbare. Le mal du XXe siècle est ainsi exposé à nos yeux sans fard, sans concession. Il est d'autant plus prégnant que les comédiens ne semblent pas interpréter des rôles mais être ces personnages de roman. Enfiévrés, brillants, ils vivent les scènes avec une intensité rare, un naturel sidérant, troublant. Ils nous aspirent dans leur sillage nous menant tambour battant au cœur de cette terrible et morbide odyssée à la beauté macabre.

L'œil d'olivier.fr – Jeudi 6 octobre 2016 (Suite de l'article)

La grande force de cette pièce-fleuve, c'est sa variation thématique et stylistique. Ainsi, chaque partie fait appel à des registres et des arts différents. Si parfois, la distinction est infime, elle n'est pas moins systématique. Fasciné par une telle maîtrise, on devient partie prenante de cette quête vers l'origine de cette barbarie qui a rongé, flétri, abîmé l'humanité du siècle dernier. Ensorcelé par les airs d'opéra électro qui résonnent comme autant de requiem, de chant du cygne, on sort essoré, épuisé de ce spectacle avec l'impression d'avoir vécu un traumatisme, un moment hors du temps, un combat mythique contre le mal. Sonné, comme un seul homme, le public, puisant dans ces dernières forces, se lève et applaudit à tout rompre... un triomphe !

2666 de Roberto Bolaño

Ateliers Berthier – Odéon – Théâtre de l'Europe

1, Rue André Soares

75017 Paris

jusqu'au 16 octobre 2016

spectacle en intégralité les week-end ou en deux soirées consécutives de 5h35 et 4h les mercredis et jeudis

durée 11h05

adaptation et mise en scène de Julien Gosselin / Cie Si vous pouviez lécher mon cœur

traduction de Roberto Amutio

avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop,

Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier

scénographie d'Hubert Colas assisté de Frédéric Viénot

création musicale de Guillaume Bachelé et de Rémi Alexandre

création lumières de Nicolas Joubert

régie lumières de Nicolas Joubert et d'Arnaud Godest

création et régie vidéo de Jérémie Bernaert et de Pierre Martin

création et régie son de Julien Feryn

costumes de Caroline Tavernier assistée de Angélique Legrand



Hans Reiter est-il le double de Benno von Archimboldi ? © Simon Gosselin

THEÂTRE
**ON COMPTE
JUSQU'À...**
2666 !
PAR ANNA NOBILI

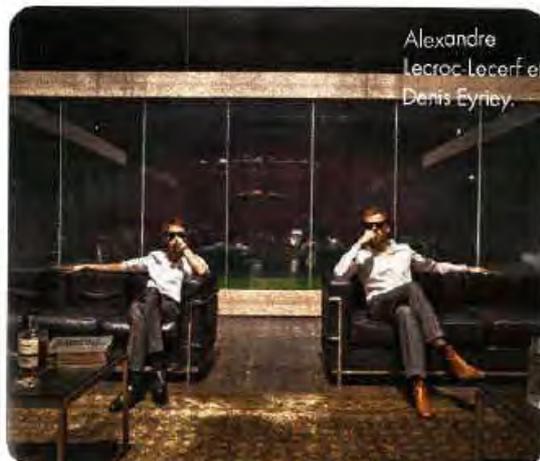
Ne vous laissez surtout pas décourager par les onze heures que dure ce spectacle-fleuve. Voici trois raisons, au moins, de suivre la troupe de Julien Gosselin jusqu'au bout de la nuit...

Un roman torrentiel qui devient théâtre. Dans les 1 300 pages de « 2666 », le Chilien Roberto Bolaño entremêle les intrigues : une série de meurtres atroces, la quête d'un écrivain mystérieux, les lieux – de l'Espagne au Mexique –, les époques et les personnages. Il nous perd, nous retrouve, nous perd à nouveau. Pareil sur scène. Ce n'est qu'à la fin du spectacle qu'on finit par assembler les pièces du puzzle. Vraiment ? « 2666 »... c'est jouissif.

Du « binge watching » sur les planches. Un épisode, deux, puis trois... On enchaîne les cinq parties entrecoupées d'entractes pour manger, boire, commenter ce qu'on vient de voir avec les copains ; ceux qui nous accompagneront et ceux qu'on ne manquera pas de rencontrer pendant cette folle nuit. « 2666 »... c'est addictif !

Un spectacle total. Julien Gosselin, 29 ans, prodige du théâtre, avait conquis le public avec son adaptation des « Particules élémentaires ». Une fois de plus, il frappe fort. Et à l'estomac. Parfaite maîtrise de la mise en scène, acteurs brillants, montées en puissance savamment rythmées, vidéo parfaitement dosée et scénographie tout en clairs-obscurs d'Hubert Colas. « 2666 »... c'est étourdissant.

« 2666 », jusqu'au 16 octobre, Odéon Théâtre de l'Europe-Ateliers Berthier, Paris-17^e. En tournée à partir du 26 novembre (dates sur lechermoncoeur.fr).





2666, JULIEN GOSSELIN

Applaudie lors du festival d'Avignon, la mise en scène par Julien Gosselin de *2666*, fiction publiée à titre posthume en 2004 de l'écrivain chilien Roberto Bolaño (1953-2003), est programmée jusqu'au 16 octobre aux ateliers Berthier, rattachés au théâtre de l'Odéon, place de Clichy. Les cinq parties du roman d'un millier de pages y sont transposées en cinq actes pour une durée totale de 11h05, entractes inclus. Une mise en scène fleuve pour un roman fleuve, agité, qui suit les recherches d'universitaires sur Benno von Archimboldi, un écrivain dont l'identité véritable, le parcours, leur échappent (Partie 1/ Les critiques), les hallucinations d'un professeur de philosophie installé à Barcelone (Partie 2/ Amalfitano), l'agression de femmes dans la ville mexicaine de Santa Teresa (Partie 3/ Fate et 4/ Les crimes), les violences qui s'exerçaient en Europe à la veille de la Seconde Guerre Mondiale puis lors du conflit (Partie 5/ Archimboldi). Une mise en scène qui restitue habilement les variations narratives du roman.

Les cinq actes de *2666* sont comme cinq pièces autonomes reliés par des noms et des faits récurrents. Ce qu'exprime la scénographie d'Hubert Colas, faite de deux à trois caissons clairs aux parois transparentes, parfois recouvertes de rideaux, déplacés pour reconstituer l'intérieur d'un appartement, d'un hôtel, d'une rédaction de journal ou d'une boîte de nuit. Quelques fauteuils et canapés de cuir et métal sont sans cesse redispisés, en mobilier d'un appartement cosu ou d'un plateau de télévision ; il s'agit de faire autrement avec du même. Du texte est projeté sur une grande toile sombre en hauteur (titre des parties, des mots clefs, des extraits de roman) ainsi que des captations vidéos réalisées durant la pièce : l'éditrice de l'écrivain Benno von Archimboldi racontant ses souvenirs, un peintre qui s'est tranché la main pour l'inclure à l'une de ses toiles, une femme faisant le récit de ses lettres à la recherche d'un poète, le présumé coupable des agressions de Santa Teresa. La vidéo agrandit l'espace de la scène tout en renforçant le témoignage de chacun par le cadrage, les filtres appliqués à l'image, qui font passer le comédien de la scène à l'écran et inversement : l'écran est un calque entre ce qui se passe sur scène et ce qu'en voit le spectateur.

Sur l'un des caissons, les musiciens Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé et Julien Feryn se charge de la bande sonore avec un recours saisissant aux interruptions brutales pour embrayer sur les récits qui se suivent et se ressemblent peu. Des indices sont dispersés par Roberto Bolaño et repris par Julien Gosselin pour donner du liant à l'ensemble. Un liant fait de déliés, d'une finesse d'écriture et de mise en scène de l'écriture qui sont comme 2666 fenêtres sur un même mur, ouvertes les unes à la suite des autres, les unes après les autres, donnant sur 2666 paysages différents. Des paysages imaginaires observés au passé, par l'histoire individuelle, collective. *2666* interroge la mémoire que l'on a du passé des autres et de son propre passé, de comment on s'écrit, de ce qui est écrit, de ce que l'écriture peut résoudre ou, au contraire, des doutes qu'elles provoquent, les mots offrant non pas une résolution mais un problème, comme lorsque sur l'écran apparaît l'ancien président russe Boris Eltsine (1931-2007) expliquant à « ses camarades », lors d'un discours télévisé, ce qu'est le « troisième pied de la table ».

Le passé, chez Roberto Bolaño, prend l'allure d'un cimetière dans *Amuleto* (1999), dans lequel Auxilio Lacouture raconte, marchant dans Mexico, comment l'avenue Guerrero ressemble à un « cimetière de l'année 2666, un cimetière oublié sous une paupière morte ou inexistante, les aquosités indifférentes d'un œil qui en voulant oublier quelque chose a fini par tout oublier »¹. Un cimetière qui ne serait pas « un cimetière de 1974, ni un cimetière de 1968, ni même un cimetière de 1975. »² Une titre qui qui s'interprète comme un bond dans un avenir dont on pense déjà aux cadavres enterrés, aux événements oubliés. Les treize interprètes, de la compagnie *Si vous pouviez lécher mon cœur* se donnent la réplique avec force, toutes et tous de manières très convaincantes, incarnent ces personnages qui apparaissent et disparaissent, dont on finit par douter de l'existence même, qui finissent par flouter les lignes de partage morale, les lignes de partage politiques. La durée de l'adaptation (plus de onze heures) entraîne lentement le spectateur dans les manipulations textuelles, sensorielles, de l'œuvre de Roberto Bolaño. Vertigineuses manipulations des mots qui impacte notre perception du monde théâtralisé.

¹ *Amuleto*, éd. Les Allusifs, 2002, traduction d'Émile et Nicole Martel, p. 71

² *Ibid.*

Vue aux ateliers Berthier / Théâtre de l'Odéon, dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. Mise en scène adaptée du livre *2666* de Roberto Bolaño. Scénographie : Hubert Colas. Création musicale : Guillaume Bachelé, Rémi Alexandre. Création lumières : Nicolas Joubert. Création et régie vidéo : Jérémie Bernaert, Pierre Martin. Création et régie son : Julien Feryn. Costumes : Caroline Tavernier. Avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouet, Denis Eyriey, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc-Lecerf, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier. Photo de Simon Gosselin.

Tournée française 2016/2017

Du 10 septembre au 16 octobre 2016 à l'Odéon Théâtre de l'Europe

Du 26 novembre au 8 décembre 2016 au Théâtre national de Toulouse

Le 7 janvier 2017 au Quartz à Brest

Le 14 et 15 janvier 2017 à la MC2 Grenoble

Du 11 au 26 mars 2017 au Théâtre National de Strasbourg

Le 6 mai à La Filature à Mulhouse

Par Guillaume Rouleau

88 ODEON - ATELIERS BERTHIER

(400 places) 8, bd Berthier (17^e). M^o Porte de Clichy ou RER C1-3 : Porte de Clichy. 01.44.85.40.40. www.theatre-odeon.fr. Loc. au guichet du Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon (8^e) ou par tél. de 11h à 18h du Lun au Sam. Pl. : 20 à 54 €.

A 18h Mer, Jeu. A 11h Sam, Dim. (Mer, Jeu : en deux parties consécutives, Sam, Dim : intégrale). Dans le cadre du Festival d'Automne à Paris. **Jusqu'au 16 octobre** :

2666

D'après Roberto Bolaño. Mise en scène Julien Gosselin. Avec Rémi Alexandre, Guillaume Bachelé, Adama Diop, Joseph Drouot, Denis Eyriey, Antoine Fernon, Noémie Gantier, Carine Goron, Alexandre Lecroc, Frédéric Leidgens, Caroline Mounier, Victoria Quesnel, Tiphaine Raffier.

Par son énormité, son statut, son contenu, l'ultime roman-cosmos de Bolaño est impossible à résumer, Julien Gosselin et sa compagnie s'attaquent pourtant à ce chantier.

Chagall, le cirque Bouglione, Roberto Bolano sur les planches : des idées de sorties pour ce week-end

Chaque vendredi, La Matinale vous livre ses propositions pour égayer culturellement votre fin de semaine.

La poésie de Marc Chagall, les acrobaties du cirque Bouglione, les couleurs flashy de Séoul, le chef-d'œuvre de Roberto Bolano mis en scène, les cuivres du Moutin Factory Quintet ou encore la carte blanche de Tino Seghal au Palais de Tokyo... il y aura de quoi s'en mettre plein la vue et les tympanes ce week-end.

THEATRE : « 2666 », le spectacle-monde de Julien Gosselin, à Paris

Il reste juste un week-end – et quelques places à la vente – pour voir à Paris, aux Ateliers Berthier, 2666, l'extraordinaire spectacle-fleuve que le jeune metteur en scène Julien Gosselin a tiré du chef-d'œuvre de l'auteur chilien Roberto Bolano. On entre dans la salle de théâtre à 11 heures du matin, on en ressort onze heures plus tard, avec le sentiment d'avoir vécu une aventure hors du commun. Gosselin fait montre d'une virtuosité impressionnante pour mener jusqu'à ses ultimes développements cette histoire où se lie de manière indissoluble la question de la violence – et notamment celle du féminicide, à travers l'histoire à peine transposée des meurtres de femmes à Ciudad Juarez, au Mexique – et l'amour absolu de la littérature. Le spectacle est porté par des acteurs engagés corps et âme, au premier rang desquels Frédéric Leidgens, qui compose ici la figure ô combien émouvante d'un lettré venu d'Europe, confronté à de nouvelles formes de barbarie. **Fabienne Darge**

 **Ateliers Berthier**, 10, rue André-Suares, Paris 17^e. Les 15 et 16 octobre à 11 heures. De 20 à 54 €.

Chagall, le cirque Bouglione, Roberto Bolano sur les planches : des idées de sorties pour ce week-end

Chaque vendredi, La Matinale vous livre ses propositions pour égayer culturellement votre fin de semaine.

La poésie de Marc Chagall, les acrobaties du cirque Bouglione, les couleurs flashy de Séoul, le chef-d'œuvre de Roberto Bolano mis en scène, les cuivres du Moutin Factory Quintet ou encore la carte blanche de Tino Seghal au Palais de Tokyo... il y aura de quoi s'en mettre plein la vue et les tympanes ce week-end.

ARTS : Palpitante carte blanche de Tino Seghal au Palais de Tokyo, à Paris



Il faut être « disponible » pour plonger dans l'exposition imaginée par Tino Seghal. C'est-à-dire prêt à se laisser guider et surprendre, à dialoguer en tête-à-tête avec des inconnus comme à être bousculé par des récits criant de vérité. S'y joue, en somme, l'essence même du statut du visiteur d'une exposition. Seulement ici, les œuvres sont vivantes et se découvrent dans une interaction rendue concrète. Une fois franchi un seuil qui nous fait pénétrer dans un monde flottant, le visiteur se retrouve traversé par la foule ou les années, confronté à des débats, des souvenirs ou des chants en pleine lumière comme dans un noir intense. Au total, près de 300 participants de 8 à 82 ans se relaient dans un Palais de Tokyo vidé de tout, sauf d'une humanité vibrante. Une magistrale orchestration qui s'articule avec les interventions tout aussi organiques des artistes invités par Tino Seghal. Notamment Philippe Parreno et Pierre Huyghe, qui font résonner le cœur du personnage virtuel Ann Lee, et donnent littéralement vie au bâtiment. Présences, absences et fantômes sont à l'œuvre. **Emmanuelle Jardonnet**

La quinzaine d'Armelle Héliot

Les grandes créations de la rentrée

Rentrée des subventionnés à Paris et dans la région : une diversité relative où les reprises de créations d'Avignon et grandes productions étrangères dominent.



Les Damnés d'après le scénario de Luchino Visconti, Nicola Badalucco et Enrico Medioli, mis en scène par Ivo van Hove à la Comédie-Française. © Jan Versweyeld

À TOUT SEIGNEUR, tout honneur. À la Comédie-Française, on va retrouver, salle Richelieu (24 septembre-13 janvier), **Les Damnés** d'après le scénario du film de Luchino Visconti, dans la mise en scène d'Ivo van Hove. Avec la même distribution annoncée, même si l'on a cru comprendre

que Guillaume Gallienne devait partir pour les États-Unis donner des cours à Princeton. Un spectacle qu'il va être très intéressant de voir en intérieur après sa magistrale inscription dans la cour d'honneur du palais des Papes. Seul regret, les quatre saxophonistes ne seront pas présents. En alternance avec cette

production, notons la reprise de l'excellent **Père** d'August Strindberg, première mise en scène au théâtre d'Arnaud Desplechin, une réussite remarquable (7 octobre-4 février). Il y a évidemment des créations, en cette rentrée 2016-2017. Au Vieux-Colombier, Julie Deliquet monte **Vania**, d'après *Oncle Vania* dans la traduction de Tonia Galievsky et Bruno Sermonne. Laurent Stocker joue le rôle-titre, entouré notamment de Florence Viala (Éléna) et d'Anna Cervinka (Sonia) tandis que Stéphane Varupenne est le médecin qui trouble les femmes (21 septembre-6 novembre). Au Studio, on a hâte de découvrir **L'Interlope (cabaret)** imaginé, mis en scène et interprété par le grand Serge Bagdassarian. Il s'est inspiré des chansons de l'entre-deux-guerres, les années folles, et promet un cabaret « transformiste » avec également Véronique Vella, Michel Favory, Benjamin Lavernhe (17 septembre-30 octobre).

À l'Odéon, c'est également un spectacle découvert cet été à Avignon, après la création au Phénix de Valenciennes où Romaric Daurier soutient depuis longtemps Julien Gosselin, que l'on verra **2666**, d'après le roman très épais et complexe du Chilien Roberto Bolaño, qui sera donné aux Ateliers Berthier (10 septembre-16 octobre). À voir en intégrales chaque week-end (douze heures avec des entractes très bien pensés) ou en deux soirées de six heures, les mercredis et jeudis). Dans la salle du 6^e arrondissement, c'est Jean-François Sivadier qui donne ce **Dom Juan** de Molière qui a déjà une longue carrière, avec son compagnon de route, Nicolas Bouchaud (14 septembre-4 novembre).

À Chaillot, c'est la danse qui ouvre naturellement la saison et c'est du théâtre tramé de danse que l'on verra avec **Les Cahiers de Nijinski** dans la mise en scène de Brigitte Lefevre et de Daniel San Pedro, avec un acteur de la Comédie-Française, Clément Hervieu-Léger, ainsi qu'un danseur de l'Opéra de Paris, Jean-Christophe Guerri (3 novembre-24 novembre). Créé au Théâtre de Boulogne-Billancourt, dans un décor qui ressemble à une page blanche, il s'agit d'un spectacle délicat, élégant, émouvant.

Au Rond-Point, on démarre sur les chapeaux de roue, dans toutes les salles. Dès le 3 septembre, un concert du très doué Pierre Notte marque le début des festivités sous le très joli titre de **Night in White Satie**. La saison mêle reprises de productions déjà jouées, au Rond-Point ou ailleurs, et découvertes sur des registres très différents. Une farce avec **Fumiers**, d'après un reportage de la célèbre émission de télévision belge *Strip-Tease*. Florence et Manolo d'Arthuys s'étaient intéressés à une histoire de village avec un conflit autour d'un tas de fumier obstinément enrichi par une vieille femme de grand caractère et très populaire. Thomas Blanchard a adapté, met en scène et joue cette histoire de très joyeux et mauvais goût avec une bande de comédiens déjantés, parmi lesquels le merveilleux Olivier Martin-Salvan (6 septembre-2 octobre). Drôle également, cocasse et posant de vraies questions, **C'est (un peu) compliqué d'être l'origine du monde**, créé au Rond-Point, repris l'été dernier à Avignon. Un travail de filles très délurées et fines, Les Filles

THÉÂTRE

D'après 2666 de Roberto Bolaño

PAR JEAN-PIERRE FERRINI

Un des mérites de l'adaptation théâtralisée de Julien Gosselin (et de la compagnie « Si vous pouviez lécher mon cœur ») est qu'elle invite à la lecture, ou à la relecture, du roman posthume de Roberto Bolaño (1953-2003) qu'on considère déjà comme un des grands livres de la littérature mondiale du début du XXI^e siècle : 2666.

2666

DE ROBERTO BOLAÑO

Adaptation et mise en scène de Julien Gosselin

Odéon-Théâtre de l'Europe-Atelier Berthier

Du 10 septembre au 16 octobre 2016 (Festival d'Automne de Paris)

Tournée ensuite en France et à l'étranger



© Simon Gosselin

2666, répétition

Le spectateur peut ne pas toujours se retrouver dans les partis pris de Julien Gosselin. Mais on doit saluer la prouesse et de la mise en scène et des acteurs, qui tentent pendant huit heures de retracer le plus fidèlement possible l'épopée de quelque mille pages (dans l'admirable traduction de Robert Amutio) que forme la masse imposante des cinq parties de *2666* : la partie des critiques, la partie d'Amalfitano, la partie de Fate, la partie des crimes et la partie d'Archimboldi.

Comme c'est de plus en plus souvent le cas aujourd'hui, la question de l'incarnation n'est pas ce que Julien Gosselin recherche dans le théâtre. Le corps et la voix de l'acteur sont souvent dédoublés, voilés, offrant des possibilités plus larges d'adaptation. Certains procédés, comme le rapport entre les intérieurs où se déroule l'action et les extérieurs de la scène, elle vacante, créent des effets de perspective. La scène que joue l'acteur à l'intérieur d'un lieu est ainsi représentée indirectement, médiatisée par des séquences filmiques projetées à l'extérieur sur des écrans, en particulier dans la partie 2, Julien Gosselin s'inspirant d'une métaphore de Bolaño : « *Une machine, un jeu d'ombres et de lumières, une manipulation dans le temps dérobent le véritable contour de l'entrée au regard des spectateurs.* »

Subsistent tout de même des moments où l'acteur reconquiert une sorte de suprématie. Il y a les « tirades » envoûtantes de Frédéric Leidgens ; celles du professeur de philosophie Amalfitano sur les relations des intellectuels avec le pouvoir ou sur la différence entre les œuvres courtes et les œuvres longues ; celle du fonctionnaire allemand chargé de fournir des travailleurs au Reich, Leo Sammer ; celle, à la toute fin, étrangement rafraîchissante, d'Alexander Fürst Pückler sur la glace aux trois parfums. Il y a la « tirade » de Quincy Williams qu'interprète Adama Diop (qui joue également le rôle d'Oscar Fate), un prêche évangélique sur cinq sujets (Danger, Argent, Repas, Étoiles, Utilité), qui se termine par un éloge de la lecture. Il y a la « tirade »

de la députée mexicaine Azucena Esquivel Plata contre la corruption des classes dirigeantes vérolées par les narcotrafiquants et la prostitution (elle est fouguese comme son interprète, Caroline Mounier). Il y a encore la « tirade » du vieillard sur « les écrivains qui renoncent » et sur la forêt des œuvres mineures qui cache l'arbre de l'œuvre majeure. « *Je n'ai pas beaucoup de temps, je suis en train de mourir* », dit-il pour conclure, et nous avons l'impression d'entendre Bolaño luttant contre son hépatite.

Il y a aussi des manques, des coupures ou des contractions, inévitables, par exemple dans une isba sur le front russe de la Seconde Guerre mondiale, la longue découverte du cahier d'un soldat et écrivain soviétique d'origine juive, Boris Abramovitch Ansky, qui déniaise le trop jeune Archimboldo. Comme une poupée russe, Archimboldo découvre Ansky qui lui-même découvre Ephraïm Ivanov, un autre écrivain soviétique de science-fiction. De nouveau, à travers ces histoires parallèles qui structurent *2666*, Bolaño met en abyme sa conception borgésienne du roman.

S'il fallait formuler des réserves, elles porteraient sur l'usage incessant et assourdissant de la musique. De même, les vidéos qui agrandissent les scènes de « baise », pour le dire comme Bolaño, ne sont pas toujours convaincantes. Plus simplement : Houellebecq, que Julien Gosselin a adapté, n'est pas Bolaño, ce dernier pratiquant l'ellipse avec une ironie qui déconstruit plus qu'elle ne *montre* notre misère sexuelle.

Il est impossible de « résumer » un livre tel que *2666*. Disons seulement que l'assassinat et le viol de plus de deux cents femmes et d'adolescentes, dans des circonstances atroces, à Santa Teresa (Ciudad Juárez), dans le désert de Sonora, à la frontière américano-mexicaine, constituent le centre de gravité du roman et de presque tous les autres livres de Bolaño. Tout tend vers la partie des crimes, qui s'af-

La Quinzaine littéraire – Du 16 au 31 octobre 2016 (Suite de l'article)

fichent dans le spectacle comme des « petites annonces » macabres que nous lisons impuis-
sants, assommés par le rythme de la musique,
jusqu'à ce qu'éclate le cri de rage d'Azucena
Esquivel Plata, à propos de son amie Kelly
Rivera Parker (elle aussi assassinée). L'intention
de Bolaño semble sadienne, révélant la
part du mal qui gît au fond de la
nature humaine : « *Personne
n'accorde d'attention à
ces assassinats, mais
en eux se cache le
secret du monde.* »

Dans la partie
1 des critiques
(de la critique
des critiques),
quatre uni-
versitaires
construisent
la légende de
l'écrivain alle-
mand Benno
von Archimboldi,
c'est-à-dire de Hans
Reiter, né en 1920. Pour
finir, ils partent à Santa
Teresa où Archimboldi aurait
disparu. Sont adoptés les points de
vue français de Jean-Claude Pelletier, italien
de Piero Morini, espagnol de Manuel Espinoza,
anglais de Liz Norton (la seule femme). Leur
relation plutôt comique est judicieusement
mise en scène par Julien Gosselin comme
dans une série télévisée, surtout la rivalité
entre Pelletier et Espinoza qui s'éprennent de
Liz. Mais quelque chose déraile, annonçant
la violence que recèle *2666*, lorsque l'un et
l'autre tabassent un chauffeur de taxi pakista-
nais à Londres, et c'est finalement Morini qui
gagnera le cœur de Liz, cette première partie
se refermant par un moment de rémission, de
tendresse, à la Bolaño.

Dans la partie 2, nous partageons les errances

d'Amalfitano, après que sa femme l'a quitté
pour aller rejoindre un poète, lequel forme un
diptyque avec le peintre de la partie 1 (avec
ces deux figures, qui sombrent dans la folie,
Bolaño ne se prive pas de mettre en question le
contemporain). Amalfitano vit à Santa Teresa

avec sa fille Rosa, pour qui il éprouve, au
sens de Kafka, « le souci du père
de famille ». Préoccupé par
un mystérieux *Testament
géométrique* de Rafael
Dieste datant de
1975, il est hanté
par des voix
d'aïeux qui
ne sont pas
étrangères aux
assassinats.
« *Mets-
toi à faire
quelque chose
d'utile* », lui dit
une des voix
qu'il entend.

La partie 3 est celle
de Fate, un journaliste
noir américain présent à
Santa Teresa pour couvrir un
match de boxe et qui saisit peu à
peu ce qui se passe en rencontrant une journa-
liste mexicaine. Il tombe amoureux de la fille
d'Amalfitano, liée à la jeunesse décadente et
droguée de Santa Teresa. Cette partie baigne
dans une ambiance moite et nocturne de bars
et de discothèques. Avec la fuite de Rosa
Amalfitano et de Fate, on sent soudain se lever
une tension qui prépare la partie des crimes, de
loin la plus importante, la plus insupportable.

Ces crimes sont décrits avec la froide
précision d'un médecin légiste, comme une
longue litanie, et Bolaño les entrecroise avec
la profanation d'églises (*sacrophobie*), les
prédictions d'une voyante, Florita Almada,
qui, en transe, dénonce un jour à la télévision

les assassinats, l'incapacité des inspecteurs de
police à mener leur enquête, la parodie de la
science criminologique d'Albert Kessler (un
ancien agent du FBI), le ridicule d'un jeune
et brillant journaliste, Sergio González... Les
blagues misogynes dans un commissariat ne
font qu'augmenter notre indignation. Arrive
enfin le discours vengeur de la très féministe
Azucena Esquivel Plata. Un des passages les
plus frappants est l'arrestation de Klaus Haas,
l'assassin présumé qui s'avère être le fils de la
sœur d'Archimboldi. Encore une fois, Bolaño
crée des résonances mystérieuses entre les
cinq parties de son roman, et le lecteur (ou
le spectateur) se retrouve lui-même dans la
position d'un « détective sauvage ».

La dernière partie démystifie la fabulation des
quatre universitaires sur le « grand écrivain ».
Hans Reiter, alias Benno von Archimboldi,
fils d'un boiteux et d'une borgne, n'était au
départ qu'un palefrenier, un grand « échelas »
un peu demeuré et emprunté, et dont la culture
livresque se limitait à un « manuel », *Quelques
animaux et plantes du littoral européen*. Sa
formation, il la doit à Hugo Halder, le neveu
du baron prussien von Zumppe (plus tard, on
apprendra que la fille de ce baron deviendra
la femme de M. Bubis, l'éditeur d'Archim-
boldi) ; il la doit aussi à la lecture du cahier
de Boris Abramovitch Ansky, dans lequel il lit
pour la première fois le nom du peintre italien
Archimboldo ; il la doit encore à Ingeborg
Bauer, sa future compagne (une Marguerite
faustienne). Mais le plus troublant dans la partie
5 est évidemment le lien abyssal que Bolaño
établit entre Auschwitz et les crimes de Santa
Teresa. En tuant Leo Sammer, Archimboldo
tuera le « géant blond » qu'il était. « *Il m'est
arrivé de penser que tu étais un assassin de
femmes* », lui dit Ingeborg. Tout converge
donc à Santa Teresa, avec le voyage de la sœur
d'Archimboldi rendant visite à son fils emprisonné
qu'on accuse d'être l'Assassin. Restent
le style, la langue et l'écriture incomparables
de Roberto Bolaño. ☞



2666, réédition © Simon Gosselin

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE



50



14



64



113

8 EN IMAGES Espace, d'Aurélien Bory

10 BILLET Qui parle à qui ?, par Jean-Gabriel Carasso

12 RÉPLIQUES

14 LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

Julien Gosselin : «Le théâtre, c'est l'art du temps et l'art de la violence»

22 CÔTÉ COUR/CÔTÉ JARDIN

Dans l'actualité du trimestre

24 UNE QUESTION

Comment gagnent les comédiens de la Comédie-Française ?

26 LE JOUR OÙ... Molière n'est pas mort sur scène

28 INTERVIEW STRAPONTIN Frédéric Franck

29 À SUIVRE Léo Cohen-Paperman, Catherine Umbdenstock, Gabriella Cserhali et Thomas Pondevie,

34 EN DÉBAT

• «Une histoire "par en bas"», par Olivier Neveux
• «Compagnie(s) & compagnie», par Fabien Jannelle

38 LIRE

42 DANS LES MÉDIAS

44 LES COUPS DE CŒUR DES PROS

46 FESTIVALS

50 CARNET DE BORD

Avignon 2016, par Pierre Notte

64 JEUNE PUBLIC

66 VU PAR

Une Longue Peine, de Didier Ruiz, vu par Delphine Boesel

68 PROFIL

Anne-Françoise Cabanis

69 DOSSIER
Théâtre politique,
le retour



88 EN RELIEF

• Romanciers au théâtre
• Théâtre, foot et philo : un été à Aubervilliers
• Marseille, rétive et réactive

98 ARCHITECTURE

Le nouveau théâtre élisabéthain du Château d'Hardelot

104 LIEU

Maison Jacques Copeau, lieu de création et de formation

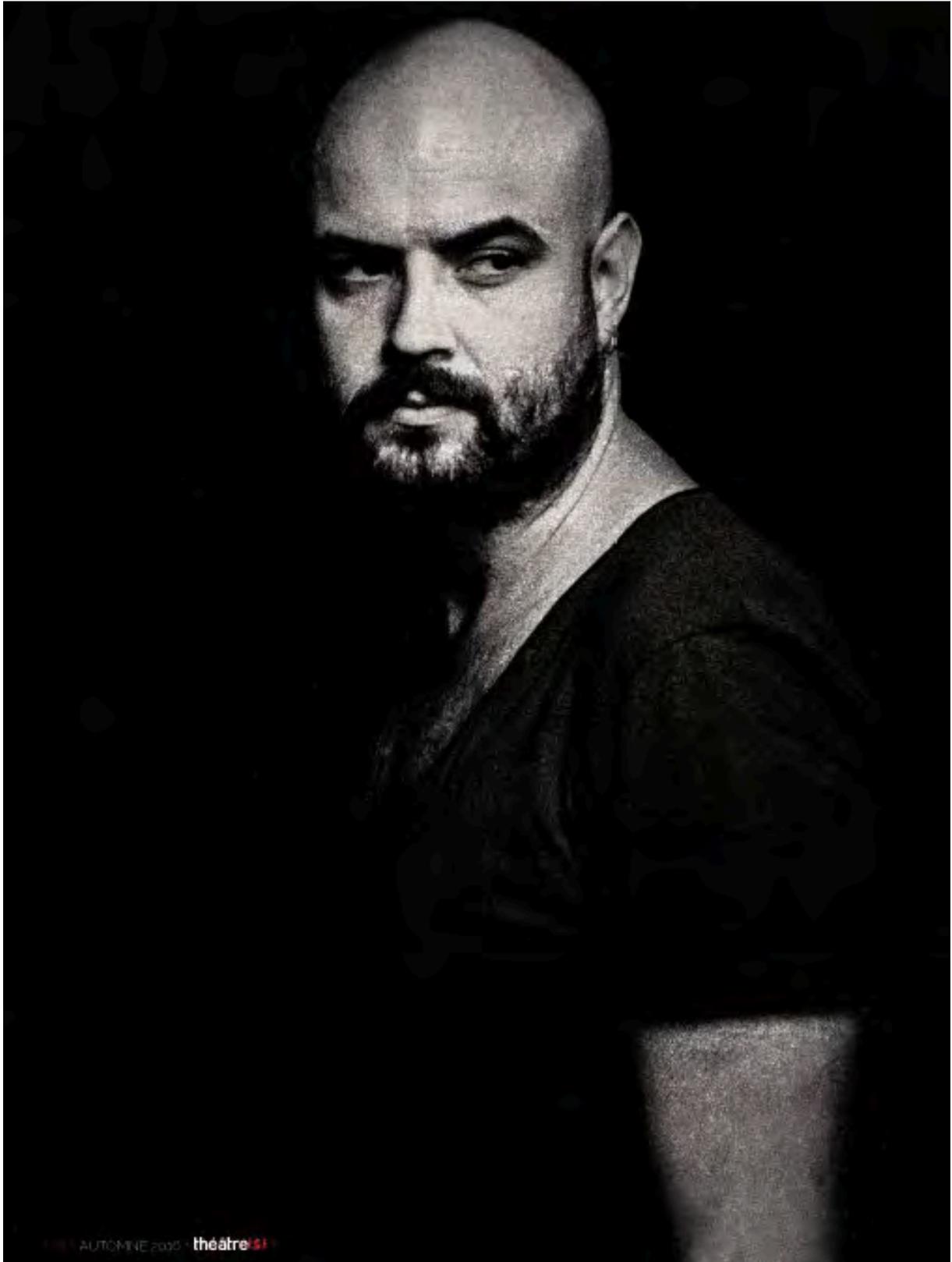
106 CARNET DE CRÉATION

Rêve et Folie, monté par Claude Régy

110 MÉTIER

La vidéo imprime sa marque au théâtre

Théâtre(s) – Automne 2016





Le grand entretien
d'Arnaud Laporte

Julien Gosselin

«LE THÉÂTRE, C'EST L'ART DU TEMPS ET L'ART DE LA VIOLENCE»

C'est au Festival d'Avignon en 2013 que le monde du théâtre a découvert le jeune créateur qui avait alors 26 ans. Il a relevé le défi de revenir cet été en Avignon avec *2666*, d'après le roman de Robert Bolaño, et de réunir encore une fois public et critique. Rencontre avec un jeune homme pour qui la valeur n'a pas attendu le nombre des années.

Théâtre(s) : À 29 ans, avez-vous l'impression que tout est allé très vite professionnellement pour vous ?

Julien Gosselin : Oui, c'est vrai. On a fait deux spectacles, avant *Les Particules élémentaires*, qui ont été peu vus, mais qui ont été soutenus. Le Théâtre de Vanves était là pour nous, au moment où vraiment il a sorti une palanquée d'artistes. Il y a eu le Théâtre du Nord aussi. Et puis *Les Particules*, ça a été une explosion délirante par rapport à l'endroit où on en était. On était dans un état de fragilité. À l'époque, la compagnie existait de manière administrative, on était deux. Maintenant on est trois. On est une petite structure, parce qu'on met tout l'argent dans les spectacles. Alors oui, ça a été vite de ce point de vue-là.

Théâtre(s) : À quand remonte votre premier véritable contact avec le théâtre ?

Julien Gosselin : C'était à 15-16 ans. Ma mère m'avait emmené voir Yannick Jaulin au Channel,

la scène nationale de Calais. Ça m'avait vraiment «tué» et ça avait beaucoup plu à ma mère. Et dans la même salle du Channel, Dominique A : mon dieu vivant... On n'était pas des habitués du théâtre mais mes parents avaient envie qu'on y aille un petit peu plus. Et ça m'avait retourné mais c'était surtout l'endroit, car en plus, le Channel, ce sont les anciens abattoirs de Calais. C'est bête, mais le lieu a fait que je me trouve dans cet endroit complètement sombre où tout le monde parlait. C'était chaleureux. Je me souviens d'avoir eu une sensation très forte, de famille. Après, ça s'est accentué, j'ai fait plein de stages de théâtre de rue au Channel, avec le Théâtre de l'Unité/Jacques Livchine, avec Royal de Luxe... C'est certes loin de ce que je fais aujourd'hui et en même temps, il y a quelque chose dans le rapport «laborieux» au travail, dans le rapport brutal aux éléments qui est resté. C'est quelque chose qui me suit, dans la façon de travailler collective, très forte, qui est restée de ces moments-là.

Théâtre(s) – Automne 2016 (Suite de l'article)

DÉCOUVERTE

Né en 1987, Julien Gosselin grandit dans les environs de Calais. Il découvre le spectacle vivant au Channel, la scène nationale calaisienne, avant de s'initier au théâtre de rue.



SI VOUS POUVIEZ LÉCHER...

En 2009, il fonde la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur, avec des camarades de l'EPSAD, école professionnelle supérieure d'art dramatique de Lille (Théâtre du Nord).



Théâtre(s) : Qu'est-ce qui vous a fait penser que le théâtre pouvait être le lieu d'expression ? Qu'est-ce qui vous a fait entrer dans cette école supérieure d'art dramatique de Lille ?

Julien Gosselin : Je ne voulais pas y aller parce que j'étais un jeune con. Il y a cela dans le spectacle 2666 : la femme politique à la fin de la quatrième partie qui dit « *on pense que les choses peuvent être modifiées de l'intérieur. Non, c'est faux, les choses ne peuvent être modifiées ni de l'intérieur ni de l'extérieur* ». J'avais une sensation agressive vis-à-vis de l'institution, je ne voulais pas faire une école. J'étais un adolescent littéraire, j'avais un rapport très fort à la littérature, pas du tout à la démonstration de mon corps sur un plateau, je me sentais très gêné par ça. Je voulais être metteur en scène. C'est comme une sensation, il y a certains joueurs de foot qui savent qu'ils vont être entraîneurs à la fin de leur carrière. Quand j'étais adolescent, je lisais beaucoup : Tchekhov, Racine, Kantor, Grotowski, des textes qui me bouleversaient, qui me passionnaient... sur le théâtre pauvre. J'avais la sensation que c'était ma place, que c'était ce que je voulais faire.

Théâtre(s) : Qu'avez-vous le sentiment d'avoir appris dans cette école ?

Julien Gosselin : Ce que j'ai appris, c'est la rigueur. Je reparle de Stuart Seide, car il est important pour moi et pour nous. C'est un metteur en scène qui sait comment faire travailler les gens et qui sait ce qu'est le travail. Ça fait un peu discours de droite libérale quand je dis cela, mais c'est vrai. Les acteurs avec qui je travaille, on sait

travailler et on travaille. On sait ce qu'est une journée longue de travail. On sait organiser à un moment le travail du jeu d'acteur au fur et à mesure. On sait ce que c'est de ne pas être, sans arrêt, dans la plainte psychologique pour un acteur et, à un moment, essayer d'avancer. Houellebecq dit qu'il y a une différence entre la poésie et le roman. La poésie est un dard de l'immédiateté et le roman est un art du labeur. À la fin, la poésie advient si le roman est bien fait. Je crois que le théâtre est un art du roman de ce point de vue-là.

Théâtre(s) : La formation a-t-elle eu lieu et continue-t-elle d'avoir lieu dans les livres ?

Julien Gosselin : Mon metteur en scène préféré, enfin, celui que je considère comme le plus grand, c'est Romeo Castellucci, de très loin. Il écrase tout le monde facilement, il nous écrabouille. Et je crois que c'est le metteur en scène le plus littéraire que je connaisse. Et, au fond, c'est celui qui est le moins respectueux de la littérature. Pourtant c'est celui qui a le plus de lien avec la littérature, en fait, beaucoup plus que nous tous, qui disons faire du théâtre de texte. Plus j'avance, plus je cherche comment la littérature advient et vit sur un plateau. L'idée commune maintenant et répétée que l'acteur ou le metteur en scène serait un passeur de texte ou de pensée m'ennuie de plus en plus. Je voudrais que la littérature existe, s'incarne presque de manière solide alors qu'en fait elle est du monde des idées, mais qu'elle puisse être visible à un endroit sur un plateau.

«LE THÉÂTRE
EST UN ART
DU ROMAN»

Théâtre(s) – Automne 2016 (Suite de l'article)

Fredrik : Ce qui confirme ce que vous dites, c'est qu'il y a de moins en moins de texte chez Romeo Castellucci. Parce que justement sa traversée de la littérature fait qu'il en est à un moment poétique du théâtre...

Julien Gosselin : Au fond, lui-même est en train de créer une littérature, du coup il a dépassé la littérature, lui-même est en train de créer une poétique. Dans la quatrième partie de *2666*, quand on projette ce texte, moi je voulais une œuvre d'art contemporain, je ne voulais pas faire du théâtre en soi. Je voulais faire cette tentative-là même dans sa radicalité, ça me paraît être le fil que j'ai envie de tendre avec les prochains spectacles que je ferai.

Théâtre(s) : À votre sortie de l'école, en 2009 vous créez avec Guillaume Bachelé, Antoine Ferron, Noémie Gantier, Alexandre Lecroc, Victoria Quesnel et Tiphaine Raffier, la compagnie Si vous pouviez lécher mon cœur. À ce moment-là, aviez-vous une idée du théâtre que vous vouliez faire ensemble ou une idée du théâtre que vous ne vouliez pas faire ?

Julien Gosselin : J'ai quand même passé deux spectacles à dire, et je le dis encore : « ça c'est vieux théâtre ; ça c'est pas possible, ça c'est nul. » J'ai commencé en voulant faire du théâtre extrêmement pauvre. Le premier spectacle, il n'y avait rien sur le plateau, sauf une table.



Mes références n'étaient pas tout à fait les mêmes, elles étaient plus juvéniles. On avait tous été marqués par *La Chambre d'Isabella*, par exemple. En plus, je me disais que j'en avais marre du théâtre français. Jan Lauwers est venu voir *Les Particules élémentaires* et m'a dit : « maintenant, vous faites du théâtre comme tout le monde ». Ça m'a fait plaisir parce que c'était du théâtre très très pauvre, un texte politique et du théâtre ultrafrontal. Peu de temps avant, j'avais vu *Das System*, de Stanislas Nordey et je me disais, peu importe la matière textuelle, l'important c'est de faire 5 heures avec peu de moyens, le texte à la face, et ça m'avait complètement renversé sur mon idée du théâtre, ces acteurs extrêmement simples devant nous, ce rapport presque agressif à la littérature me touchait. Et puis, on parle beaucoup de théâtre politique en ce moment, c'est un peu les deux grands trucs populaire et politique, mais je sentais qu'il fallait que je réduise, comme les couches de l'oignon. Je crois que dans le théâtre français, dans sa tradition la plus patrimoniale, la plus grande, on a besoin d'un oignon avec beaucoup de couches. C'est-à-dire que les couches métaphoriques doivent s'empiler. On parle d'un roi qui évoque un président de la République qui évoque un homme qui nous évoque nous-mêmes, pour aller vite. Moi, j'ai envie de réduire le nombre de couches de l'oignon. C'est un peu cliché ce que je dis, mais je crois qu'on peut se contenter d'une couche métaphorique de l'oignon.

Dans *2666*, on parle de problèmes d'aujourd'hui, de choses d'aujourd'hui et de théâtre d'aujourd'hui avec des moyens d'aujourd'hui et cette réduction de la métaphore rend plus puissante la métaphore.

Théâtre(s) : En choisissant *Les Particules élémentaires*, qui est un texte non théâtral, dense, riche, avec beaucoup de temporalités et de personnages différents, est-ce que c'est ce geste qui signe une entrée véritable dans le théâtre que vous vouliez faire ?

Julien Gosselin : Oui, complètement. Quand on me dit : « Est-ce la mort de la dramaturgie contemporaine ? » On s'en fout ! Il nous faut des écrivains de théâtre qui écrivent ce qu'écrivait Bolaño. Il faut des ambitions comme ça, des gens qui soient

Théâtre(s) – Automne 2016 (Suite de l'article)

un peu démesurés, pour que nous, les metteurs en scène, on soit face à des objets plus grands que soi. Souvent, on nous donne du «prêt à mettre en scène», ce qui est aussi très lié aux contraintes économiques. Avec Houellebecq, on était en plein dans le réel, mais aussi avec les poésies in extenso. Cette confrontation d'éléments sociologiques, d'incursion pure dans le réel, coexiste avec de la poésie d'un romantisme naïf et pur. Et j'ai compris que je voulais être à cet endroit-là. Le spectacle a eu un vrai retentissement, il a suscité un intérêt, et quand je repense à ce moment-là, je me dis, au fond, peut-être le spectacle était sans doute bon, ce n'est pas le problème, mais surtout il y avait une contemporanéité de la littérature, et je suis moi-même surpris par l'étonnement qu'a suscité cette contemporanéité, alors que cela devrait être une normalité, une banalité.

Théâtre(s) : Il y a eu deux autres spectacles avant de vous attaquer à *2666*, *Je ne vous ai jamais aimés*, d'après Pascal Bouaziz, et *Le Père*, de Stéphanie Chaillou, qui sera joué à nouveau la saison prochaine. En quoi ces spectacles comptent-ils pour vous ?

Julien Gosselin : Pascal Bouaziz est le chanteur du groupe Mendelson. Dominique A et Mendelson, c'est un peu la galaxie. Ce sont mes dieux, je les aime à un point... Un jour je proposerai quelque chose à Dominique A, j'aimerais bien. En plus, j'ai envie de mettre en scène des concerts. J'ai donc écrit à Bouaziz en lui demandant de m'écrire quelque chose qui soit intéressant et radical. Il a dit oui et a écrit un texte d'une violence et d'une radicalité absolue, totale, magnifique d'ailleurs. En fait, il est d'une violence absolue avec les gens misérables autour de lui, avec les pauvres, avec les gens laids, avec les gens rejetés. Et il ne les excuse pas parce qu'il leur dit : «*ne comptez pas sur moi pour vous aimer, parce que j'ai trop de douleur moi-même pour vous aimer*». Ce texte est bouleversant. C'était, pour moi, l'envie de faire du théâtre sans acteur. C'est comme la quatrième partie de *2666*. On est allés tourner des longs plans fixes dans ma région, dans le Nord-Pas-de-Calais. On a fait des grands aplats de paysages, et dessus on projetait juste le texte. On jouait de la musique avec le musicien Guillaume Bachelé, et Pierre Martin,

le vidéaste, projetait ça en «live», et les gens, assis, regardaient cela pendant 20 minutes. On a eu des réactions épidermiques : «*le son est beaucoup trop fort*», «*le texte est beaucoup trop violent*». Et en même temps, des gens ont été bouleversés. Le père, c'est l'histoire d'un agriculteur qui perd sa ferme, un texte extrêmement dépressif, l'histoire d'une dépression et, en même temps, c'est un rapport au prolétariat, qui n'est pas un rapport angélique ou sociologique, mais un rapport physique et brutal. J'avais envie de parler des psychés malades, des gens qui sont extrêmement désespérés, dépressifs. En fait, pour moi, *Le Père* et *Je ne vous ai jamais aimés*, ce sont des chansons. *2666*, c'est un livre et le reste ce sont des chansons. C'est comme en 3 minutes chez Dominique A ou en 10 minutes chez Mendelson, on est brisé par une chanson qui nous violente poétiquement, qui nous épuise, j'ai voulu ce processus-là avec ces deux spectacles.



ERIC DEJON

Théâtre(s) : Concernant *2666*, ce qui me semble rapprocher Houellebecq de Bolaño, c'est cette conscience aiguë du monde, du monde dans lequel ils vivent, qui est une façon de le regarder qui nous aide nous à mieux le voir l'appréhender. C'est documenté pas documentaire. Un point de vue «Informé» sur le monde. Est-cela que vous espérez donner au spectateur ?

Théâtre(s) – Automne 2016 (Suite de l'article)

PARTICULES

Après *Gènes 01*, de Fausto Paravidino, et *Tristesse animal noir*, d'Anja Hilling, il est invité au Festival d'Avignon en 2013 où il présente son adaptation des *Particules élémentaires*, qui y rencontre un très grand succès, ainsi qu'en tournée.



MARATHON

De retour en Avignon en 2016, Julien Gosselin propose 12 heures de spectacles en adaptant le roman posthume de Roberto Bolaño, *2666*. L'un des grands succès cette année.



Julien Gosselin C'est bizarre car quand je lis, ce sont des choses qui me touchent, et quand je travaille, ce sont des choses que j'oublie assez rapidement. Ce sont des choses qui reviennent à la fin. Par exemple, je n'ai jamais pensé casser Mai-68 sans arrêt pendant les répétitions et pourtant il y avait un peu de ça dans le spectacle. Ce qui m'amusait beaucoup d'ailleurs. De la même manière, la lecture de la liste de ces femmes tuées à Ciudad Juárez, ça été le point nodal. J'ai dit : «ça, il faut le faire, sans discussion». Je ne crois pas que la littérature ne soit que de la poésie. Je ne crois pas que le théâtre ne fonctionne qu'avec de la poésie. Je crois qu'il a besoin d'appuis thématiques. Le théâtre n'est pas uniquement une longue litanie poétique. Je cherche des gens qui thématiquement vont parler de choses et je ne crois pas que ce soit une honte de dire cela, bien au contraire. Et on a, chez Bolaño, la poésie la plus haute possible, en tout cas une des poésies contemporaines les plus immenses, et une recherche thématique qui pénètre le monde, qui est ancrée dans le monde.

Théâtre(s) : Ce qui est très puissant pour le spectateur, c'est que ce livre prend en charge beaucoup de choses du réel, alors que le théâtre est le lieu de l'artifice et que, malgré tout, ce qu'on ressent, c'est une frontalité avec le réel. Quel lien le théâtre peut-il y avoir avec le réel ? Comment parvient-on à cela ?

Julien Gosselin C'est la question que je me pose tous les jours. Par exemple, je viens de Calais, et je me dis qu'il faudrait parler des réfugiés. Je me pose la question tous les jours et je me dis que je n'ai pas la réponse esthétique. Donc je ne peux pas faire un spectacle de témoignage, c'est pas mon truc. Je cherche des écrivains qui se battent, qui combattent, qui crèveraient pour ça. Ça peut paraître romantique de dire ça mais j'ai besoin

de ça et, à ce moment-là, je crois que ces gens arrivent toujours à parler du réel, vraiment. Mais j'ai besoin que le spectateur soit frontalement mis en face de son rapport à l'art, à sa détestation de ce que je peux faire parfois, ou à son plaisir de spectateur.

Théâtre(s) : Jouer devant des salles pleines, change quelque chose au spectacle. Quelle place occupe le public dans votre travail ?

Julien Gosselin Une partie de moi est écrivain et j'écris pour moi. Je pense constamment au public, en me disant que je n'ai strictement rien à faire de ce qu'il pense. Étant d'une génération obsédée par le divertissement, parce que c'est dans nos gènes, «l'entertainment», mon obsession est d'aller à l'encontre de cette pente naturelle,

«POUR QU'UN THÉÂTRE
VIVE AUJOURD'HUI,
IL FAUT MONTER
L'EXIGENCE»

parce que les artistes que j'admire vont contre cette pente-là. Pour qu'un théâtre vive aujourd'hui, il faut monter l'exigence, ne pas penser que le théâtre puisse être un art du divertissement. L'art doit être un art de la complexité, de la richesse et de la difficulté, mettre les gens devant la difficulté... Parmi des lycéens venus voir le spectacle, une fille pleurait en disant «je ne sais pas pourquoi je pleure». Moi aussi je pleure mais je ne sais pas pourquoi. Je ne pleure pas parce que je suis triste pour ces femmes, je pleure parce que il y a une sorte de sensation d'élévation. Et c'est là que le théâtre va avoir une place, dans sa richesse et sa complexité.

Théâtre(s) – Automne 2016 (Suite de l'article)

Théâtre(s) Qu'est-ce que vous attendez en tant que spectateur ?

Julien Gosselin La première chose, c'est qu'il faut que ce soit beau. Quand je dis beau, ça doit être du niveau de l'art contemporain. La deuxième chose, c'est que je veux que ça soit difficile pour moi, en tout cas que j'ai une place dans la compréhension de la littérature. Alors, il me faut des écrivains comme Bolaño qui sont tellement complexes parfois que du coup ils m'embêtent avec ça, ils me permettent d'aller plus loin là-dedans. Quand j'ai vu *The Four Seasons Restaurant*, de Castellucci, où il met côte à côte le bruit du Big Bang et ces jeunes femmes très classiques et qui se coupent la langue, je suis bouleversé pour une raison que je ne peux pas expliquer et c'est cet endroit-là que je cherche souvent.

Théâtre(s) Qu'est-ce qui est la force du théâtre, que n'ont pas les autres arts ? Et quelles sont ses faiblesses aussi ?

Julien Gosselin Les faiblesses, elles sont énormes, honnêtement. Il y a quand même beaucoup de choses qu'on ne peut pas faire que le cinéma peut faire. Il y a une chose qui est beaucoup moins directe que la musique qui est, me semble-t-il, l'art le plus immense, de très loin, parce que c'est l'art le plus immédiat et sans comparaison. Un film, on peut le voir chez soi en quatre secondes, le théâtre demande une organisation. C'est un peu Houellebecquien de dire ça, mais c'est quand même compliqué. La possibilité du vivre ensemble n'est pas non plus une grande qualité du théâtre. C'est une joie connexe à cet art-là. Le fait que ce soit vivant est important, mais j'ai tellement l'impression qu'on célèbre sans arrêt cette dimension du vivant comme étant l'unique raison du théâtre. Parce qu'en fait, on n'a pas vraiment confiance dans le théâtre, donc du coup on est obligé de se raccrocher à ça sans arrêt. C'est évidemment une des choses fondamentales du théâtre, le rapport politique d'un être face à un autre de manière extrêmement pure. J'ai tendance à penser qu'il y a deux bonnes raisons de faire du théâtre. Il y a la violence, parce que, c'est Castellucci qui dit ça, le théâtre peut créer de la violence par la distension, l'extension ou le rétrécissement du temps. Le théâtre c'est l'art du temps et c'est l'art de la violence. C'est-à-dire qu'on ne peut avoir cette sensation de distension



du temps dans aucun autre art. Sur ce point-là, le théâtre est le plus fort, sans discussion possible. La deuxième chose, c'est la possibilité de la poésie. Elle disparaît de plus en plus des librairies, elle n'a même plus trop sa place dans le monde. Et pourquoi va-t-on au théâtre ? C'est qu'à un moment on est mis face à des langues, face à la poésie, et cela aucun art ne peut nous mettre face à cette chose-là aussi facilement. S'il n'y avait pas ces deux choses-là, je ne ferai pas de théâtre.

Théâtre(s) Ces deux choses-là, c'est ce dont il est question dans *2666*...

Julien Gosselin C'est exactement ça. D'ailleurs, la violence est la chose centrale, mais la littérature c'est l'autre chose centrale. Et la question du temps, c'est la troisième. Je pense à la quatrième partie justement qui crée un rapport étrange au temps au spectateur, une durée à endurer. Quand on faisait les répétitions de *2666*, je me disais « je ne sais pas si ça va plaire, mais je sais que c'est bien ce qu'on fait, que c'est juste ce qu'on fait. Cette chose est du théâtre et je ne peux pas le faire autrement. Il faut que ça soit du théâtre ».

A VOIR

2666, d'après Roberto Bolaño

• Jusqu'au 16 octobre à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, à Paris.
Du 26 novembre au 8 décembre au TNT à Toulouse.
Le 7 janvier au Quartz, à Brest. 14 et 15 janvier à la MC2, à Grenoble. Du 11 au 23 mars au TNS, à Strasbourg. Le 6 mai à la Filature, à Mulhouse. Du 17 au 21 mai à Amsterdam.

Le Père, d'après *L'homme incertain* / Stéphanie Chaillou

• Les 25 et 26 avril 2017 au Théâtre d'Arles. Les 4 et 5 mai au Phénix, à Valenciennes. Du 10 au 12 mai à la Comédie de Béthune.

Plateforme et Soumission, d'après Michel Houellebecq

• Cet automne au Kammerspiele de Munich



World of wires, de Jay Scheib

LA VIDÉO IMPRIME SA MARQUE AU THÉÂTRE

Accompagnant le développement de la vidéo au théâtre, les métiers de régisseur vidéo et cadreur se sont spécialisés pour leur utilisation sur scène.

Gadget ou grammaire à part entière dans les spectacles, l'utilisation de la vidéo fait encore ponctuellement débat. Le climat s'est pourtant apaisé et la vidéo est devenue quasi incontournable, comme au Festival d'Avignon cette année, tournée en live au plateau, par exemple sur *2666*, mis en scène par Julien Gosselin, *les Damnés*, par Ivo van Hove, *Tristesses*, par Anne-Cécile Vandalem, ou *Ceux qui errent ne se trompent pas*, par Maëlle Poésy. Ces quatre pièces proposent des manières très différentes d'intégrer la vidéo à la dramaturgie. Très récente dans l'histoire du théâtre, la vidéo a pris ses marques sur scène depuis les années 1990, principalement. Aujourd'hui, certains metteurs en scène et compagnies

sont identifiés pour leur recours à la caméra, en direct ou non. On citera (parmi tant d'autres !) Jay Scheib, Guy Cassiers, Franck Castorf, Katie Mitchell, Joris Mathieu, les collectifs Les petites cellules chaudes, Superamas ou MxM. Arié van Egmond, scénographe, plasticien lumière et vidéaste, assure : «*Il y a des signes que les mentalités changent. La nomination récente de Fabrice Murgia, qui utilise beaucoup la vidéo, à la direction artistique du Théâtre national, à Bruxelles, en est un*». La profession s'est développée progressivement, entre contraintes techniques et méfiance du secteur du spectacle vivant. Arié van Egmond qui travaille notamment pour Anne Cécile Vandalem, Fabrice Murgia, ou Roland Auzet, se souvient de ses premiers projets vidéo pour la scène, en 1996, voilà donc 20 ans : «*À l'époque, c'était un média qui coûtait très cher et qui était techniquement compliqué à travailler pour la scène.*»

VIDÉASTES, DES PARCOURS VARIÉS

Aujourd'hui, des formations spécifiques à la vidéo pour la scène existent, comme au Centre de formation professionnelle aux techniques du spectacle (CFPTS), où l'on peut se former au métier de régisseur vidéo depuis 2007. De nombreux cadres et régisseurs vidéo ont cependant effectué leur formation sur le tas. Arié van Egmond a découvert la scénographie durant ses études d'architectures avant de se former à différents métiers de la technique du spectacle, comme la lumière et la vidéo. D'autres parcours sont moins attendus, comme celui de Pierre Martin ou de Jérémie Bernaert, les concepteurs vidéo de *2666*. Pierre Martin est diplômé de l'École supérieure de journalisme de Lille et travaillait comme journaliste rédacteur lorsqu'il a été appelé par Julien Gosselin, ami d'enfance, pour travailler sur *Gènes 01*, de Fausto Paravidino. Depuis, il ne travaille plus que pour la scène. Il est notamment créateur vidéo sur toutes les pièces de Julien Gosselin, et collaborateur de Tiphaine Raffier, également membre du collectif *Si vous pouviez lécher mon cœur*. Il crée aussi pour l'opéra. Jérémie Bernaert, cadreur sur *2666*, est diplômé en ingénierie culturelle. Ancien responsable des projets multimédia à Culture Commune, scène nationale du bassin minier, il confie avoir appris à travailler la vidéo en autodidacte. Il collabore notamment aux côtés de Guy Allouche et de Thomas Piasecki.

ÉCOUTE ET DIALOGUE AVEC LES ÉQUIPES

Pour les concepteurs vidéo, la manière de travailler dépend du projet et du metteur en scène, mais ce qui caractérise le théâtre, c'est le partage de la réflexion avec les personnels artistiques et techniques. «*Autour d'Anne-Cécile Vandalem, c'est un travail de groupe, avec l'équipe scénographie et le régisseur général. J'étais engagé dans le projet bien avant l'arrivée des comédiens, et même avant la finalisation du texte par Anne-Cécile Vandalem*», remarque Federico d'Ambrosio, cadreur sur *Tristesses* et également chef opérateur pour le cinéma. Le dialogue est évidemment nécessaire avec les comédiens, d'autant plus sur les projets incluant de la vidéo en direct. «*Quand on est au plateau on a nos positionnements, nos déplacements. On s'adapte aux comédiens et l'on doit toujours être prêt pour les mouvements suivants. Ce n'est pas de l'improvisation, mais chaque représentation est différente*», estime Federico D'Ambrosio.



JULIEN PEBREZ

«LES SCÈNES VIDÉO SONT RETRAVAILLÉES JUSQU'À LA PREMIÈRE»

Émilie Noblet

Réalisatrice et cadreuse pour le cinéma. Emilie Noblet est cheffe opératrice pour *Nos serments*, de Julie Deliquet, où l'approche vidéo est différente du 7^e art.

Comment votre travail vidéo s'est-il intégré au travail de création au plateau ?

La pièce était en écriture quand nous avons tourné les scènes vidéo. C'était un travail classique de tournage cinéma, mais monté de manière à être ajusté au jeu des comédiens au fil des répétitions. Les scènes vidéo ont été retravaillées, recoupées jusqu'à la première.

Que change le travail pour le théâtre ?

On ne pense pas du tout de la même manière les entrées et les sorties de champ, ou les cadrages. Il faut toujours penser à ce qu'il y aura sur scène au moment où la vidéo est projetée. L'échelle du temps filmé et du temps sur scène n'est pas la même. Il faut garder des scènes qui en vidéo paraissent parfois plus longues que des scènes pourtant de même longueur jouées au plateau.

Quelles sont les différences dans le dialogue avec l'équipe ?

Au cinéma, il y a vraiment une hiérarchie très forte, alors que dans une compagnie comme celle de Julie Duclos, il y a véritablement un esprit de collectif et une réflexion commune sur les différents aspects de la création.



SIMON GOSSELIN

UNE PROFESSION EN PERPÉTUELLE ÉVOLUTION

La vidéo pour la scène possède certaines contraintes, comme la question budgétaire. «*Pour Nos Serments, Julie Deliquet souhaitait un rendu très cinématographique, nous nous sommes battus avec un budget restreint pour obtenir des prix et travailler avec une caméra professionnelle et quelques projecteurs*», note Émilie Noblet, conceptrice vidéo de cette libre adaptation de *La Maman et la putain*, de Jean Eustache. La pièce se déroule au plateau pour toutes les scènes dans l'appartement et les scènes hors de l'appartement, tournées et montées en amont, sont projetées pendant le spectacle. Pierre Martin relève également la nécessité d'adaptation aux outils : «*C'est un métier qui évolue très vite, il y a très régulièrement des évolutions, tant du matériels que des logiciels. Et contrairement à d'autres secteurs d'activité, il n'y a pas d'outils vidéo dédiés spécifiquement au théâtre.*» Des contraintes qui n'empêchent pas ce médium d'avoir trouvé sa place sur les plateaux. «*Aujourd'hui, la vidéo fait partie de la grammaire contemporaine du spectacle. C'est un art multiple pour lequel chaque projet peut appeler à inventer une nouvelle écriture*», souligne Jérémie Bernaert.

// TIPHAINE LE ROY //



SIMON GOSSELIN

«SUR 2666, UNE CONCENTRATION ABSOLUE»

Pierre Martin

«La pièce de Julien Gosselin représente 11 heures de spectacles, en comprenant les entractes. D'un point de vue de l'écriture, cette durée nous a obligés à réinventer graphiquement et esthétiquement la vidéo dans chacune des cinq parties. Avec Jérémie Bernaert, nous n'avons pas les mêmes fonctions sur la pièce, je suis à la conception graphique et Jérémie effectue les cadrages. Jérémie est sur le plateau tout au long de la pièce, sur la deuxième partie il a au moins 1h05 de cadrages avec un très long plan séquence. De mon côté, la pièce nécessite une très longue régie. J'envoie toutes les vidéos et tous les surtitrages. Au total j'ai environ 2 000 top et 2 000 envois ! Cela demande une concentration absolue, et d'être alerte pendant absolument tout le temps de la représentation »

CAHIER CRITIQUE



136

**Der Selbstmörder
(Le Suicidé)**
Jean Bellorini



138

The Evening
Richard Maxwell



139

2566
Julien Gosselin



140

Interview
Nicolas Truong



141

Letter to a man
Robert Wilson



142

Don Quichotte
Jérémy Le Louët



143

Quills
Robert Lepage et
Jean-Pierre Cloutier



143

Démons
Lorraine de Sagazan



144

Le Poète aveugle
Jan Lauwers /
Needcompany



145

Les Damnés
Ivo van Hove



146

La Veillée
Pascal Rome /
compagnie OpUS



147

Lotissement
Tommy Milliot /
Compagnie Man Haast



147

**La tête des porcs
contre l'enclos**
Marine Mane



148

Tristesses
Anne-Cécile Vandalem



149

Karamazov
Jean Bellorini



150

Penthésilée
Sacha Todorov



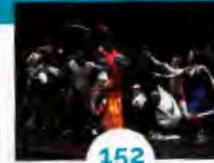
151

Paper Cut
Yael Rasooly



151

**Argent, pudeurs
et décadences**
Audrey Mallada
et Aurélia Tastet



152

Monumental
Jocelyn Cottencin



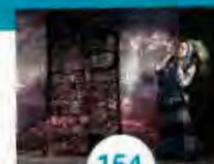
153

Les Vagues
Pascale Nandillon
et Frédéric Tétart



154

Krafff
Johanny Bert
et Yan Raballand



154

2 bras 2 jambes
Zarina Khan



155

**Monsieur Armand
dit Garrincha**
Patrick Pineau



156

99
Marc Nammour



156

Blockbuster
Collectif Mensuel

UNE PIÈCE, TROIS REGARDS

2666

de Roberto Bolaño. Mise en scène de Julien Gosselin
Roman publié en Folio Poche, éditions Gallimard

THÉÂTRE



CRITIQUES

LE REGARD DE MARIE-JOSÉ SIRACH

Julien Gosselin est un adepte des adaptations. En 2013, il crée la surprise au Festival d'Avignon en mettant en scène *Les Particules élémentaires*, d'après Michel Houellebecq. Il récidive avec *2666*, roman foisonnant, étrange, baroque et luxuriant de l'écrivain chilien Roberto Bolaño. Douze heures de spectacle (entractes compris), douze heures de bonheur, douze heures d'une aventure théâtrale folle et inédite, joyeuse, loufoque et mystérieuse, douze heures où chaque seconde regorge de créativité, d'audace, embarquant le spectateur dans une aventure unique dont le découpage ne se contente pas de suivre les méandres du livre mais le sublime merveilleusement. Théâtre, cinéma, musique, lecture, Julien Gosselin n'a pas froid aux yeux, usant de tous les outils dont il dispose pour réinventer le théâtre, jouant sur plusieurs aires de jeu, déjouant les règles de l'apesanteur, défiant l'espace en usant de l'horizontalité, de la verticalité et de la profondeur de champ. Il rend plus sensibles les visions oniriques de Bolaño, démêlant les fils de cette histoire où tout nous ramène à Santa Teresa, ville mythique, mystique et meurtrière. Julien Gosselin, avec la complicité active de tous ses acteurs et musiciens, confirme qu'il est l'un des metteurs en scène les plus talentueux de sa génération. /

LE REGARD DE JEAN-PIERRE HAN

On ne pourra guère reprocher à Julien Gosselin de manquer d'ambition. Reste à savoir s'il a les capacités pour les réaliser. S'attaquer au monument du chilien Roberto Bolaño, *2666*, un chef-d'œuvre quasi-mythique, est une chose, en rendre compte théâtralement, même sur une durée de 12 heures, en est une autre. Non pas qu'il faille être d'un respect absolu envers une œuvre forte de cinq romans qui se développent sur près de 1 400 pages, encore faut-il tenter d'en restituer l'esprit. C'est bien celui-ci qui manque cruellement au spectacle. Décrire l'immensurable chaos du monde dans toute sa violence et sa cruauté est un peu court comme proposition qui ne nous propose que le squelette du livre. Le recours constant à la vidéo est aussi vain que facile. Le travail sur le son – assourdissant – est à peu près égal à zéro. On demeure tout aussi réticent à la comédienne qui se met à lire des pages du livre pendant que des déplacements de décors sont opérés sur le plateau. Elle ne fait que suivre des indications à faire dans le pathos. Le premier des cinq romans est présenté en contre-sens, le dernier est massacré, réduit à des anecdotes alors qu'il éclaire l'ensemble de l'œuvre dans sa complexité. Quant au superbe travail littéraire de Bolaño, avec ses différents registres d'écriture et son humour, il est ici totalement absent. /

LE REGARD DE STÉPHANE CAPRON

On voyage beaucoup dans cette fresque de Julien Gosselin, désormais spécialiste de l'adaptation de romans à tiroirs. De Barcelone dans le milieu gay des années 1980 à Santa Teresa au Mexique en passant par Harlem. Le spectacle débute comme une enquête littéraire puis se transforme en polar pour finir dans le conte fantastique. Les cinq parties sont indépendantes mais sont reliées par un fait divers horrible : les meurtres et les viols non élucidés de centaines de Mexicaines dans les années 1990. La très belle scénographie d'Hubert Colas évolue tout le temps grâce à trois scènes en mouvement qui définissent l'espace de jeu. La mise en scène de Julien Gosselin est inventive malgré les mouvements répétitifs des éléments scéniques qui ralentissent le rythme et donc allongent le temps. La musique jouée en direct par Guillaume Bachelé et Remi Alexandre est excellente, mélange d'électro, de techno et de transe. On ne décroche pas de ce spectacle qui, au-delà de son aspect « performance », est une réflexion puissante sur la violence dans nos sociétés, notamment dans la quatrième partie douloureuse de l'énumération des viols et des meurtres au Mexique. Julien Gosselin a eu l'intelligence de ne pas rajouter d'images à la description macabre de Roberto Bolaño dont le texte projeté sur écran suffit à lui-même. /

Les dix meilleurs spectacles de théâtre 2016

Par Armelle Héliot | Publié le 13/12/2016 à 06:00



RÉTROSPECTIVE - En nous en tenant au domaine de langue française, à Paris, en Ile-de-France, comme en régions, voici les dix soirées inoubliables que nous aurons vécues.

Paris est la ville où chaque soir se donnent plusieurs centaines de spectacles. La saison 2015-2016 a été marquée par des productions remarquables. Notamment par les spectacles en langue étrangère de grands maîtres venus des États-Unis ou d'Europe. Robert Wilson, Krystian Lupa, Declan Donnellan, entre autres. Et Ivo van Hove. Mais il a dirigé des comédiens français. Il a droit à notre sélection!

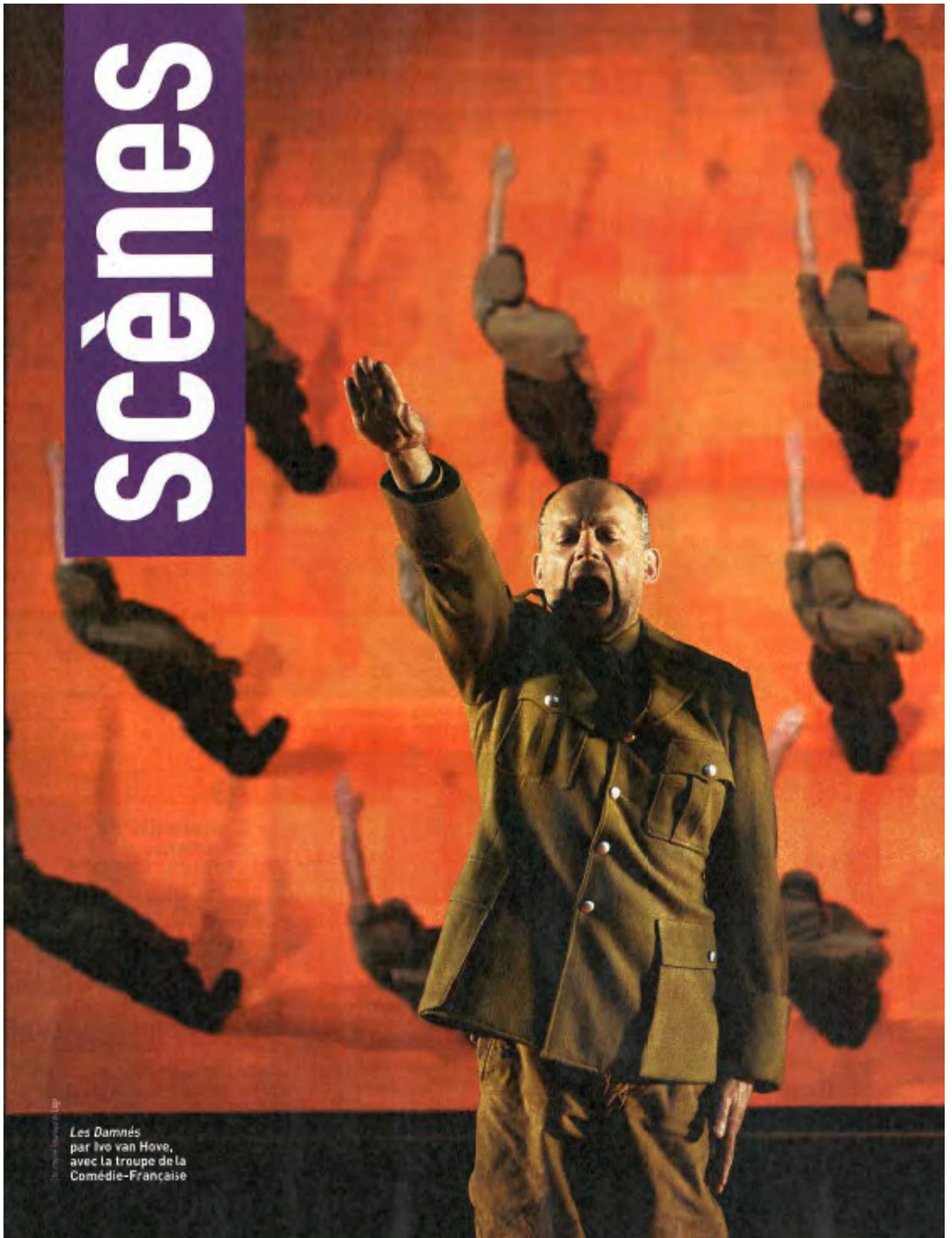
Les metteurs en scène français sont très brillants et nombre des spectacles qu'ils ont signés étaient remarquables. En voici dix. Selon nos préférences!

● 2666

Deux ans après son épatante et si intelligente adaptation des *Particules élémentaires* de Michel Houellebecq, Julien Gosselin, pas même trente ans, s'est plongé dans un livre monstre, le livre posthume de l'écrivain chilien Roberto Bolano, *2666*. Cinq livres en fait. Aventures mystérieuses qui mènent des universitaires à la recherche d'un écrivain qu'ils admirent mais est toujours demeuré caché, dans un long périple d'Europe jusqu'au Mexique. Et en particulier dans cette ville de Santa Teresa, qui évoque Ciudad Juarez, avec ses crimes atroces et ses trafics.

Les Inrockuptibles – Du 14 décembre 2016 au 3 janvier 2017

scènes



© Jacques-François Delap
Les Damnés
par Ivo van Hove,
avec la troupe de la
Comédie-Française



retour au politique

Face à la terreur, à l'obscurantisme et à la montée des populismes, les artistes se mobilisent et transforment nos plateaux en agoras. Les arts vivants ont aussi leur mot à dire.

par Fabienne Arvers, Philippe Noisette,
Hervé Pons et Patrick Sourd



Sirri Gosselin

En réagissant à chaud et en rendant compte du désordre de nos émotions, le théâtre a joué le rôle de média privilégié pour témoigner des événements politiques et de l'état de choc créé par la série d'attentats ayant frappé la France et l'Europe au cours de l'année. Sans prétendre avoir des solutions toutes faites, nos artistes ouvrent le débat, chacun à sa manière, pour mettre en perspective le chaos du présent au regard des leçons qu'on pourrait tirer de l'histoire.

En cosignant *Je suis Fassbinder*, le Français Stanislas Nordey et l'Allemand Falk Richter évoquent tout autant le massacre des journalistes de la rédaction de *Charlie Hebdo* que les agressions sexuelles de la nuit du premier de l'an à Cologne. Ce faisant, ils nous rappellent aussi qu'en 1977, le cinéaste allemand avait déjà choisi de prendre sa caméra pour questionner son ressenti face à la violence des actions perpétrées, en son temps, par la Fraction armée rouge d'Andreas Baader et Ulrike Meinhoff.

Ouvrant le Festival d'Avignon, Ivo van Hove fait de même avec *Les Damnés*,

sa mise en scène du scénario du film de Luchino Visconti avec la troupe de la Comédie-Française. S'emparant de l'analyse viscontienne de la montée en puissance de l'idéologie nazie dans une famille d'industriels allemands, il la rapproche de la fabrique des jihadistes d'aujourd'hui. Clôturant son spectacle sur l'image d'un homme tirant à la mitrailleuse sur le public, Ivo van Hove fait sans ambiguïté le lien entre la haine de l'autre prônée par le nazisme et le massacre du 13 novembre au Bataclan.

L'Angelus Novus de Sylvain Creuzevault fait référence à un tableau de Paul Klee que Walter Benjamin compare, en 1940, à une vision de "l'ange de l'histoire". La tempête qui le pousse vers l'avenir, toutes ailes déployées, l'empêche d'intervenir et il ne peut que constater l'étendue des ruines et des souffrances qu'il découvre dans son vol. D'une évocation des débats du mouvement Nuit debout à la résistance des opposants à la construction de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes, le spectacle de Sylvain Creuzevault fait le compte au présent de nos tentatives d'enrayer le cours de l'histoire...

Autre tendance forte de la saison, trouver matière à témoigner de l'époque en adaptant des chefs-d'œuvre de la littérature. Avec *Les Français*, Krzysztof

Warlikowski s'inspire d'*A la recherche du temps perdu* de Marcel Proust pour un voyage dans le temps qui entraîne ses personnages de l'Europe de l'affaire Dreyfus à celle d'aujourd'hui.

Autre roman-fleuve, *2666*, de Roberto Bolaño, offre à Julien Gosselin l'occasion d'une enquête sur un mystérieux auteur allemand pour faire le lien entre l'indicible horreur de la Shoah et le calvaire de femmes mexicaines violées et torturées – dans une ville qui ressemble à s'y méprendre à celle de Ciudad Juárez où une série de crimes ont été commis. En montant *Disgrâce*, de John Maxwell Coetzee, Jean-Pierre Baro revient quant à lui sur les rêves de changements de l'Afrique du Sud de l'après-apartheid et sur son lot de désillusions pointées par le Nobel de littérature 2003.

Au fil de cette année où le domaine public est devenu lieu de controverses, la danse n'est pas en reste. Elle repense le geste comme une revendication, en prenant modèle sur les occupants de la place de la République à Paris ou sur les zadistes nantais. Ainsi, avec *Danse de nuit*, Boris Charmatz convie le public à une déambulation nocturne où la référence aux dessinateurs politiques le dispute à l'intime.

top des critiques

Fabienne Arvers

(sans ordre de préférence)

Les Français

par Krzysztof Warlikowski

Ce bouleversant cabaret consacré à Proust exalte dans la magie de ses images les émotions sans pareil d'une fabuleuse nuit d'insomnie.

Radio Vinci Park

par Théo Mercier

Une chorégraphie en sous-sol pour un irradiant ballet entre un danseur et un motard... Ou comment convoquer avec brio les désirs et les mythes dans le huis clos d'un parking.

Des arbres à abattre

par Krystian Lupa

Bien plus qu'une adaptation du roman de Thomas Bernhard, le maître polonais nous fait découvrir les tréfonds de l'âme du dramaturge autrichien et signe un manifeste sur l'état de la culture en Pologne.

Les Damnés

par Ivo van Hove

A partir du scénario du film de Visconti, Ivo van Hove dénonce les nouveaux fascismes, en entraînant la troupe de la Comédie-Française dans une mise en scène aussi somptueuse qu'inoubliable.

Phèdre(s)

par Krzysztof Warlikowski

Isabelle Huppert prend tous les risques pour incarner *Phèdre(s)* et porter à l'incandescence les amours de l'héroïne incestueuse, dans un montage de textes réunissant trois auteurs contemporains (Sarah Kane, Wajdi Mouawad, J. M. Coetzee), sans oublier Racine.

Hervé Pons

1 Je suis Fassbinder
par Stanislas Nordley et Falk Richter

Prenant Rainer Werner Fassbinder comme modèle, Falk Richter et Stanislas Nordley inventent un théâtre aussi réactif que politique, pour faire écho au choc provoqué par la tragédie de *Charlie hebdo*.

2 Conférence de choses
par 2b company

Avec une bienveillance espiègle, Pierre Mifsud dévide

un fil continu de connaissances bigarrées...

Jouant de son savoir, il rebondit d'une idée à l'autre comme un mathématicien rallongeant ses équations pour en jouir à l'infini.

3 2666 par Julien Gosselin

Julien Gosselin témoigne avec passion et brio de la démesure du roman de Roberto Bolaño et gagne le pari hors norme d'un spectacle de douze heures où le théâtre se met brillamment au service de la littérature.

4 Nachlass

par Rimini Protokoll

Pièce de théâtre sans être humain, l'installation déambulatoire *Nachlass* invite au partage d'espaces intimes que des personnes confrontées à la mort ont souhaité reconstituer, afin de transmettre leur héritage.

5 Les Français par

Krzysztof Warlikowski

Patrick Sourd

1 Traviata, vous méritez un avenir meilleur
par Judith Chemla, Benjamin Lazar et Florent Hubert

Judith Chemla convoque les multiples visages de l'héroïne de *La Traviata* pour un spectacle réunissant théâtre et opéra où l'intime des mots le dispute au lyrique, dans un précipité d'émotions.

2 Les Français par

Krzysztof Warlikowski

3 L'Empire des lumières
par Arthur Nauzyciel

Au prétexte d'une histoire d'espionnage en Corée du Sud, Arthur Nauzyciel questionne la force de l'amour et la capacité des êtres à résister face à la violence étatique.

4 Radio Vinci Park

par Théo Mercier

5 Disgrâce

S'accordant avec J. M. Coetzee pour gratter le vernis de la toile idyllique de l'après-apartheid, Jean-Pierre Baro met en lumière la violence de l'ordre moral qui subsiste en Afrique du Sud.

Philippe Noisette

(sans ordre de préférence)

Blake Works I

chorégraphie
William Forsythe

Forsythe dynamite une fois de plus les conventions du ballet avec cet hommage aux maîtres. Le tout sur les chansons de James Blake et avec quelques-uns des meilleurs danseurs de l'Opéra national de Paris.

Corbeaux

par Bouchra Ouizguen

Une performance avec une vingtaine de femmes – proches de Bouchra Ouizguen ou amateurs –, qui confine à la transe. Un choc visuel et sonore mémorable.

Sunny par Emanuel Gat

Le créateur israélien signe avec *Sunny* une chorégraphie minérale, enrichie de musique électronique live, relevant ainsi le niveau des festivals d'été.

Fever Room

par Apichatpong Weerasethakul

Objet cinématographique non identifié, entre installation et rêverie, la chambre du cinéaste thaïlandais nous aura transportés au-delà d'un monde flottant à la beauté languide.

L'Empire des lumières

par Arthur Nauzyciel

Jean-Marc Lalanne

1 Les Damnés
par Ivo van Hove

2 Phèdre(s) par
Krzysztof Warlikowski

3 Fever Room
par Apichatpong Weerasethakul

4 Danse de nuit
par Boris Charmatz

La nuit venue, toujours en extérieur, la troupe de Boris Charmatz investit des lieux publics et joue une ronde citoyenne étrange et éternelle. La mémoire des multiples attentats y affronte l'engagement protestataire des manifestants. Une danse pour la nuit, débout.

5 2666
par Julien Gosselin

2666 par
Julien Gosselin,
adaptation du
roman-fleuve de
Roberto Bolaño

Bouchra Ouizguen rameute ses *Corbeaux*, soit une vingtaine de femmes sur le parvis d'un musée ou dans un amphithéâtre de plein air lyonnais : son cri de ralliement devient alors une transe percutante. Comme en écho, Lia Rodrigues invite le spectateur sur la scène même – celle, immense, du Corum de Montpellier – pour une cérémonie aux allures de happening engagé. Quant à Tino Sehgal, ancien danseur devenu la coqueluche de l'art contemporain, il occupe les marches du palais Garnier et, plus beau encore, les coins et recoins du Palais de Tokyo, le temps de performances en mouvement.

Lorsqu'ils regagnent les plateaux, les chorégraphes, loin de s'assagir, osent l'hommage virtuose (William Forsythe et son *Blake Works I*), le concert de danse (*Sunny* d'Emanuel Gat ou *Le Syndrome* lan de Christian Rizzo), l'invention permanente (*TURNING_motion sickness version* d'Alessandro Sciarroni avec le Ballet de l'Opéra de Lyon ou le surprenant Albert Khoza dans *And So You See...*, un solo signé Robyn Orlin).

Au-delà du décompte des chefs-d'œuvre qui ont marqué cette saison, on ne peut s'empêcher de penser que le théâtre comme la danse ont tenu leur rang de la plus belle manière qui soit. ■